UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00814330 7

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
ESTATE OF THE LATE
JOHN B. C. WATKINS

LES VEILLÉES DU CHÂTEAU,

OU

COURS DE MORALE,

PAR L'AUTEUR D'ADÈLE ET THÉODORE.

„ Come racende il gusto il mutare esca,
„ Così mi par che la mia Istoria quanto
„ Or quà, or là più variata sia,
„ Meno a chi l' udirà nojosa sia.
Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble, que plus mes récits seront variés, & moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME III.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP.

M. DCC. LXXXIV.

PQ
1985
G5V45
E3

1006922

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

CONTES MORAUX

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES.

LES ESCLAVES,

ou le pouvoir des Bienfaits.

SNELGRAVE étoit un voyageur Anglois, Capitaine de vaiſſeau & recommandable par ſon humanité. Il voyagea long-temps en Afrique (*a*). Il y fit ce qu'on appelle la traite des Negres, c'eſt à-dire qu'il y acheta beaucoup d'Eſclaves; commerce affreux que l'uſage ne ſauroit autoriſer, puiſqu'il

(*a*) Vers l'an 1722.

outrage la nature ; & qu'on ne peut faire ſans s'expoſer aux plus grands périls : car l'injuſtice & la tyrannie produiſent preſque toujours le déſeſpoir & la révolte. Auſſi les Européens ſont-ils obligés d'enchaîner ſur leurs vaiſſeaux pendant la nuit, & durant la plus grande partie du jour, les malheureux Négres qu'ils achetent ; &, malgré toutes leurs précautions, les Eſclaves trouvent toujours les moyens de ſe réunir pour former des complots qui, ſouvent, coûtent la vie à leurs maîtres.

Snelgrave acheta beaucoup de Négres ſur les bords de la riviere de Callabar. Parmi ces infortunés il remarqua ſur-tout une jeune femme qui paroiſſoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre, il la fit queſtionner par ſon Interprête, & il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduiſit ſur le vaiſſeau de Snelgrave, & le jour même le chef ou roi du Canton, fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y conſentit ; mais connoiſſant la férocité de cette Nation, il ſe fit accompagner de dix Matelots bien armés, & de ſon Canonier. Il fut conduit à quelque diſtance de la côte, où il trouva le Roi aſſis ſur un ſiege élevé à l'ombre de quelques arbres. L'aſſemblée étoit nombreuſe ; une foule de Seigneurs Négres environ-

noit le Roi ; & ſa garde, compoſée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de flèches, le ſabre au côté, & la zagaie à la main, ſe tenoit derriere lui à quelque diſtance. Les Anglois, le fuſil ſur l'épaule, ſe rangerent vis-à-vis le Roi.

Snelgrave préſenta au Roi quelques bagatelles d'Europe, & comme il achevoit ſa harangue, il entendit des gémiſſemens ſourds qui le firent treſſaillir. Il ſe retourna, & il apperçut un petit Négre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'une foſſe deux Négres d'un aſpect hideux, armés de haches & vêtus d'une maniere extraordinaire, paroiſſoient garder cet enfant, qui les conſidéroit en pleurant, & en joignant ſes petites mains d'un air ſuppliant. Le Roi en voyant l'émotion que ce ſpectacle étrange cauſoit à Snelgrave, crut le raſſurer en lui proteſtant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux Négres qu'il conſidéroit avec tant de ſurpriſe. Enſuite il expliqua gravement au Voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit ſacrifier au Dieu Égbo pour la proſpérité du Royaume....* A ces mots Snelgrave frémit d'horreur.... Il n'avoit avec lui que dix hommes. La Cour & la garde du Prince Afriquain formoient une troupe compoſée de plus de cent Négres : mais la compaſſion & l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'enviſager tout ce qu'il

avoit à craindre & du nombre & de la férocité des Barbares qui l'environnoient. O mes amis ! s'écria-t-il en ſe retournant vers ſes gens, ſauvons ce malheureux enfant ! venez, ſuivez moi ! .... En diſant ces paroles il s'élance vers le petit Négre. Les Anglois animés du même ſentiment, ſe précipitent ſur ſes pas. Les Négres pouſſent des cris affreux & fondent en tumulte ſur la troupe Angloiſe. Snelgrave tire de ſa poche un piſtolet; le Roi s'effraie. Snelgrave demande à être entendu. Le Roi, d'un ſeul mot, calme la fureur des Négres, qui s'arrêtent & reſtent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de ſon Interprete, explique les motifs de ſon action, & finit en ſuppliant le Roi de lui vendre la victime. Cette propoſition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas diſputer ſur le prix. Mais heureuſement pour lui, le Roi négre n'avoit beſoin ni d'or ni d'argent. Il ne connoiſſoit ni les diamans ni les perles, & croyant exiger beaucoup, il ne demanda qu'un collier de verre bleu, qui lui fut donné ſur le champ. Alors Snelgrave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort, il tire ſon ſabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant effrayé croit que Snelgrave veut le tuer, il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ſes bras avec tranſport, & le preſſe

contre son sein. L'enfant rassuré sourit & caresse son libérateur, qui, plein d'une émotion délicieuse, & pénétré d'attendrissement, prend congé du Roi négre, & retourne à son vaisseau. En arrivant sur son bord, Snelgrave rencontre cette jeune Négresse qu'il avoit achetée le matin. Elle s'étoit trouvée mal; & baignée de larmes, elle étoit assise à côté du Chirurgien du vaisseau, qui n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, la faisoit rester à l'air, dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête, & tout-à-coup, appercevant le petit Négre que portoit un matelot, elle fait un cri perçant, se lève, se précipite vers l'enfant qui la reconnoit, l'appelle & lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens.... Les résolutions funestes qu'elle a formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle a soufferts, tout est oublié.... Elle est mere.... elle a retrouvé son fils!.... Cependant elle apprend de l'Interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle court se jeter aux pieds de son Bienfaiteur : c'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave! Sans cet enfant la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étois pour moi qu'un tyran. Tu

m'as rendu mon fils ; c'eſt me donner plus que la vie ; tu deviens mon pere : oui tu peux compter déſormais ſur mon obéiſſance, cet enfant ſi cher en eſt le gage ! .... Tandis que cette femme parloit avec le feu & l'expreſſion de la reconnoiſſance la plus paſſionnée, l'Interprète expliquoit ſon diſcours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de ſon humanité ; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avoit ſur ſon vaiſſeau plus de trois cents eſclaves. La jeune Négreſſe leur conta ſon aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les Négres l'entourerent en exprimant leur admiration par des applaudiſſemens redoublés, ils lui promirent une ſoumiſſion ſans bornes, & en effet Snelgrave, pendant le reſte du voyage, trouva en eux tout le reſpect & toute l'obéiſſance qu'un pere pourroit attendre de ſes enfans (*a*).

Si tel eſt le pouvoir des bienfaits & de la vertu ſur les Sauvages les plus féroces, quel doit être parmi nous la force irréſiſtible de ce moyen & ſi ſûr & ſi doux de gagner & de ſubjuguer tous les hommes ? Cette petite hiſtoire, mes enfans, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne ſauroit

(*a*) Abrégé de l'Hiſt. Génér. des Voyages, T. III, p. 39 & ſuivantes.

vous répéter trop ſouvent : c'eſt qu'une action vertueuſe devient toujours une action utile à nos intérêts perſonnels.... Céſar, dit Madame de Clémire, de quel genre eſt l'action de Snelgrave? eſt-elle *héroïque?* .... — Héroïque! .... je ne le crois pas.... mais je vais l'examiner ſuivant les règles que vous m'avez données. — Voyons ſi vous vous les rappellez bien ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action ſoit *héroïque* il faut qu'elle ſoit utile, qu'elle ait expoſé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand ſacrifice, & qu'il eût été poſſible de ne pas la faire ſans ſe rendre mépriſable.... — C'eſt cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'eſt expoſé à un grand danger.... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il eſt vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes; & que les Négres formoient une troupe d'environ cent hommes : mais les Sauvages les plus féroces ſont toujours les plus lâches. D'ailleurs, tous les Anglois avoient des fuſils, & ſi le combat ſe fût engagé, il n'eſt pas douteux que les Sauvages euſſent bientôt pris la fuite.... — Ainſi le danger n'étoit pas bien grand.... Il me ſemble que Snelgrave eût été mépriſable, ſi, pouvant l'empêcher, il eût laiſſé égorger cet enfant ſous ſes yeux.... par conſéquent il n'a fait qu'une bonne action, & non une action héroïque.... — C'eſt fort bien raiſonner. Mais

comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux & indépendant de toute reflexion qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant ? Ce premier mouvement fut si impétueux, que je suis persuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles, & c'est-là sur-tout ce qui rend cette action si touchante. L'action en effet par elle-même n'est pas héroïque, l'humanité la prescrivoit; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est charmante; mais elle est trop courte.... Eh bien mes enfans, reprit la Baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque, voyons ce qu'il pensera de celle-ci ?

Le vertueux Duc de Bourbon (beau-frere de Charles-de-Saxe) servit d'ôtage au Roi Jean, & languit huit ans dans la captivité. " Son absence „ donna lieu à des désordres. Ses Barons pillerent „ ses domaines; & Chauveau, son Procureur- „ Général, fut forcé par le devoir de sa charge, „ d'informer contre eux. Le Duc devenu libre, „ ferme les yeux sur les fautes passées, & ne „ songe qu'à gagner les cœurs de ses Vassaux. Il „ institue l'ordre de l'*Espérance*. Au milieu de la „ solemnité de cette cérémonie, le sévere Chau-

„ veau paroit, tenant à la main le cahier des infor-
„ mations. Il le préſente à genoux au Duc : *Mon-*
„ *ſeigneur*, lui dit-il, *vous verrez ici bien des cou-*
„ *pables : les uns méritent la mort, les autres ont au*
„ *moins encouru la confiſcation. Voici le régiſtre de*
„ *leurs crimes.* Les prévaricateurs étoient préſens
„ & frémiſſoient. *Chauveau*, dit le Prince, *avez-*
vous auſſi tenu régiſtre des ſervices qu'ils m'ont ren-
„ *du ?* Il prend le régiſtre & le jette au feu ſans le
„ lire. A ces mots divins, à cette action généreuſe,
„ des larmes de joie & de tendreſſe coulerent de
„ tous les yeux ; il n'y eut pas un de ces Gentils-
„ Hommes, coupable ou non, qui ne jurât de
„ donner ſa vie pour un Prince ſi magnanime (*a*)".
Ah, s'écria Céſar, c'eſt bien là une action héroï-
que !.... Vous voyez, mes enfans, reprit la Ba-
ronne, quelle grandeur d'ame la ſeule bonté peut
donner ! Si l'on ſavoit combien il eſt doux, com-
bien il eſt utile de ſavoir pardonner, de tels exem-
ples ne ſeroient pas ſi rares !....

Comme la Baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maiſon. Les enfans courent vers la porte ; Madame de Clémire les ſuit précipitamment. Au même inſtant des cris redoublés ſe font entendre, & l'on diſtingue ces

(*a*) Hiſt. de la Querelle de Philippe de Valois, &c. T. II.

mots : *la paix eſt faite.* Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un courier qui arrivoit de Paris, & qui lui confirme cette heureuſe nouvelle. La paix ! s'écria Madame de Clémire : ah, béniſſons le Ciel & le Roi qui nous la donnent ! .... Elle n'en put dire davantage, les douces larmes de la joie lui couperent la parole. Elle embraſſe ſa mere, ſes enfans, elle relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courier ; elle répete à chaque inſtant, la paix eſt faite ! .... & une paix glorieuſe ! .... Mes enfans, nous verrons ici votre pere dans deux mois au plus tard ! .... Ah, Maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laiſſez-nous veiller pour parler de notre bonheur. Cette demande fut accordée, & Madame de Clémire apprenant du courier qu'en traverſant le Village il avoit crié de toute ſa force : *la paix eſt faite*, voulut ſavoir ſi quelques payſans s'étoient relevés. On envoya dans le Village, & l'on trouva une foule de Villageois aux portes du château ; on les fit entrer. Madame de Clémire deſcendit ſur le champ, ils l'entourerent avec empreſſement, & elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les Payſans crierent : *Vive le Roi !* avec cette effuſion de cœur qui n'appartient qu'à des François. Ces tranſports, dit Madame de Clémire, ne ſont que les tributs

d'une juſte reconnoiſſance ; mais quelle Nation fut jamais mieux que la nôtre mériter un bon Roi ! Madame de Clémire envoya chercher les Ménétriers. On donne du vin aux Payſans, on illumine à la hâte, & comme on peut, la cour & une partie des jardins, le cuiſinier prépare un *reveillon* ; &, en attendant, on ſe promene, on chante, on danſe ; & Céſar & ſes ſœurs, pour la premiere fois de leur vie, ne ſe coucherent qu'au grand jour.

Les voiſins de Madame de Clémire vinrent ſucceſſivement la féliciter ſur un événement ſi intéreſſant en général, & particulierement pour elle. Il fallut rendre toutes ces viſites. Elle commença par Madame de Luzanne, qui la retint une journée entiere chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir ſon jardin, & ce jardin étoit à l'*Angloiſe* ; c'eſt-à-dire, qu'aucun arbre n'en étoit taillé ; que dans les petites allées les branches écorchoient le viſage & arrachoient les cheveux ; que les chardons & les orties croiſſoient en liberté dans ce lieu champêtre ; qu'on y trouvoit deux ou trois butes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une vilaine chaumiere bien ſale, & pluſieurs petits ponts de bois ſur une vaſe épaiſſe & verte qu'on appelloit *la riviere*. Ainſi, comme on voit, à l'exception d'un

rocher, d'un *temple* & d'un *tombeau*, ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut ſe diſpenſer de placer dans un jardin Anglois quand on a du goût, de l'invention & du génie. Auſſi cette agréable poſſeſſion, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutoit infiniment à ſa vanité naturelle. Il jouiſſoit de tous les privileges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'Angloiſe. Il ſe déchaînoit avec force contre les *allées droites*, *la ſymétrie*, *les parterres*, *les pattes d'oie*, *les étoiles*; & ces lieux communs épuiſés depuis dix ans, il les répétoit avec complaiſance, & croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ſes idées & la délicateſſe de ſon goût.

Caroline & Pulchérie qui, ſur-tout depuis l'aventure du téleſcope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, ſe promenèrent avec elle, & furent goûter dans ſa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bleuets* effeuillés, & queſtionnant à ce ſujet Sydonie, elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de *bleuets* (*a*). Quoi, dit Pulchérie, vous la ſavez faire? Rien n'eſt plus aiſé, reprit Sydonie; & Mademoiſelle, ajouta la Gouvernante de Sydonie, fait auſſi de l'eau-de-roſe, avec les feuil-

(*a*) Bonne pour les yeux.

les (*b*) de ces mêmes fleurs, elle fait encore des couleurs charmantes qui lui ſervent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez là encadrés. — Et pour peindre les feuillages ? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — Cela eſt charmant. — Oh, Mademoiſelle ſait bien d'autres choſes ! Ce ſirop d'orgeat que vous avez trouvé ſi bon, c'eſt elle qui l'a fait, ainſi que cette gelée de groſeille.... — Ah, que je voudrois en ſavoir faire autant !.... — Vous le ſaurez dans un inſtant, reprit Sydonie ; je vous donnerai toutes mes petites recettes ; vous n'aurez beſoin d'alambic, ni d'appareils incommodes.... — Et nous ferons de l'eau-de-roſe & des couleurs.... Dès demain, ſi vous voulez. A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embraſſée à pluſieurs repriſes par les deux Sœurs ; enſuite la Gouvernante qui n'approuvoit pas trop que Sydonie donnât *toutes ſes recettes*, ouvrit une armoire, & priant Caroline & Pulchérie de s'approcher : Meſdemoiſelles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas ſi promptement. Regardez toutes ces pelottes, ces jolis petits coffres, ces bourſes de filet, ces cordons de canne, ces ſacs brodés, c'eſt Mademoiſelle Sydonie qui a fait tout ce magaſin.... Il

(*a*) C'eſt-à-dire les pétales.

n'y a perſonne, interrompit Sydonie, qui n'en puiſſe faire autant. Je n'ai point de talens, & du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, & me donne l'exemple de n'être jamais un ſeul inſtant oiſive.

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, apperçut une grande caiſſe placée ſous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit & répondit que cette caiſſe ne contenoit rien d'intéreſſant. La Gouvernante ſe mit à rire. Je n'oſerois pas, dit-elle, donner un démenti à Mademoiſelle; cependant.... — Oh! ma bonne, s'écria Sydonie, de grace!.... — Aſſurément, interrompit la Gouvernante, la rougeur des jeunes demoiſelles eſt bien trompeuſe; on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de Mademoiſelle Sydonie en cet inſtant, qu'elle a de bonnes raiſons pour être embarraſſée, & pourtant.... — Ma Bonne! Ma chère bonne!.... — Allons, je me tairai: je ne dirai qu'une ſeule choſe, c'eſt que cette caiſſe renferme encore de l'ouvrage de Mademoiſelle, & que ſa maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures, pour achever cet ouvrage que l'arrivée de Madame la Marquiſe de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. Ce dialogue excita toute la curioſité de Caroline & de Pulché-

rie;

rie; la derniere ſur-tout ne put ſe contenir. Elle ſe jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *ſon manque de confiance*, & la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caiſſe. Sydonie rougiſſoit, ſourioit, embraſſoit Pulchérie, & ne répondoit rien. La Gouvernante qui mouroit d'envie que la caiſſe fût ouverte, prit la parole: il eſt vrai, dit-elle, que Mademoiſelle ne doit pas dire.... Ne doit pas ſe vanter.... Auſſi, a-t-elle travaillé en ſecret, & ſans le ſecours de perſonne.... Cela n'en eſt que plus louable.... Enfin, tout ſe découvre.... Moi, il n'y que quatre ou cinq jours que je ſuis dans la confidence, & encore malgré Mademoiſelle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle, en s'adreſſant à Sydonie; allons, ſatisfaites ces deux aimables jeunes Demoiſelles: elles ſeront diſcrettes, j'en ſuis ſûre.... Oh, oui! s'écria Pulchérie. Je n'ai rien à leur refuſer, reprit triſtement Sydonie; mais en vérité cette caiſſe ne vaut pas la peine.... Profitons de la permiſſion, dit la Gouvernante, en tirant la caiſſe au milieu de la chambre. Caroline & Pulchérie ſe mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La Gouvernante ouvre enfin cette myſtérieuſe caſſette.... Mais quelle eſt la ſurpriſe de Caroline & de ſa ſœur, en ne voyant que des habits groſſiers de Payſanne! Voila, dit

la Gouvernante, ſix chemiſes : la toile n'en eſt pas fine ; mais regardez *ces coutures*, *ces ſurjets !* Comme cela eſt fait !.... Voilà deux corſets & deux jupons de flanelle : des *bonnets ronds*, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés.... C'eſt un petit trouſſeau complet ; & puis par deſſus le marché, voici une jolie grimace (*a*). Ouvrons-la.... Ah !.... Mademoiſelle y avoit enfermé un chapelet, des ciſeaux, un petit couteau & un dez d'yvoire.... Eh bien ! Meſdemoiſelles, continua la Gouvernante, vous paroiſſez étonnées ; que penſez-vous de ceci ?.... Les deux ſœurs devinerent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit deſtiné à quelque pauvre femme. Caroline & Pulchérie, quoiqu'elles fuſſent bien enfans, ſurent cependant apprécier la réſiſtance que Sydonie avoit oppoſée à leur curioſité. Egalement touchées de l'action & du vertueux embarras que cette charmante jeune perſonne éprouvoit encore, elles ſe jetterent dans ſes bras ; & la ſenſible Sydonie les embraſſa mille fois avec l'expreſſion de la plus tendre amitié. La Gouvernante attendrie conſidéroit en ſilence ce tableau intéreſſant.... Mais enfin, reprenant la parole, elle conta qu'en effet cette caiſſe étoit deſtinée à une pauvre vieille fem-

(*a*) Une pelotte.

me dont Sydonie prenoit ſoin depuis un mois; & Pulchérie faiſant de nouvelles queſtions, apprit que cette femme étoit préciſément celle qu'elle avoit vue par le téleſcope. Enfin, on vint interrompre un entretien ſi agréable. Madame de Clémire, revenue de ſa promenade, envoya chercher ſes filles, & Sydonie les prenant ſous le bras les conduiſit dans le ſallon.

Le ſoir, en retournant à Champcery, Caroline & ſa ſœur conterent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. Ah, mes enfans, dit Madame de Clémire, profitez donc d'un exemple ſi touchant! Songez que les ames froides, & même les ames les plus dures, ne peuvent ſe défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire & ſtérile; tandis que les belles ames brûlent du deſir d'imiter ce qu'elles admirent — Ah, ſûrement, Maman, nous imiterons Sydonie! N'en doutez pas; & comme elle auſſi, nous ne ferons jamais un inſtant oiſives. A nos récréations nous ferons des pelottes, des petits coffres, des porte-feuilles, de l'eau-de-roſe & de bleuets, & des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la Botanique, & qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs & leur propriété? .. — Non, Maman; elle eſt ſi modeſte!.. Mais,

comment a-t-elle appris cela? .... — En se promenant avec M. de la Paliniere, qui, comme vous savez, est un très-grand Botaniste. Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Paliniere vient chez sa mère, se promene avec lui, & cueille toutes les plantes qu'elle rencontre.... — Ah si nous avions eu cette idée nous en connoîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Paliniere. — Si nous n'étions pas si empressés de parler, & si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiroient infiniment mieux que les livres, & personne ne nous paroîtroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormond n'est pas un homme bien amusant.... — Oh, il est d'une tristesse!.... — avec ses *prairies artificielles*; j'ai retenu ce mot là; parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, Maman, je lui ai entendu dire cela.... — Assurément, je le fais toujours parler d'agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement & dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, & je m'instruis en l'écoutant.... — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery; vous parliez toujours d'Anatomie.... —

Parce que M. Milet eſt Chirurgien ; & c'eſt ainſi qu'il n'exiſte perſonne dont il ne ſoit poſſible de tirer parti, & dont la converſation ne puiſſe être inſtructive.

Après ces réflexions, on parla encore de Sydonie, & Madame de Clémire n'oublia pas de dire à ſes filles que leur âge ſeul pouvoit excuſer l'indiſcrétion qu'elles avoient eu d'abuſer de la douceur de Sydonie, en la preſſant de découvrir une choſe qu'elle deſiroit cacher ; & elle leur fit ſentir combien la curioſité eſt dangereuſe ; puiſqu'elle peut faire commettre de ſemblables fautes. Mais, ajouta Madame de Clémire, avez vous demandé à Sydonie la permiſſion de me confier ce ſecret? Oui, Maman, & elle y a conſenti ſans héſiter. —— Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers ſa mère : mais ſi elle eût été moins honnête & moins éclairée, & qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure?.... —— Maman.... Aurions-nous pu vous en parler alors?.... —— Mais, n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caiſſe, de n'en parler à perſonne?... —— Oui, Maman.... —— C'étoit à cette condition que vous avez obtenu ce que vous deſiriez.... —— Nous n'avons pas cru qu'il fût néceſſaire d'ajouter : *excepté Maman*, parce que cela va ſans dire.... ——

Dans tous les marchés que nous faisons, nous ne pouvons être liés que par nos actions & nos paroles : les intentions sont comptées pour rien ; & vous sentez bien que si on pouvoit les faire valoir après le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *je n'en parlerai à personne* ; vous ne m'aviez point exceptée. Par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait ? —— Ah, quelle triste supposition !.... Eh bien, Maman, il faut bien garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire.... —— Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, si je vous avois demandé de me conter avec détail & sans rien obmettre tout ce qui s'étoit passé entre vous & Sydonie !.... —— Oh, mon Dieu, Maman, dans quel embarras vous nous mettez !.... —— Vous n'auriez eu de moyen de garder le secret qui vous étoit confié qu'en me trompant, qu'en faisant beaucoup de mensonges.... —— Oh, non, Maman, nous ne vous aurions point trompée !.... —— Vous auriez donc trahi le secret ?.... —— Nous aurions fait l'aveu de notre faute ; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un secret.... —— C'eût été déjà une indiscrétion ;

& moi j'aurois penſé que ce ſecret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie.... — Nous vous aurions dit que ſa modeſtie ſeule lui faiſoit deſirer qu'il fût caché.... — Alors je l'aurois déviné.... — Oui je le vois bien; il eut fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela eſt affreux! Ma chère Maman, nous ne nous trouverons jamais dans une ſituation ſi cruelle; jamais nous n'accepterons un ſecret ſans demander auparavant la permiſſion de vous le dire; & ſi on ne vouloit pas nous l'accorder nous refuſerions la confidence.... — D'autant mieux qu'une perſonne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi, manqueroit certainement de principes & d'honnêteté, & le ſecret d'une ſemblable perſonne ne peut être intéreſſant.

Comme Madame de Clémire avoit beaucoup de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les Veillées. Céſar demanda à ſa mère la permiſſion de lire l'*Iliade*. Vous n'êtez point encore en âge, répondit Madame de Clémire, de ſentir les beautés de cet ouvrage: cependant, comme cette lecture eſt indiſpenſable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la faſſiez; mais ce n'eſt pas un ouvrage que vous puiſſiez lire à vos récréations.... — Pourquoi, Maman? — Avec moi, vous comprendrez mieux

ſes beautés & ſur-tout ſes défauts.... —— Mais je ſais que Madame Dacier a fait des remarques & je vous aſſure, Maman, que je ne les paſſerois point.... —— Ce ſont préciſément les remarques que je ferois très-fâchée que vous luſſiez ſans moi.... —— Quoi, Maman, elles ne ſont pas juſtes?.... —— Tenez, l'Iliade eſt ſur cette tablette, apportez-la moi.... —— La voici, Maman.... —— Je vais vous en lire quelques paſſages; celui-ci, par exemple.... Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille, Adreſte, un jeune Troyen, eſt dans un char, ſes chevaux prennent le mords aux dents, ſon char ſe briſe. Adreſte tombe à terre ſur le viſage. Alors Ménélas s'élance vers lui, dans l'intention de percer de ſa pique un ennemi à terre & ſans défenſe. Mais Adreſte lui demande la vie & lui promet une rançon. Ménélas alloit lui donner la vie & l'envoyer ſur ſes vaiſſeaux, lorſqu'Agamemnon accourt, & d'un ton plein de colère lui reproche ſa pitié....

" N'épargnons point les Troyens, dit-il, qu'au-
„ cun d'eux n'échappe de nos mains, non pas
„ même l'enfant qui eſt dans le ſein de ſa mère;
„ qu'ils périſſent tous avec Ilion, &c.

„ Cet avertiſſement plein de force & de ſageſſe, changea l'eſprit de Ménélas, qui d'abord

„ repouſſe le malheureux Adreſte ; & en même
„ temps Agamemnon lui plonge ſon épée dans le
„ ſein. Ce jeune Prince tombe à la renverſe, &
„ Agamemnon, lui mettant le pied ſur la gorge,
„ retire ſa pique. „ *Iliade*, *Livre VI.*

En bien, mon fils, dit Madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action ? Je la trouve horrible, répondit Céſar ; tuer un ennemi ſans défenſe, c'eſt aſſaſſiner.... —— Tels ſont cependant les Héros du Poëme.... Mais voyons ſur ce paſſage la remarque de Madame Dacier, la voici.

„ Homère loue cette cruauté d'Agamemnon :
„ car comme il y a une pitié pernicieuſe, il y a
„ auſſi une cruauté ſalutaire. Des ennemis auſſi
„ injuſtes & auſſi perfides que les Troyens, ne
„ méritoient pas d'être épargnés (*a*). „

Comment, Maman, Madame Dacier approuve

(*a*) Quel langage ! & dans la bouche d'une Femme !.... D'ailleurs quelle logique ! En quoi les Troyens étoient-ils injuſtes & perfides ? Pâris avoit enlevé Hélène, c'étoit le crime d'un Prince Troyen, & non de la Nation Troyenne : mais l'injuſtice même d'un ennemi peut-elle autoriſer le meurtre & l'aſſaſſinat ? Quand les Troyens euſſent été en général mépriſables, étoit-ce une raiſon de les maſſacrer tous ſans exception comme ſans pitié ? Etoit-ce une raiſon de n'épargner pas même l'enfant dans le ſein de ſa mère ?

cette action?.... — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître louable; mais comme toutes les remarques de Madame Dacier ſont dans ce genre, j'ai dû craindre que l'autorité d'une perſonne ſi juſtement célèbre, n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vo u l'horreur que l'inhumanité doit inſpirer.... — Quoi, Maman, Madame Dacier ne déſapprouve jamais des actions barbares.... — Jamais; même les actions les plus laches. Dolon, un eſpion, eſt pris par Uliſſe & Diomede, Dolon demande la vie: Uliſſe la lui promet, à condition qu'il déclarera tout ce qu'il ſut. Sur cette aſſurance le lâche Dolon inſtruit avec détail les deux guerriers, qui, enſuite plus lâches & plus perfides que lui, au mépris de leur parole, ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (*a*). Tenez, voilà le trait. Voici la remarque: vous verrez que Madame Dacier approuve cette baſſe cruauté. En voulez-vous encore un exemple?.... Uliſſe, après avoir abattu Socus par une bleſſure mortelle, l'inſulte en lui diſant qu'il n'aura point de ſépulture, & qu'il ſera dévoré par les oiſeaux de proie qui ſe battront ſur

(*a*) Il eſt d'autant plus étrange que Madame Dacier n'ait pas fait de remarque ſur cette action atroce, qu'Homère la conte très-ſimplement & ſans paroître le moins du monde la déſapprouver.

ſon cadavre, &c.... Et point de remarque de Madame Dacier. Mais dans une occaſion ſemblable elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée, auſſi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée & le perce d'outre en outre. Othrionée, bleſſé à mort, tombe, & Idoménée, fier de ſa victoire, lui tient ce diſcours : " Othrionée, „ vous ſerez le plus brave de tous les hommes, „ ſi vous tenez la parole que vous avez donnée „ à Priam (*a*). Ce bon Roi, pour vous engager „ à la tenir, vous a promis ſa fille. Mais nous „ ſommes plus en état de vous ſatisfaire que le „ Roi Priam. Nous allons vous faire venir d'Ar- „ gos la plus belle fille d'Agamemnon, & nous „ vous la donnerons en mariage. A condition que „ votre rare valeur nous rendra maîtres de Troie. „ Venez donc ſur nos vaiſſeaux, afin que nous „ dreſſions les articles; nous ne ſommes pas in- „ dignes d'avoir un gendre comme vous. Après „ cette raillerie amère, Idoménée le traînoit par „ les pieds; Azius vint l'arracher de ſes mains, „ &c. „ *Iliade Livre XIII.* Quelle horreur! dit Céſar, inſulter ainſi un ennemi vaincu, mourant!..

(*a*) Il avoit promis à Priam de repouſſer les Grecs, & Caſſandre devoit être le prix de ſes ſervices.

Peut-on rien imaginer de plus cruel & de plus lâche! Comment Madame Dacier peut elle excuſer une ſemblable barbarie?.... —— Homère veut bien convenir que cette raillerie eſt amère, & Madame Dacier ne la trouve qu'*héroïque* & *plaiſante*. Voici ſa remarque.

„ Homère a mêlé ici avec beaucoup d'art, des „ railleries qui partent d'un courage *héroïque*, & „ qui ſont très capables d'allumer le courage des „ combattans qui les entendent, & de *divertir* „ le Lecteur tranquille qui les lit. D'ailleurs, „ Homère *relève encore par-là le caractère d'Idoménée*, en faiſant voir qu'au milieu du plus „ grand danger il ne laiſſe pas de conſerver *ſa* „ *gaîté* ordinaire, ce qui eſt la marque d'un grand „ courage.... „

—— Eſt-il poſſible que Madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement! —— Votre étonnement eſt fondé. En effet, il ne faut ni penſer, ni raiſonner, ni écrire ainſi, quoiqu'on ſache le Grec. Finiſſons cet examen par ce paſſage qui me tombe ſous la main. Ménélas terraſſe Piſandre, enſuite, lui mettant le pied ſur l'eſtomach, il lui adreſſe un diſcours auſſi long qu'inſultant : des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère; & Madame Dacier, en parlant de ce diſcours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la juſteſſe & la brié-*

veté.... (*a*) —— Mais, Maman, Madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur?.... —— Au contraire, elle avoit une très-belle ame.... —— Elle manquoit donc abſolument d'eſprit & de bon ſens?.... —— Point du tout, elle avoit certainement un mérite ſupérieur.... —— Mais comment a-t-elle pu écrire des choſes ſi révoltantes?.... —— Elle étoit égarée par l'enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, par la paſſion; elle ſavoit parfaitement le Grec, par conſéquent elle ſentoit mieux que perſonne toutes les beautés de l'Iliade; & ſon admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité ſi eſtimable & ſi rare, ſans laquelle un Ecrivain ne peut ni perſuader ni inſtruire. —— Cela prouve bien encore, Maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut ſe *paſſionner* que pour la vertu, puiſque les autres paſſions peuvent rendre ſi aveugles. Maman, comment faut-il faire pour conſerver toute ſa vie une parfaite impartialité?.... —— Il faut entretenir & fortifier au fond de notre cœur un ſentiment ſi naturel qu'il ne nous eſt pas poſſible de parvenir à le détruire entiérement, *l'amour de la juſtice & de la vérité.* Il faut ſe préſerver des paſſions. Alors on penſe noble-

(*a*) On pourroit citer du même Ouvrage une infinité de traits ſemblables, le livre 21 eſt dans ce genre, un des plus révoltans.

ment, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement; on rend sans effort justice à ses ennemis: s'ils ont des talens & du mérite, on en convient, & même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable.... —— Voilà, je le crois, le plus difficile. J'avoue, Maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un qui me haïroit. —— Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale & fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur & de votre esprit?.... —— Qui pourroit être insensible à cela!.... —— Eh bien, je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis; je suppose que vous en avez un dont l'aversion pour vous est bien reconnue; vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi; on se permet beaucoup de médisances à son égard; vous vous taisez: de la médisance à la calomnie, le passage est facile & prompt: on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi; on donne des conjectures absurdes pour des faits; on dénature les faits mêmes en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit & des talens, on lui refuse le sens commun, &c. Alors vous prenez la parole, & guidé par *l'amour de la justice & de la*

vérité, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous cauſez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre ſincérité : prenez garde à vous ! il faut dire de bonnes raiſons, il faut juſtifier votre ennemi, ou vous ne paſſerez que pour un hypocrite : mais vous prouvez votre généroſité par des raiſonnemens ſolides & ſans réplique. Alors vous voyez ſur tous les viſages la ſurpriſe & l'admiration ; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudiſſemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irréſiſtible. Votre ennemi ſaura demain ce qu'il vous doit. S'il ne ceſſe pas de vous haïr, c'eſt un monſtre. Mais de quel front oſeroit-il encore ſe déchainer contre vous ? Il ne peut déſormais témoigner de l'averſion pour vous qu'en ſe rendant odieux & mépriſable.... —— Ah, je voudrois être aſſez grand pour avoir un ennemi afin de le louer & de le défendre ! —— Ne vous laſſez donc point d'admirer l'utilité de la vertu, voyez quel fruit on en retire, quels ſuccès flatteurs elle procure ! O combien l'homme s'épargneroit d'embarras & de peines s'il vouloit conſtamment ne conſulter qu'elle !

Maman, vous n'avez point d'ennemi ?.... —— Je me flatte que vous êtes bien ſûre que je ne hais

perſonne? — Oh, certainement! — La Religion & l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement, ainſi vous croyez bien qu'il n'a jamais ſouillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avois des ennemis.... — Eſt-il poſſible!.... — Mais je ne les crois pas bien ardens, & je ſuis ſûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit & finit par s'anéantir quand elle n'eſt point partagée.... — Puiſque vous avez des ennemis, Maman, ils ne vous connoiſſent donc pas.... — En effet, j'oſe croire que s'ils connoiſſoient le fond de mon cœur, ils ceſſeroient de me haïr.... — Mais il eſt impoſſible qu'ils puiſſent dire du mal de vous?.... — Du moins ils ne m'accuſeront pas d'être une mauvaiſe mere, ou d'être intrigante, ou d'afficher une nobleſſe de ſentimens démentie par mes actions & par ma conduite; je ſuis tranquille à cet égard....

Mais, à propos des perſonnes qui ont de l'averſion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une il y a quelque temps dans une de nos Veillées. — Je me flatte que cette perſonne n'étoit pas l'héroïne de l'hiſtoire.... — L'action la plus touchante, le trait, ſelon moi, le plus intéreſſant que je vous aye jamais conté, c'eſt préciſément cette perſonne qui me l'a fourni....

ni.... —— Oh, Maman ! & nous aurons pleuré ſans doute ?.... —— Oui, beaucoup ; & moi auſſi, en vous contant ce trait dont je ne parlerai jamais ſans enthouſiaſme. —— Dans ce moment nous admirions, nous aimions une perſonne qui a de l'averſion pour vous ! cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien ſûre que cette perſonne ne vous aime pas? —— Jugez-en vous-même : Elle a eu beſoin de moi pendant ſept ou huit ans, elle venoit ſans ceſſe me conſulter, me confier ſes ſecrets, me demander des démarches, des ſollicitations que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt : nous n'avions d'ailleurs nul rapport de ſociété. Sa ſituation intéreſſante, le deſir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les ſeuls rapports qui exiſtaſſent entr'elle & moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un ſervice ; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ſes affaires. Je ne parlois d'elle que pour ſolliciter une grace. Le ſuccès couronna mon zèle, j'obtins ſucceſſivement dans cet eſpace de huit ans tout ce qu'elle m'avoit chargé de demander. A cette époque un événement nous ſépare. Au bout d'un an je la revois. Elle ſemble à peine me reconnoître ; je ne trouve plus en elle qu'une étrangere ; & bientôt j'apprends ; avec quelque ſurpriſe, qu'elle étoit devenue mon ennemie.... ---

Quelle ingratitude.... —— Je n'en ai pas moins de plaiſir à citer un trait d'elle dont je vous parlois tout-à-l'heure; & voilà l'eſprit de juſtice & d'impartialité que je deſire vous inſpirer. Mais revenons à vos lectures.

Je me flatte que vous renoncez au projet de lire ſeul l'Iliade?.... —— Oui, Maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge, & que les remarques étoient fort inſtructives. J'ai vu l'année paſſée mon couſin Frédéric lire l'Iliade & l'Odyſſée à ſes récréations, c'eſt pourquoi je vous demandois la même permiſſion: mais puiſqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage, j'aime mieux ne le lire qu'avec vous, parce que vous me ferez ſentir toutes les conſéquences des choſes dangereuſes qu'on y trouve. —— En général il eſt bien peu d'Ouvrages que vous puiſſiez lire ſeul ſans danger.... —— Mais, un livre d'hiſtoire, à préſent, Maman, que *je ſais juger les actions*.... —— Vous avez lu tous les Abrégés ſi utiles & ſi eſtimables, faits principalement pour la jeuneſſe & pour l'enfance (*a*), quelle Hiſtoire deſirez-vous à préſent?.... —— L'Hiſtoire de Malthe.... —— L'Abbé de Vertot eſt un Hiſtorien agréable; mais ſes juge-

(*a*) Par Mr. l'Abbé Millot.

mens ne ſont pas toujours juſtes & conformes aux principes d'une ſaine morale, il s'en faut bien.... —— Choiſiſſez donc vous-même, Maman, le livre que vous me donnerez. —— Vous me promettez toujours de lire lentement & avec réflexion, & de me rendre compte tous les ſoirs de ce que vous aurez lu? .... —— Oui, Maman. —— Eh bien je vais vous donner un abrégé de l'Hiſtoire d'Angleterre, en deux volumes, qui me paroît clair & fort bien fait.

Deux jours après Céſar dit à ſa mere qu'il étoit choqué d'un paſſage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. Voyons, reprit Madame de Clémire, liſez-moi ce paſſage. Le voici, dit Céſar.

„ Les François furent défaits à Azincourt par „ Henri V, il y fit tant de priſonniers, que pour „ pouvoir ſûrement faire face aux ennemis qui „ menaçoient encore, il fallut mettre à mort ceux „ que le ſort avoit déjà livrés (*a*) „.

Eh bien qu'eſt-ce qui vous choque dans ce paſſage? .... —— Mais, Maman, l'Hiſtorien reſſemble à Homère, il conte cette cruauté comme une choſe toute ſimple & même indiſpenſable. Il ne fait en-

(*a*) Nouvel abrégé Chronol. de l'Hiſt. d'Angleterre, deux gros volumes. Voyez volume premier, page 75.

ſuite nulle réflexion là-deſſus, ainſi il ſemble approuver cette barbarie. A ces mots, Madame de Clémire embraſſa ſon fils. Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant; en liſant vous avez réfléchi, vous avez conſulté votre cœur & votre raiſon, & ce n'eſt qu'ainſi que la lecture peut être utile. Cette maniere de conter un trait atroce eſt en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'Ouvrage que je lis maintenant, & dans lequel on trouve ce portrait de Frédegonde.

„ Frédegonde répara le défaut de ſa naiſſance „ par tant de qualités éminentes, qu'on eſt tenté „ de dire d'elle, que ſi elle n'eſt pas née dans „ l'élévation des premiers rangs, elle méritoit „ d'y naître. Elle eſt une de ces Héroïnes qui ne „ ſont pas obligées de rougir des fautes du ſort.... „ La grandeur de ſon génie la fit regner preſque „ ſans partage ſur ce Prince (Chilpéric) &c. (*a*) „. Peut-on parler ainſi d'une femme abominable, qui a commis tant de crimes! .... Croiroit-on que c'eſt là le portrait d'un monſtre, l'opprobre de ſon ſexe, & l'exécration de la poſtérité! .... L'Auteur la loue beaucoup de ſon *adreſſe*. Elle ſavoit, dit-il,

(*a*) Mémoires hiſtoriques-critiques & anecdotes de France, Tome I, page 70. Cet ouvrage eſt intéreſſant & plein de recherches curieuſes.

triompher de tous ſes ennemis. Mais par quels moyens ? Par la trahiſon & par le meurtre. Toute *ſon adreſſe* conſiſtoit à faire empoiſonner ou aſſaſſiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon fils, je vous lirai dans l'Hiſtoire de Charlemagne (*a*) le vrai portrait de Frédegonde. Nous lirons auſſi dans un autre ouvrage du même Auteur, le récit de la bataille d'Azincourt (*b*); & vous ſerez, je l'eſpere, charmé de cette lecture. —— Maman, vous aimez beaucoup les Ouvrages de cet Auteur? .... —— Oui; parce qu'on y trouve une véritable philoſophie, du ſentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite; la morale la plus pure, des jugemens toujours juſtes; enfin tous les grands réſultats que doit offrir l'Hiſtoire : d'utiles leçons pour les hommes, & ſur-tout pour les Rois (*c*). —— Maman, connoiſſez-vous l'Au-

(*a*) Par Mr. Gaillard.

(*b*) Hiſtoire de la querelle de Philippe de Valois, &c.

(*c*) Je n'ai guères entendu dire d'un Hiſtorien, qu'il eût du *ſentiment*. Cet éloge ne ſemble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'Auteur cité par Madame de Clémire juſtifient cette expreſſion. Il me paroît impoſſible de les lire ſans être ſouvent attendri juſqu'aux larmes. Liſez, entre-autres, toute l'Hiſtoire de la Pucelle d'Orléans. *Hiſtoire de la Querelle de Philippe de Valois*, *Tome III.* Le beau portrait de Saint Louis.

teur ? .... —— Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. —— Maman, pourquoi ne me donnez-vous pas ſes ouvrages ? —— Je veux que nous les liſions enſemble, afin que vous n'en perdiez rien, que rien ne vous en échappe, & que vous ſentiez tout. Ainſi je vous donnerai d'autres ouvrages pour vos lectures particulieres ; &, je vous le répéte, liſez toujours avec la plus grande attention ; peſez bien les réflexions & les jugemens de l'Auteur. J'inſiſte beaucoup ſur ce point, parce qu'il eſt d'une extrême importance : car en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur & votre eſprit ; & par la ſuite aucun livre, quel qu'il ſoit, ne pourra être dangereux pour vous. Au lieu que ſi vous liſiez ſans réflexion, vous prendriez inſenſiblement une foule d'idées fauſſes, & la lecture, loin de vous éclairer & de vous inſtruire, ne pourroit qu'affoiblir votre raiſon, ébranler vos principes, & peut-être même vous corrompre. L'Abbé qui vint chercher Céſar, interrompit cette converſation. Le ſoir on reprit les *Veillées*, & Madame de Clémire conta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire de la Rivalité, *&c.* Celui d'Henri IV. Tout le récit de la bataille de Pavie, *Hiſtoire de François I.*

PAMÉLA,

ou l'heureuse adoption.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens & ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation & de l'étude, une ame douce & sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle aborroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin, personne ne dédaigna jamais plus sincerement *le faste & la fortune.*

Cependant, les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzieme année, lorsque Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant pour elle des graces & des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille ; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour

une jeune perſonne de quatorze ans, qu'il doit influer ſur tout le reſte de ſa vie. Son éducation n'eſt qu'ébauchée, & reſte à jamais imparfaite.... Mais, Maman, interrompit Caroline, ſi cette jeune perſonne eſt bien née, elle ſera toujours ſoumiſe & obéiſſante comme avant ſon mariage; ainſi, ſa mere pourra perfectionner ſon éducation.... —— Il faudra que cette jeune perſonne ait bien de l'eſprit & de la raiſon, pour conſerver la même application avec ſes Maîtres, en s'entendant appeller *Madame*. D'ailleurs, ne ſera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ſes études toutes les fois que ſon mari viendra dans ſa chambre? —— Mais, ſi ce mari aime les talens. —— A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puiſſent être agréables aux autres; ainſi vous ſentez combien la crainte d'ennuyer ſon mari, & le plaiſir de s'entretenir avec lui, doivent nuire aux études & retarder les progrès. Mais revenons à notre hiſtoire.

Camille, peu de temps après ſon mariage, tomba dangereuſement malade. Félicie éprouva des inquiétudes, qui, réunies aux veilles & aux inſomnies, cauſerent une altération dans ſa ſanté dont elle ſe reſſentit long-temps après le rétabliſſement de ſa fille. Comme ſa poitrine parut s'attaquer, les Médecins lui ordonnerent les eaux de Briſtol. Elle

fut obligée de laiſſer ſa chere Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mere, & elle partit pour l'Angleterre avec Natalie ſa ſeconde fille, qui étoit alors dans ſa treizieme année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'aſſurer d'une maiſon. Auſſi, en arrivant à Briſtol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus déſagréable qu'il n'étoit ſéparé que par une cloiſon, d'un autre appartement occupé par une Angloiſe malade, & dans ſon lit depuis deux mois. Félicie, qui ſavoit parfaitement l'Anglois, queſtionna ſon hôteſſe ſur ſa voiſine, & elle apprit que cette malheureuſe Angloiſe ſe mouroit de la conſomption. Elle étoit veuve : ſon mari, jeune homme, d'une naiſſance diſtinguée, avoit été déshérité par ſes parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant il n'avoit pu laiſſer à ſa femme qu'une petite penſion viagere, circonſtance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdroit avec ſa mere tout moyen de ſubſiſter. L'hôteſſe termina ce récit par l'éloge de Paméla (c'étoit le nom de l'enfant) & elle aſſura Félicie qu'il n'exiſtoit pas une plus charmante petite créature. Cette hiſtoire intéreſſa vivement Félicie, & toute la ſoirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuſe voiſine & de ſon enfant.

Félicie & sa fille habitoient la même chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit profondément, sa mere commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'Angloise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, & distingue des gémissemens. Alors, se rappellant que la malade n'avoit pour la servir qu'une femme-de-chambre & une garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se leve précipitamment, prend sa lampe de nuit, & sort doucement, afin de ne pas réveiller Natalie, elle traverse une garde-robe où couchoit sa femme-de-chambre; en passant elle lui recommande de ne point quitter Natalie; ensuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte, Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots, elle avance en tremblant.... Tout-à-coup une femme-de-chambre, en pleurs, s'élance hors de la chambre, en s'écriant: *c'en est fait! Elle n'est plus!* .... O Ciel, dit Félicie, & j'accourois pour vous offrir des secours! .... Elle vient d'expirer, reprit la femme-de-chambre; ô mon Dieu! que deviendra sa malheureuse fille? J'ai moi-même quatre enfans, comment pourrois-je me charger de cette infortunée? .... Où est-elle, cette enfant? interrompit vivement Félicie.... Hélas,

Madame, l'innocente n'eſt pas en âge de connoître ſon malheur ! Sait-elle ſeulement ce que c'eſt que la mort ? .... Elle chériſſoit ſa pauvre mere.... car jamais enfant ne fut plus ſenſible.... Mais elle dort paiſiblement dans la même chambre où ſa mere vient de rendre le dernier ſoupir ! .... A ces mots Félicie frémit ; juſte Dieu ! s'écria-t-elle ; ah, venez, arrachons cet enfant d'un lieu ſi funeſte ! En diſant ces mots, Félicie ſe précipite vers la chambre, elle entre.... Pour approcher du berceau de l'enfant, il falloit paſſer à côté du lit de la malheureuſe Angloiſe. Félicie treſſaille & s'arrête. Elle fixe un inſtant ſes yeux remplis de pleurs ſur ce triſte & touchant objet. Enſuite, ſe mettant à genoux : ô mere infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens !.... Vous laiſſiez votre enfant ſans appui, ſans ſecours ! .... Ah ! du ſein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore & me voir & m'entendre ! .... Je me charge de votre enfant, je ne lui laiſſerai point oublier celle qui lui donna la vie ; chaque jour elle implorera pour ſa mere la clémence de l'Etre ſuprême. En achevant ces paroles, Félicie ſe leva, & avec une émotion égale à ſon attendriſſement, elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie, d'une main tremblante, l'écarte doucement, & découvre l'inno-

cente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté, sa figure angélique & touchante. L'enfant dormoit profondément; à côté du lit funebre de sa malheureuse mere, elle goûtoit paisiblement les charmes du repos! La sérénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissoit encore, la fraîcheur & l'éclat de son teint formoient avec sa situation un contraste aussi frappant que pathétique. Hélas, dit Félicie, comme elle dort! Dans quel moment & dans quel lieu! .... Aimable & malheureuse enfant, en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mere.... Mais, du moins l'humanité t'en donne une autre, oui, je t'adopte, oui, tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mere! Allons, continua Félicie, en s'adressant à la femme-de-chambre, aidez-moi à transporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie, & l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée; inquiete & troublée, elle accourt au-devant de sa mere, qui lui dit en entrant dans la chambre: approche, Natalie, je t'apporte une seconde sœur, viens la voir, & me promettre de l'aimer, Natalie vole auprès du berceau, elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte, en peu de mots, tout

ce qui lui eſt arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triſte récit, elle regarde tendrement la petite Paméla, en l'appellant ſa ſœur, elle voudroit être au lendemain pour l'entendre parler & pour l'embraſſer mille fois. Enfin, il fallut ſe remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reſte de la nuit : mais peut-on deſirer le ſommeil quand c'eſt le ſouvenir d'une bonne action qui nous en prive ?

A ſept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Auſſi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla ſe reveilla. Félicie courut à ſon berceau. L'enfant, en l'appercevant, parut ſurpriſe, & puis, la regardant fixement, elle ſourit & lui tendit les bras. Félicie la ſerra dans les ſiens avec tranſport. Elle croyoit à la ſympathie (c'eſt la ſuperſtition de tous les cœurs ſenſibles), elle ſe perſuade qu'elle en voyoit les effets dans les douces careſſes de la petite Paméla, qui lui inſpiroit déjà une affection ſi tendre, & elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda ſa mere. Ce nom de mere dans ſa bouche attendrit vivement Félicie : votre Maman, dit-elle, n'eſt plus ici.... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la conſoler ; ah, dit Félicie, laiſſez-lui cette affliction touchante ! j'avois beſoin de voir couler ſes pleurs ;

ſongez à ſa ſituation, Natalie, & vous éprouverez le même ſentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle ſe mit à genoux & fit tout haut ſes prieres; Félicie treſſaillit en lui entendant dire : *mon Dieu, rendez la ſanté à Maman !* Ne faites plus cette priere, dit Félicie, car votre Maman ne ſouffre plus .... Elle ne ſouffre plus, s'écria Paméla, ô mon Dieu, je vous en remercie ! .... Ces paroles déchirerent l'ame de Félicie : ô mon enfant, interrompit-elle, ne dites que les prieres que je vous dicterai : dites, *mon Dieu, daignez faire le bonheur de Maman !* Paméla répéta cette priere avec autant de ferveur que d'attendriſſement. Enſuite, ſe retournant du côté de Félicie, & la regardant d'un air timide & ingénu, permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me faſſe la grace de rejoindre bientôt Maman ? En achevant ces mots, elle s'apperçut que les yeux de Félicie ſe rempliſſoient de larmes, elle ſe leva & fut ſe jeter à ſon cou, en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que ſa voiture étoit prête, elle prit ſa petite Paméla dans ſes bras, & ſuivie de Natalie, elle ſortit, monta en voiture, & partit pour Bath (*a*). Elle ne revint à Briſtol qu'au bout de quinze jours,

(*a*) Bath eſt à quatre ou cinq lieues de Briſtol.

& ne voulant plus retourner dans ſon premier logement, elle y loua une autre maiſon.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la ſenſibilité, la reconnoiſſance de cette enfant lui faiſoient goûter délicieuſement le fruit de ſes bienfaits. Après avoir paſſé trois mois à Briſtol, Félicie quitta l'Angleterre & retourna en France ; toute ſa famille, ainſi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impoſſible de la voir ſans s'intéreſſer à elle, & de la connoître ſans l'aimer. Lorſqu'elle eut atteint ſa ſeptieme année, Félicie l'inſtruiſit de ſon ſort, & lui conta l'hiſtoire de la malheureuſe Angloiſe qui lui donna le jour. Ce triſte détail fit verſer à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut ceſſé de parler, elle ſe jeta à ſes pieds, & lui dit tout ce que la reconnoiſſance & la plus vive tendreſſe pourroient inſpirer de touchant & de ſublime à la perſonne de vingt ans la plus ſenſible. Telle étoit Paméla ; ſon ame l'élevoit ſans ceſſe au-deſſus de ſon âge. Lorſqu'elle parloit de ſes ſentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expreſſions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponſes fines & délicates, & une foule de mots heureux & touchans que le cœur ſeul peut inſpirer : cette ſenſibilité vive & profonde répandoit une grace inexprima-

ble ſur toutes les actions de Paméla ; elle donnoit à ſa douceur un charme qui pénétroit l'ame, elle embelliſſoit ſa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de ſavoir ſi ſes traits étoient réguliers, ſi elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de ſa phyſionomie intéreſſante, ingénue ; on ne remarquoit que l'expreſſion céleſte de ſon viſage. On ne pouvoit l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns, de longues paupieres noires. On ne diſoit rien de ſes yeux ; on ne parloit que de ſon regard. Elle avoit toute l'envie de plaire & d'obliger que donne un bon naturel, elle étoit attentive, généreuſe, complaiſante, ſincere autant que naïve. Enfin on trouvoit en elle des qualités & des agrémens dont la réunion eſt bien rare. Elle avoit de la fineſſe, de la franchiſe & de l'ingénuité. Elle étoit auſſi gaie que ſenſible, auſſi vive que douce. Les ſeuls défauts qu'eut Paméla venoient même de cette extrême vivacité, qui, jamais ne lui cauſa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût ; mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont pouſſée plus loin. En voici un trait qui montrera en même-temps ſa douceur, ſon reſpect, & ſa tendreſſe pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de ſa vivacité & de ſon étourderie, perdoit ſans ceſſe

tout

tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle ſe promener, elle ôtoit ſon chapeau pour mieux courir, & rentrant dans la maiſon toujours en courant, elle oublioit le chapeau qui reſtoit ſur le gazon. Après avoir travaillé, l'empreſſement d'aller jouer ne lui permettoit ni de raſſembler ſon dez, ſes aiguilles, ſon étui, ni de les ſerrer; elle ſe levoit précipitamment, le ſac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Paméla ſautoit par-deſſus, & diſparoiſſoit en un clin d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs & dans un jardin; mais on lui défendoit de courir dans la maiſon. Paméla, avec le plus grand deſir d'obéir, oublioit continuellement cette défenſe; elle tomboit régulierement trois ou quatre fois par jour, & laiſſoit à toutes les portes des lambeaux de robes & de tabliers. Enfin, à force de prieres, d'exhortations & de pénitences, inſenſiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ſes poches & dans ſon ſac à ouvrage, & cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, ſuivant cette coutume, viſitoit les poches de Paméla, elle n'y trouva point ſes ciſeaux. Paméla, grondée & queſtionnée, répondit que du moins ſes ciſeaux n'étoient pas

perdus puiſqu'elle ſavoit où ils étoient. Et où ſont-ils, demanda Félicie ? Maman, répondit Paméla, ils ſont à terre dans le cabinet de ma ſœur.... ---- Comment, à terre ? Et, pourquoi les avez-vous laiſſés-là ? ---- Maman, j'étois dans ce cabinet, je me mouchois, en tirant mon mouchoir, mes ciſeaux ſont tombés de ma poche : dans ce moment, j'ai entendu votre ſonnette, auſſi-tôt je me ſuis miſe à courir pour venir dans votre chambre.... ---- Quoi, ſans prendre le temps de ramaſſer vos ciſeaux ?.... ---- Oui, Maman, pour vous voir plus tôt.... ---- Mais, vous ſaviez bien que je vous demanderois compte de vos ciſeaux, & que je vous gronderois en ne les trouvant pas.... ---- Maman.... Je n'ai pas penſé à cela, je n'ai penſé qu'à vous, qu'au plaiſir de vous voir. Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, & elle rougit. Félicie la regarda fixement & d'un air ſévere, & elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur, & le peu de vraiſemblance du récit de Paméla, perſuaderent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle, je ſuis ſûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire, ſortez ſans répliquer. A ce terrible diſcours, Paméla, baignée de larmes, joint les mains, & tombe

aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence, & n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots & ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne, elle sortit pour aller à la Messe, & au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme-de-chambre de l'y conduire, & la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la Chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, & vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges & & remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, & d'avancer. La triste Paméla répondit d'une voix basse : *cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie, elle fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la Messe, la femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla, dit-elle, n'avoit point menti.... Comment, interrompit Félicie ? Non, Madame, reprit la femme-de-chambre; elle m'a prié de descendre avec elle dans le cabinet, & nous y avons

trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla, s'écria Félicie, en la prenant dans ses bras ! Et tu te laissois accuser, maltraiter sans rien dire pour ta justification ? ---- Ma chere Maman, vous m'aviez défendu de parler. ---- Et tu tombois à mes genoux, tu paroissois me demander pardon ! ---- Je dois toujours demander pardon quand Maman est fâchée contre moi. Quand elle me gronde, j'ai sûrement tort. ---- Mais j'étois injuste. ---- Non, ma bienfaitrice, ma tendre mere ne peut jamais l'être avec moi. ---- Qui pourroit ne pas adorer un enfant capable d'un semblable attachement, & qui prouve une soumission si touchante, une douceur si enchantereſſe.

Paméla souffrit beaucoup *de ses dents de sept ans.* Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir la mieux soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent, la prenoit dans ses bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement & de reconnoissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher promptement. Dormez, Maman, disoit elle,

votre ſommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre reſpiration que vous êtes endormie, je ſouffre mille fois moins.

Il n'eſt point de ſentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui ſemblent ne devoir être que le fruit de la réflexion & de l'éducation. A peine ſe ſouvenoit-elle de l'Angleterre, elle chériſſoit trop Félicie pour ne pas aimer la France; mais elle ſavoit qu'elle étoit Angloiſe, & elle conſervoit pour ſa patrie un attachement d'autant plus vertueux qu'elle n'auroit pu ſans déſeſpoir enviſager la néceſſité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour, (elle avoit huit ans), Félicie écrivoit, & Paméla jouoit tranquillement à côté de ſa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre, tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute & s'écrie : *voilà peut-être l'annonce d'un avantage ſur les Anglois !* En diſant ces mots, ſes regards tombent ſur Paméla, & ſa ſurpriſe eſt extrême en la voyant pâlir, rougir & baiſſer les yeux. Dans ce moment pluſieurs perſonnes entrerent dans la chambre, on vint avertir que le dîner étoit ſervi. Paméla paroiſſoit toujours tremblante & troublée. Félicie voulant abſolument lire au fond de ſon ame : il faut dit-elle, ſavoir pourquoi on a tiré le canon ? Je me flatte encore que nous *avons battu les An-*

glois .... A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Paméla fondant en larmes, se précipite à ses pieds. O Maman, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas moins les François.... Mais je suis née en Angleterre.... Ce mouvement si singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure & sensible, dit-elle, un instinct touchant & sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison! En croyant commettre une faute tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes peres cet intérêt si tendre! Aime les François, tu le dois! Mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ranimerent Paméla, & la pénétrerent de joie, & le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prieres celle-ci ; *mon Dieu, faites que les Anglois & les François ne se haïssent plus, & qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincere & tendre. Certaine que Dieu la voyoit & l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie : Dieu, disoit-elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en Maman, D'ailleurs, une faute me pese tant quand Maman l'i-

gnore ! & puis il eſt ſi doux d'ouvrir ſon cœur à ce qu'on aime ! .... Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle cauſera, elle raiſonnera avec moi, elle louera la ſincérité de ſa Paméla, elle l'embraſſera mille fois, & ce ſoir en me couchant, quand je lui demanderai ſa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendreſſe qu'à l'ordinaire.... s'il eſt poſſible. Après ces réflexions Paméla voloit dans les bras de ſa mere, & elle y trouvoit le prix de ſa candeur & de ſon affection. Ne pouvant ſe ſéparer de Félicie, préférant à tout autre plaiſir celui d'être avec elle, même ſans lui parler ; établie dans ſa chambre, tandis que Félicie liſoit, écrivoit, ou faiſoit de la muſique, Paméla s'amuſoit en ſilence & ſans faire le moindre bruit, dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant, elle ſe levoit doucement & ſur la pointe des pieds, elle s'approchoit de Félicie, elle l'embraſſoit, & puis elle retournoit à ſa place. Plus d'une fois, quittant bruſquement ſes joujoux, elle fut ſe précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie : au lieu de jouer, diſoit-elle, je penſois à vous, Maman, à vos bienfaits..... En parlant ainſi Paméla tomboit aux pieds de ſa bienfaitrice, elle embraſſoit ſes genoux, elle les arroſoit de larmes, & avec l'expreſſion paſſionnée & toute l'énergie du ſentiment &

de la reconnoiſſance, elle ſe rappelloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant ſi extraordinaire & ſi attachante, ne pouvoit être par la ſuite une perſonne médiocre; auſſi Paméla à dix-ſept ans, juſtifia-t-elle toutes les eſpérances que ſon enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'inſtruction, des talens agréables, & toute l'adreſſe qui ſied ſi bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris & qu'elle ne ſût faire. Elle pouvoit également ſe paſſer de brodeuſe, de lingere & de marchande de modes. D'ailleurs, elle deſſinoit bien, elle peignoit parfaitement des fleurs, elle jouoit ſupérieurement de la harpe, talent charmant & précieux pour elle, parce qu'elle le devoit uniquement à ſa mere, qui avoit été ſa ſeule maîtreſſe de harpe. Paméla aimoit la lecture, l'hiſtoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante; & pour ſon ſtyle on n'avoit pas eu de peine à le former. Avec une ame ſi délicate & ſi ſenſible, pouvoit-elle écrire ſans goût, ou manquer de force & d'imagination? elle avoit conſervé l'ingénuité & toutes les graces de ſon enfance, des manieres careſſantes, une gaîté franche & communicative, & cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amuſement favori de ſon enfance avoit été de

s'exercer à courir & à ſauter, elle jouiſſoit d'une excellente ſanté; elle avoit, avec des traits délicats & une taille mince & légere, une force étonnante. Il étoit impoſſible de la ſurpaſſer à la courſe; perſonne ne marchoit mieux qu'elle & ne danſoit de meilleure grace. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne ſe démentit jamais. Comme Sydonie, elle travailloit ſouvent en ſecret pour les pauvres; elle méritoit l'éloge charmant qu'un Auteur célebre a fait d'une Reine infortunée, & ſur-tout des femmes en général; on pouvoit dire de Paméla *qu'elle montroit ces vertus douces & bienfaiſantes que la philoſophie enſeigne aux hommes, & que la nature donne aux femmes* (*a*).

Natalie, plus âgée que Paméla de ſept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainſi que ſa ſœur Camille; elle faiſoit le bonheur de ſa mère par ſa tendreſſe pour elle, ſa conduite & ſa réputation; enfin ces trois objets ſi chers & ſi dignes de l'être, Camille, Natalie, Paméla rendoient Félicie la plus heureuſe perſonne de la terre. Cette félicité ſi pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juſte affliction. Elle avoit une jeune belle-ſœur nom-

(*a*) M. Gaillard, Supplément à l'Hiſtoire de la Rivalité.

mée Alexandrine, & qui par ſes vertus, ſes talens & ſes charmes, faiſoit les délices de ſa famille. Attaquée depuis ſix mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuſe, Alexandrine prit la réſolution d'aller paſſer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir ſa mère avec Alexandrine. Cette mère, auſſi vertueuſe que tendre, conſentit à ſe ſéparer de ſa fille, à ſupporter les fatigues d'un triſte voyage & les peines d'une longue abſence, pour ſuivre une belle-fille à laquelle ſes ſoins devenoient néceſſaires. Hélas! elle emportoit du moins des eſpérances conſolantes; mais elles les perdit bientôt ſans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine.... Enfin les ſymptômes les plus funeſtes achevèrent de ravir un reſte d'eſpoir.... Félicie inſtruite par ſa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuſer lorſqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes:

De N.... ce.... Septembre 1782.

„ Elle exiſte encore!.... mais peut-être, hé-
„ las! quand vous recevrez cette lettre!.... Ô
„ ma fille, que deviendra votre malheureux frè-
„ re?.... que deviendrai-je moi-même avec ſa

» douleur & la mienne?.... & je ſuis à deux
» cent lieues de vous!.... Cette créature angé-
» lique que nous allons perdre, nous ne la con-
» noiſſions qu'imparfaitement : une vie tranquille
» & fortunée telle qu'étoit la ſienne, ne pou-
» voit faire briller aux yeux des autres les ver-
» tus ſublimes qu'elle poſſède.... Vous n'avez
» point d'idée de ſon courage, de ſa piété, de
» ſa patience, de ſa parfaite réſignation. Je vous
» ai mandé qu'elle s'abuſoit ſur ſon état ; j'étois
» dans l'erreur. Elle étoit éclairée même en par-
» tant de Paris ; elle le dit alors en ſecret à ſa
» femme-de-chambre ; je tiens ce détail de Julie
» elle-même!.... Pour adoucir l'horreur de no-
» tre ſituation, l'infortunée vouloit du moins
» nous perſuader qu'elle conſervait l'illuſion que
» nous avons perdue : mais hier elle s'eſt trahie
» avec moi. Nous étions tête-à-tête, elle m'a
» dit qu'elle deſiroit recevoir ſes Sacremens le
» ſur-lendemain, & qu'elle me conjuroit de l'an-
» noncer à ſon mari avec les précautions & les
» ménagemens néceſſaires, pour qu'il n'en fût
» point alarmé. Enſuite elle eſt tombée dans une
» profonde rêverie. Afin de l'arracher à ſes ré-
» flexions, j'ai repris la parole : j'ai dit que je
» vous écrirois ce matin. A ces mots elle a paru
» vouloir me dire quelque choſe, & je me ſuis

„ apperçue qu'elle balançoit. J'ai ſerré ſa main
„ dans les miennes, en lui demandant ſi elle de-
„ ſiroit me donner une commiſſion pour vous?
„ Oui, m'a-t-elle répondu. J'ai une inquiétude
„ qui me tourmente, & la voici : *Vous ſavez*,
„ a-t-elle continué, *qu'à treize ans j'ai eu le mal-*
„ *heur de perdre ma mère; on me mit alors au*
„ *Couvent : peu de jours après une pauvre femme*
„ *me fit demander au parloir; elle étoit paralyti-*
„ *que, & m'apprit que ma mère, pendant les deux*
„ *dernières années de ſa vie, l'avoit fait ſubſiſter.*
„ *J'embraſſai cette malheureuſe femme en pleurant,*
„ *depuis ce temps je prends ſoin d'elle. Daignez,*
„ *Maman*, pourſuivit-elle avec émotion, *daignez*
„ *recommander cette femme à ma ſœur, & lui*
„ *dire de ma part que mon amitié l'en charge. Ju-*
„ *lie vous donnera ſon adreſſe, &, de grace, en-*
„ *voyez-la demain à ma ſœur.* Je n'ai pu répon-
„ dre à ce diſcours que par des larmes. Elle m'a
„ baiſé la main avec une expreſſion déchirante....
„ Dans ce moment cette petite chienne que vous
„ lui connoiſſez, & qu'elle aime tant, *Zémire*,
„ a voulu monter ſur ſon lit. Je l'ai priſe ſur
„ mes genoux. Votre ſœur s'eſt penchée pour
„ la baiſer. *Pauvre Zémire!* a-t-elle dit : *Maman*,
„ *vous aimez les chiens, je vous la donne.... pro-*
„ *mettez-moi de la garder toujours....* Vous ſau-

„ rez, ma fille, apprécier de tels traits. Au mo-
„ ment de tout quitter, penſer à tout! n'oublier
„ rien!.... A vingt-quatre ans, belle, heureuſe,
„ jouiſſant d'une réputation ſans tache, prête à
„ ſe ſéparer pour toujours du mari le plus aimé,
„ d'un enfant charmant, d'une tante chérie qui
„ fut à la fois pour elle une bienfaitrice géné-
„ reuſe & l'amie la plus aimable!.... Enfin, en
„ conſommant le plus douloureux ſacrifice, con-
„ ſerver une humanité ſi touchante! en s'occu-
„ pant du ſoin vertueux d'aſſurer un ſort à l'in-
„ fortunée dont elle étoit le ſeul appui; en vous
„ léguant ſa pauvre femme (*a*), s'occuper enco-
„ re des petits détails dont une légère maladie
„ ſuffiroit pour diſtraire tout autre, ne pas mê-
„ me oublier ſon chien!.... Ah, comment ne
„ pas admirer une bonté ſi prévoyante, un cou-
„ rage ſi héroïque!.... Adieu, ma fille, je vous
„ envoie la ſeule conſolation que je puiſſe vous
„ offrir dans ce moment, c'eſt l'adreſſe de la pau-
„ vre femme, qu'il vous ſera bien doux de voir
„ & de ſoigner „.

Auſſi-tôt que Félicie eut lu cette lettre, elle ſortit ſur le champ, &, ſuivie de Paméla, elle

(*a*) Ce legs honorable rappelle celui *d'Eudamidas*. Voyez *Annales de la Vertu*, Tome I, page 340.

monta en voiture & fut dans la rue *du Faux-bourg Saint-Jacques*. C'étoit où demeuroit la pauvre femme, nommée *Madame Busca*, & qu'on n'appelloit dans ſon quartier que *la ſainte Femme*. L'étonnement de Félicie & de Paméla en la voyant & en l'écoutant fut égal à la pitié mêlée d'admiration qu'elle leur inſpira. Cette malheureuſe femme paralytique avoit les jambes & les mains entièrement deſſéchées. Ses doigts horriblement alongés paroiſſoient diſloqués, & avoient perdu toute forme humaine. Son viſage n'offroit rien de hideux, mais il étoit d'une maigreur & d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni ſoulever ni tourner ſa tête; elle la portoit inclinée ſur ſa poitrine, & dans cet affreux état depuis dix-ſept ans, elle avoit cependant conſervé toute ſa connoiſſance & toute ſa raiſon. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée, un Eccléſiaſtique, d'une figure vénérable, étoit aſſis à côté de ſon lit. Félicie en entrant dit qu'elle étoit la belle-ſœur d'Alexandrine. A ces mots la pauvre femme leva les yeux au ciel, & dans le même moment ſon viſage ſe couvrit de larmes. Ah, Madame, s'écria-t-elle, quel Ange vous avez pour ſœur!.... Elle eſt bien jeune, & il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout!.... Si vous ſaviez, Madame, quels ſoins j'ai reçus

d'elle.... —— Elle venoit ſouvent vous voir? .... —— Avant ſon mariage, comme elle ne pouvoit ſortir du Couvent, je me faiſois porter trois fois la ſemaine à ſon parloir: alors elle demandoit la permiſſion de paſſer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre; elle m'apportoit mon déjeûner qu'elle avoit préparé elle-meme. Je ne peux pas me ſervir de mes mains, c'étoit elle qui me faiſoit manger, & avec une bonté, une amitié!.... Enfin, Madame, ſavez-vous la plus grande pénitence que pouvoit lui donner ſa Bonne? c'étoit de lui dire : *Demain vous ne ferez pas manger Madame Buſca; ce ſera moi qui la ſervirai toute ſeule.* Alors elle devenoit obéiſſante comme un mouton. Elle me faiſoit toujours l'honneur de m'appeller ſa mère, & elle vouloit que je l'appellaſſe ma fille: eh bien! quand je voyois que la Bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appellois *Mademoiſelle.* Cette chère enfant ne tenoit pas à cela, les larmes lui rouloient dans les yeux, & elle alloit auſſi-tôt demander pardon à ſa Bonne.... Vous pleurez, Meſdames, pourſuivit la Bonne femme; que feroit-ce donc ſi je vous diſois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis ſon mariage. Une jeune & charmante Dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paraly-

tique comme moi!.... Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, & ſouvent elle me liſoit un chapitre des Saints Evangiles.... Vous ſavez, Madame, comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter. Je ne ſais, dit-elle, que de vilaines chanſons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère; mais j'apprendrai pour elle quelque beau Cantique. En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter pluſieurs Noëls d'une beauté!.... En vérité, Madame, je croyois voir, je croyois entendre un Ange!.... Une autre fois elle apporta ſa harpe, & elle en joua pour moi plus de deux heures.... Mais, ce n'eſt pas tout, Madame; vous voyez l'état où je ſuis, il faut que vous ſachiez encore que tous mes membres ſont auſſi douloureux qu'ils ſont déformés, & que je ne paſſe pas de ſemaine ſans avoir des convulſions terribles.... Si ce n'étoit, Madame, pour vous faire connoître votre digne ſœur, je n'oſerois vous faire un ſemblable détail.... Ah, parlez, interrompit vivement Félicie, en verſant un ruiſſeau de larmes; parlez.... Eh bien, Madame, reprit la Femme, l'humanité chrétienne de ce cher Ange eſt telle, qu'il n'y a point de ſervices que je n'aie été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puiſque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les on-

gles

glés ſans me faire éprouver une très-grande ſouffrance, à moins d'une extrême adreſſe ; & voilà le ſoin dont elle ſe chargeoit régulièrement.... Sûrement, Madame, vous aurez remarqué ſes petites mains ſi blanches & ſi délicates ; mais vous ignorez que toutes les ſemaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme !.... Après avoir prononcé ces mots, la femme s'arrêta, & ſes larmes recommencerent à couler. Félicie & Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de ſilence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, & demanda à la pauvre femme ſi elle n'avoit beſoin de rien. La femme la remercia, & la jeune fille ſortit. Alors l'Eccléſiaſtique, qui étoit toujours reſté au chevet du lit de la femme, prit la parole & s'adreſſant à Félicie : Madame, dit-il, apprendra ſûrement avec intérêt que cette jeune perſonne qui offroit ſes ſervices à Madame Buſca, eſt la fille d'une de ſes voiſines ; & toutes les autres voiſines de Madame Buſca ſont auſſi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange ſa chambre, une troiſième ſe charge de lui apporter de la lumière, & d'entretenir ſon feu ; enfin, Madame, l'eſprit de charité de votre reſpectable ſœur ſemble animer toutes les perſonnes qui habitent cette maiſon. Il eſt vrai que

l'exemple de cette jeune & vertueuſe Dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle ſi louable.... Ah, dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!.... En effet, Madame, reprit l'Eccléſiaſtique, ce que vous venez d'entendre, & l'objet qui eſt ſous vos yeux, méritent bien d'inſpirer de ſemblables ſentimens.... Cette femme malheureuſe! ſi vous connoiſſiez, Madame, ſa piété & la ſublimité de ſa réſignation!.... Elle ne vous a pas dépeint tous ſes maux; ce corps deſſéché & ſans mouvement eſt couvert de playes & d'ulcères.... J'épargne à votre ſenſibilité des détails que vous n'entendriez pas ſans frémir.... Ah, l'infortunée! s'écria Félicie, eh quoi! ne peut-on ſoulager ſes ſouffrances, n'eſt-il point de remèdes?.... —— Non, Madame, il n'eſt point d'art humain qui puiſſe les adoucir; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne ſe trouve point à plaindre.... —— Ah, ſe peut-il!.... Oui, Madame, reprit la femme, non-ſeulement j'accepte avec réſignation ces maux paſſagers; mais je les endure avec joie.... Eh, comment peut-on s'en étonner?.... Pour des ſouffrances d'un moment, ſupportées avec patience, obtenir un bonheur éternel! nos récompenſes ſeront proportionnées *à nos mérites.* Quelle reconnoiſſance je dois à Dieu de m'avoir miſe dans une ſitua-

tion où je puis avoir un mérite continuel à ſes yeux, celui de ſouffrir ſans me plaindre; dans une ſituation où rien ne peut me diſtraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité!.... Oh que mes maux me ſont chers! ils ont expié les fautes de ma jeuneſſe, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens!.... Le monde n'exiſte plus pour moi; il ne peut plus ni me ſéduire, ni me corrompre, ni me perdre: mon ame n'habite plus cette terre étrangère, elle eſt déja unie à ſon Créateur.... Mon Dieu je vous vois, j'entends votre voix paternelle, elle me fortifie, elle m'ordonne de me ſoumettre ſans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle!.... O mon Dieu, je vous obéis avec tranſport, j'adore vos decrets, je bénis ma deſtinée, & je ne la changerois pas pour le ſort le plus brillant de l'univers. En parlant ainſi cette femme s'exprimoit avec autant de force que de ſentiment: le ſon de ſa voix n'annonçoit plus l'état de foibleſſe & d'épuiſement où la réduiſoient ſes ſouffrances; ſes yeux naturellement éteints & languiſſans, brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie & Paméla l'écoutoient & la contemploient avec raviſſement. Eh bien, Madame, dit l'Eccléſiaſtique, auriez-vous pu croire que dans un ſemblable état il fût poſſible de ſe

trouver heureuſe? Cette femme, qui benit ſa deſtinée, que deviendroit-elle ſans la Religion?.... Quelle ſeroit l'horreur de ſa ſituation ſi elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle eſt pénétrée?...., Ah! l'Athée barbare autant qu'inſenſé, qui cherche à faire des proſélytes, que pourroit-il répondre à cette femme, lorſqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique conſolation qui me reſte & que je puiſſe goûter! vous voulez me plonger dans le plus affreux déſeſpoir!.... Cruel, voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma reſignation; voyez le calme de mon ame, & frémiſſez de votre horrible deſſein!*

Félicie applaudit à la juſteſſe de cette réflexion; enſuite elle ſe leva & quitta la femme, en ſe promettant bien de revenir la voir auſſi ſouvent que ſes occupations & ſes devoirs pourroient le lui permettre. Félicie & Paméla ne s'entretinrent tout le reſte du jour que d'Alexandrine & de la *ſainte femme*. Comment ſe peut-il, diſoit Paméla, que jamais ma Tante ne nous ait parlé de cette femme? Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel eſt le caractère de la véritable vertu. Quand c'eſt la raiſon ſeule qui fait faire une bonne action, alors on eſt tenté de s'énorgueillir des efforts qu'il en coûte; mais quand c'eſt le ſentiment qui nous porte au bien, au lieu

de s'admirer soi-même, on se dit : je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que suivre mon inclination & les mouvemens de mon cœur... Avez-vous jamais vu un avare se décider à faire un présent? C'est toujours avec une pompe & une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familiere, & combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse fait donner. C'est ainsi que les ames communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes ames sont préservées de cet orgueil par leur élévation même & par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête & vertueux. Cette réflexion, dit Paméla, devroit bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, & à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la petitesse de leur ame & leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle-sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, & que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore

rendue plus chere. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en reſſentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *ſainte femme*, elle goûta la triſte conſolation de pleurer avec elle, & d'entendre un éloge funebre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéreſſante & vertueuſe Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes ſoins, & alloit régulièrement chez elle deux fois la ſemaine Il y avoit près d'un an qu'elle rempliſſoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit impoſés à cet égard, lorſqu'un matin qu'elle étoit chez la ſainte femme, & qu'à genoux devant ſon fauteuil elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, & un homme de cinquante ans, d'une figure impoſante & noble, parut, & après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le ſpectacle qui s'offroit à ſes regards.... Paméla étoit à genoux; elle tenoit les jambes deſſéchées de la pauvre femme, & les eſſuyoit. Dans cette attitude elle avoit la tête penchée, & ſes longs cheveux retombant ſur ſon viſage en cachoient une partie.... Au bruit que fit l'inconnu elle leva la tête. En l'appercevant elle fit un mouvement de ſurpriſe; une vertueuſe rougeur ſe répandit ſur ſon viſage & rendit plus intéreſſante encore ſa figure & ſon action. Elle ſe re-

tourna vers une femme-de-chambre Angloiſe qui l'avoit accompagnée, & la gronda un peu en anglois d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Auſſi tôt que Paméla eut ceſſé de parler, l'inconnu tranſporté s'écria en anglois : *Grace au Ciel, cet ange eſt une compatriote....* L'étonnement de Paméla fut extrême, & ſon embarras s'accrut auſſi lorſqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaiſe & s'aſſeoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle ſe preſſoit d'envelopper les jambes de la bonne femme afin de s'en aller, l'inconnu reprit la parole : Céleſte créature ! dit-il, ô qui n'a pas contemplé ce tableau, n'a qu'une imparfaite idée de l'impreſſion que peuvent produire la jeuneſſe & la beauté ! Après cette exclamation, l'inconnu ceſſa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement abſorbé dans ſa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'appercevoir de l'embarras & de l'étonnement que cauſoit ſa préſence. Enfin Paméla ſe leva, elle dit adieu à la femme ; enſuite, paſſant devant l'inconnu, elle lui fit une profonde révérence, & ſortit précipitamment, laiſſant l'inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme ; & cette derniere conta que l'inconnu étoit reſté près d'une heure avec elle, & qu'il lui avoit fait mille queſtions ſur Paméla ; qu'il avoit voulu ſavoir ſon nom

& celui de la perſonne qui l'avoit élevée. Le ſoir même Felicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, & qui étoit conçue en ces termes :

« Madame, prêt à retourner en Angleterre, je » ne puis me réſoudre à partir ſans prendre les » ordres de la perſonne généreuſe qui a daigné » adopter une orpheline *Angloiſe*. L'aimable Pa- » méla fait trop d'honneur à ſa patrie & à l'éduca- » tion qu'elle vous doit, Madame, pour ne pas » inſpirer le plus vif intérêt à un Anglois qui n'eſt » pas indigne de jouir du bonheur de contempler » de près la vertu. J'ai cinquante ans : ainſi, Ma- » dame, j'ai le droit de vous dire ſans détour, que » le ſpectacle dont j'ai été témoin il y a quelques » jours, a fait ſur mon cœur la plus profonde » impreſſion. La charmante Paméla à genoux, & » lavant les pieds de cette malheureuſe femme pa- » ralytique, ne s'effacera jamais de mon ſouvenir. » On m'a dit qu'elle avoit des parens en Angle- » terre qui refuſoient de la reconnoître : daignez » me confier le ſecret de ſa naiſſance ; je vous offre » pour elle les ſervices & le zèle du pere le plus » tendre ».

Je ſuis avec reſpect, &c.

CHARLES ARESBY.

Ah, Maman, s'écria Paméla après avoir lu ce

billet, ne voyez point cet Anglois. Vous êtes tout pour moi; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous, que manque-t-il à mon bonheur ?... Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parens vous reconnoissoient, vous auriez un nom, un état.... —— Vous me donnez le doux nom de fille, vous me permettez de vous consacrer ma vie; que pourrois je encore desirer ? —— Laissez-moi recevoir cet Anglois; j'avoue que son admiration pour ma Pamela me donne le desir de le connoître. Il sait apprécier mon enfant; quel titre auprès de moi! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglois, & dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens, M. Aresby renouvella ses offres de services, & conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confidence. M. Aresby soupira. Je perds, dit-il avec chagrin, l'espoir de lui être utile. Du moins, Monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chere & généreuse bienfaitrice, une félicité

qui remplit tous les desirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, & se retournant vers Félicie : Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine ; oserois-je espérer, Madame, que vous daignerez me permettre de me rappeller quelquefois à votre souvenir?... Félicie interrompit M. Aresby, pour lui promettre de lui écrire, & pour lui demander son adresse. Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, & je voyage souvent : mais si vous voulez bien, Madame, adresser vos lettres à Londres sous l'enveloppe de Madame *Selwin*, elles me parviendront sûrement. A ce nom de *Selwin*, Félicie s'émut, & Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua sa surprise, & lui demanda si Madame Selwin avoit l'avantage d'être connue d'elle. Je connois son nom, répondit Félicie. Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien.... — Comment? — Oui, Madame ; je l'ai quitté en épousant une héritiere dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans, & je n'ai point d'enfans.... Aviez-vous un frere, demanda Félicie avec une extrême émotion? Hélas, Madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux & je les ai perdus ! Madame Selwin est veuve du second, & le troi-

ſieme.... — Eh bien, Monſieur?... — Ah, Madame, cet infortuné, égaré par une paſſion funeſte, méconnut l'autorité paternelle... il fut déshérité.... Le repentir, le chagrin abrégerent ſes jours.... Notre malheureux pere le ſuivit de près dans la tombe.... J'étois abſent alors... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon ſecond frere.... Elle avoit laiſſé une fille, je formai le projet de chercher cette enfant & de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle que la malheureuſe petite orpheline n'avoit ſurvécu que de quelques mois à ſa mere; cet homme ajouta qu'il n'avoit revu ſa femme que ſix mois après la mort de ma belle-ſœur, & que déjà l'enfant n'exiſtoit plus... En prononçant ces paroles, M. Aresby s'apperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont ſon viſage étoit baigné. Surpris de ſon agitation, de ſa pâleur, il la conſidere avec émotion. Félicie, auſſi troublée que Paméla, tenoit une de ſes mains dans les ſiennes, & ſerroit tendrement cette main tremblante!... Tout-à-coup, Paméla éperdue, ſe leve, & s'avançant d'un pas chancelant vers M. Aresby: Oui, dit-elle, je dois me faire con-

noître au frere de mon pere ... Juste Ciel! s'écrie M. Aresby en se précipitant vers elle.... Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule & se jette dans les bras de Félicie. O ma mere, dit-elle en versant un torrent de pleurs, ma bienfaitrice! c'est à vous seule que j'appartiens! gardez votre enfant! ne l'abandonnez point!.... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort!... En achevant ces mots Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie, ses yeux se ferment, elle s'évanouit.... Félicie hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla; elle appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connoissance, elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains: O Paméla, lui dit-il, bannissez des craintes insensées & qui m'outragent! Je n'ai ni le droit ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie!.... Ah, s'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-temps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre pere, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice!.... A ce discours Paméla embrassa Félicie avec transport, & elle exprima sa joie & sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la ca-

ractériſoient. Félicie fut chercher une caſſette qui contenoit les preuves de la naiſſance de Paméla. M Aresby lut des lettres & différens papiers que la femme-de-chambre de Madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques préſens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec ſon mari, elle avoit ſuppoſé la mort de la jeune Selwin, ſûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoîtroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ſes vœux de retrouver ſa niece dans cette même jeune perſonne dont les vertus avoient fait ſur ſon cœur une ſi profonde impreſſion, voulut qu'elle prît ſon nom dès le jour même : par la ſuite, ſon affection pour Paméla devint ſi tendre qu'il s'établit en France. Paméla ſut mériter ſes bienfaits par ſon attachement & ſa reconnoiſſance. Elle ne quitta jamais Félicie, & le ſoin de la rendre heureuſe fut toujours pour elle le premier & le plus doux de ſes devoirs.

Madame de Clémire ayant ceſſé de parler, la Baronne donna le ſignal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *Veillée*. On fit quelques réflexions ſur l'hiſtoire de Paméla ; on admira le caractere de l'héroïne, & ſur-tout ſa ſenſibilité : on convint

que la reconnoiſſance eſt la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit ſe laſſer de parler de la vertueuſe Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inſpiré à Paméla cette eſpece d'admiration qui caractériſe les belles ames, celle qui excite le deſir d'imiter une conduite ſublime. Enfin, on fut également frappé & de l'heureuſe influence qu'avoit eue ſur le ſort de Paméla ſa bienfaiſance à l'égard de la femme paralytique, & du pouvoir de la religion qui ſait donner des vertus ſi touchantes, un courage inébranlable, & les ſeules conſolations qui puiſſent faire ſupporter ſans murmure pendant dix-huit ans le comble des miſeres humaines (*a*).

Après qu'on eut ainſi raiſonné ſur l'hiſtoire de Paméla, la Baronne ſe leva, & on fut ſe coucher. On paſſa pluſieurs jours ſans entendre de nouvelles hiſtoires; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, & tous les ſoirs, en ſortant de table, on alloit ſe promener dans le jardin juſqu'à dix heures. Madame de Clémire faiſoit admirer à ſes enfans la beauté des cieux parſemés d'étoiles. Cette contemplation inſpira bientôt le deſir de connoître

(*a*) Madame Buſca, qui vit encore (au mois d'Août 1783) eſt depuis dix-huit ans dans l'état qu'on a dépeint.

les conſtellations; & l'étude du globe céleſte, qui, juſqu'alors, avoit été fort négligée, devint tout-à-coup un des amuſemens favoris de l'après-midi. Céſar, ſur-tout, s'en occupa avec ardeur, & parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à ſa mémoire.

Madame de Clémire s'en apperçut & lui en parla: Quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla ſur la modeſtie? Il eſt vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé ſur l'inſtruction & les talens: une perſonne véritablement inſtruite ne cherche point à faire parade de ſa ſcience: un mérite qui ne peut être ni douteux, ni diſputé, n'inſpire point l'envie de l'étaler. On peut ſe croire beaucoup d'eſprit & n'être qu'un ſot; & chacun en s'abuſant à cet égard, ſait cependant qu'il peut s'abuſer. Cette eſpece de doute, quelque foible qu'il ſoit, donne toujours une certaine inquiétude ſur l'opinion des autres, qui produit ſouvent les prétentions & le deſir de montrer de l'eſprit. Mais on ſait poſitivement ſi on eſt inſtruit ou ignorant, parce que c'eſt une choſe de fait. Si on eſt réellement ſavant, on eſt bien certain que cet avantage ne ſera point conteſté; quand il le ſeroit on ne s'en embarraſſeroit

gueres : une accuſation ne touche que foiblement lorſqu'on peut prouver qu'elle eſt fauſſe. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention & de véritable pédanterie (c'eſt-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux eſprits que parmi les ſavans. Mais les demi-ſavans ne ſont que trop communément tourmentés du deſir d'en impoſer ſur leur inſtruction ; à la faveur de quelques connoiſſances ſuperficielles, ils voudroient perſuader qu'ils en ont de profondes, & ne ſont occupés que du ſoin fatigant de faire naître les occaſions d'étaler tout leur ſavoir. Ainſi vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'eſt le partage que de la médiocrité, & que l'amour-propre qui la donne devroit au contraire en préſerver. Voilà ce qui exiſte en général, & ce qui ſuffit pour inſpirer du moins le deſir de paroître modeſte. Cependant on a vu quelquefois des perſonnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant : mais cet exemple eſt bien rare, & même je ne croirai jamais que ces perſonnes euſſent un mérite véritablement ſupérieur. Enfin l'orgueil eſt de tous les vices celui qui rend l'homme le plus inſociable, puiſqu'il lui ôte les agrémens & les qualités qui ſont le charme de la ſociété. En quoi conſiſtent la politeſſe & l'uſage du monde ? A ſavoir s'oublier ſoi-même ; à s'occuper des autres ; à ſaiſir les occaſions de les faire valoir ;

à leur témoigner le desir de les obliger, de leur plaire; à leur montrer de la douceur, de la complaisance & des égards; à persuader sur-tout qu'on se compte pour rien : puisqu'il faut paroître surpris & reconnoissant des attentions les plus simples, & des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble & très-obéissant serviteur*. Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable : *Je vous supplie de ne pas prendre garde à moi* (*a*).... *Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté*.... *Auriez-vous la bonté de*.... *Oserois-je vous prier de*.... *&c.* (*b*). Et quand on reçoit

---

(*a*) Il est même à remarquer que cette phrase, toute humble qu'elle est, n'est cependant gueres employée que par une personne qui parle à ses inférieurs; car le rafinement de la politesse (qui est toujours un rafinement d'humilité) trouve dans cette phrase *d'égal à égal*, je ne sais quoi d'impératif, & un certain ton de supériorité qui ne plairoient pas aux personnes délicates sur ce point.

(*b*) Il faut remarquer encore que la maniere de demander une chose qui annonce le plus de doute de l'obtenir, est toujours la maniere la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes : *Donnez-moi;* voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner* est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la*

des éloges, il faut néceſſairement les écouter en riant, y répondre en plaiſantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité ſe fait remarquer dans les actions. Il faut ſans ceſſe céder la meilleure place, paſſer le dernier, & avoir toujours l'air de l'étonnement, & ſe confondre en remercîmens quand on eſt l'objet de ces mêmes attentions. Il eſt clair que les inventeurs de ces différens uſages ont penſé que le plus ſûr moyen de rendre la ſociété agréable, étoit d'impoſer à chaque individu qui la compoſe l'obligation de cacher ſon amour-propre, & d'affecter la plus grande modeſtie : vous concevez donc qu'il eſt impoſſible d'avoir une véritable politeſſe en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil eſt un vice qu'on ne ſauroit diſſimuler. Le ſon de la voix, les manieres, les geſtes, la phyſionomie, tout le décele. Il faut donc ne rien négliger pour ſe préſerver ou pour ſe corriger d'un vice ſi haiſſable, puiſqu'on ne peut le déguiſer.

---

bonté, &c. Il n'y a rien d'impératif dans cette phraſe : elle eſt encore plus honnête que la précédente : *Auriez-vous la bonté de me donner*, &c. annonce un doute plus marqué ; auſſi cette maniere de s'exprimer eſt-elle infiniment plus polie que les autres.

Mais, Maman, dit Céſar, avec de l'eſprit on ſait du moins réprimer aſſez ſon orgueil pour ne rien dire de ridicule? —— Point du tout, car l'orgueil rend abſurde, il ôte abſolument le jugement & fait oublier toutes les bienſéances. Enfin il n'y a point de folies & de ſottiſes qu'il ne puiſſe faire dire. Je vais vous en citer un exemple aſſez remarquable. Charles Dumoulin (*a*) étoit un fameux juriſconſulte. On le conſultoit de toutes les provinces du royaume, & les tribunaux s'écartoient rarement de ſes déciſions, qui avoient plus d'autorité au palais que les arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil auſſi ridicule qu'inſenſé. Il s'appelloit lui-même le *Docteur de la France & de l'Allemagne*, & il écrivoit à la tête de toutes ſes conſultations cette phraſe: *Moi qui ne le cède à perſonne, & à qui perſonne ne peut rien apprendre*.... Jugez donc ſi l'on doit avoir de l'averſion & du mépris pour un vice qui

(*a*) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & alliée à la Reine Eliſabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen, Vicomte de Rochefort, ayeul maternel de cette Princeſſe. Son livre ſur l'édit de Henri II contre *les petites dates*, lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit ſon tombeau dans le cimetiere de Saint-André-des-arcs. *Cauſes célebres. Tome V.*

peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation, & il prit la résolution la plus sincere de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de Madame de Clémire lui procurerent un grand plaisir. Ils lui prouverent que les histoires des Veillées, & l'exemple de Sydonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline & Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme, qui habitoit un village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginerent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César & le vannier se chargerent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; & en outre, César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison, on le livra à Caroline & à Pulchérie, qui, sur-le-champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin & Morel, sous la direction du menuisier, travaillerent à l'armoire; & quand tout fut prêt, les ouvriers & ouvrieres demanderent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre paysanne. J'y consens, dit Madame de Clémire;

mais, comment ferez-vous, il y a une demi-lieue d'ici chez la femme? -- Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, ſi vous le permettez. -- Volontiers, répondit Madame de Clémire. Ah, Maman, s'écria Pulchérie, ſouffrez que nous portions notre layette ſur des ânes.... De tout mon cœur, reprit Madame de Clémire; & moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous ſuivrai à pied, & nous partirons enſemble demain matin, après le déjeûner. Cet arrangement excita des tranſports de joie inexprimables. On conçoit en effet combien il eſt doux de pouvoir réunir au plaiſir de faire une bonne action, celui d'aller en charrette & ſur des ânes!

Caroline, Pulchérie, Céſar & Auguſtin paſſerent le reſte de la journée dans une extrême agitation. Les payſans qui devoient fournir les ânes & la charrette, eurent au moins vingt meſſages dans la ſoirée. Caroline & Pulchérie arrangerent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainſi partagée en deux parts afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le ſoin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de roſe & bleue* ne fut pas négligé, & qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans

étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte, & enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes & la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline & Pulchérie monterent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchoit à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette; il s'assit sur son armoire avec Augustin & Morel; & jamais vainqueur dans son char de triomphe n'eut un maintien plus fier, & un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'Abbé donnoit le bras, se plaça entre ses deux filles de maniere à pouvoir causer avec elles, & l'on partit dans cet ordre. Malgré le desir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumiere, le chemin ne parut pas long: la gaîté la plus franche rendoit la conversation aussi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par Madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-temps avant de la voir: les éclats de rire, les chants & les cris l'annonçoient au loin; & plus d'une fois dans sa course elle attira des prés voisins sur sa route les jeunes filles qui filoient à l'ombre des

ſaules, & les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne ceſſa que lorſqu'on apperçut la cabane de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractere : une émotion douce ſuccéda à la gaîté ; & quand on arriva à la porte de la maiſon, les enfans étoient auſſi ſilencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart d'heure auparavant. On met pied à terre ; deux hommes prennent l'armoire, &, ſuivis de Céſar, de Morel & d'Auguſtin, ils entrent les premiers dans la chaumiere. Caroline & Pulchérie ſe ſaiſiſſent de leurs corbeilles, & avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, & promit de revenir voir la femme quand elle ſeroit en couche. Cette pauvre payſanne montra une joie & une reconnoiſſance qui pénétrerent Madame de Clémire & ſes enfans.

En revenant au château on ne parla que d'elle ; on s'en entretint encore tout le reſte du jour ; & Madame de Clémire dit à ſes enfans : Souvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les paſſions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'eſt qu'elles arrachent à l'ennui ; c'eſt qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, ſouffrir, & même ſe perdre, que s'ennuyer : mais les paſſions ne procurent qu'une agi-

tation pénible, que des jouiſſances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoiſonne. La vertu ſeule peut nous offrir une ſource inépuiſable de plaiſirs & de félicité. Eh, ſi l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieuſement que par elle ! Rappelez-vous, mes enfans, la douce ſatisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de ſecourir cette femme; le charme des converſations dont elle étoit l'objet; le plaiſir que vous goûtiez à travailler pour elle; l'activité que vous inſpiroit cette intéreſſante occupation; l'agitation où vous étiez hier; le moment charmant du départ; la gaîté folle du voyage : rappelez-vous l'émotion que vous avez reſſentie en appercevant la chaumiere; l'attendriſſement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme; & ſoyez bien ſûrs que jamais les paſſions n'ont produit des plaiſirs ſi piquants & un ſemblable bonheur. D'ailleurs les plaiſirs que les paſſions peuvent faire goûter ne ſont que des illuſions dangereuſes & fragiles, qu'il faut néceſſairement perdre, & qui, en ſe diſſipant, laiſſent un vuide affreux dans l'ame, des ſouvenirs importuns, & ſouvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle ſatisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas ! Quels doux ſouvenirs vous reſtent ! Quels éloges flatteurs vous avez ſu mériter !

A ces mots les trois enfans embraſſerent leur mere, en lui proteſtant qu'ils étoient pénétrés juſqu'au fond du cœur de la juſteſſe de ces réflexions; & qu'ils étoient ſûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans ſa tendreſſe & dans la vertu. Céſar enſuite ſupplia inſtamment ſa mere de lui accorder une grace : il lui demanda la permiſſion de tenir ſur les fonds de baptême, avec une de ſes ſœurs, l'enfant dont la femme accoucheroit. Vous êtes bien jeune, dit Madame de Clémire, pour être parrein.... — Mais, Maman, j'ai vu dix enfans plus jeunes que moi.... — Je le ſais, & je ne puis approuver cet uſage. Car enfin, devenir le parrein d'un enfant, c'eſt en quelque maniere l'adopter, & cette eſpece d'adoption eſt d'autant plus reſpectable, que la religion la conſacre..... — Maman, apprenez-moi quelles ſont les obligations d'un parrein; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ſes noms; à s'occuper de ſon établiſſement; à le tirer de la miſere s'il y tombe; enfin à lui donner toujours tous les ſecours dont il a beſoin.... — Ah, Maman, à préſent, j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrein d'un enfant, puiſque ce ſera m'engager à faire de ſi bonnes actions!.... — Eh bien, j'y conſens.... Et, qui de nous ſera la marreine, s'écrierent à la fois

Caroline & Pulchérie ? Cet honneur, reprit Madame de Clémire, appartient à l'aînée ; mais je vous promets, Pulchérie, que vous ferez auſſi marreine l'été prochain. A cette aſſurance tout le monde fut content ; & pour que rien ne manquât à la ſatisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le ſoir on reprit les Veillées, & la Baronne conta l'hiſtoire ſuivante.

OLIMPE ET THÉOPHILE,
ou les Herneutes.

Sur les bords de la Vézere on voit encore aujourd'hui dans le fonds du Limouſin un vieux château, qui n'eſt remarquable que par ſon air antique, & la beauté de ſa ſituation ; environné de prairies remplies de beſtiaux, il eſt bâti ſur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la riviere, & en perſpective la jolie ville d'Uzerche, qui forme à cette diſtance un point de vue auſſi ſingulier qu'agréable (*a*). C'eſt dans cette ſo-

(*a*) La petite ville *d'Uzerche* eſt bâtie ſur un rocher eſcarpé, au pied duquel coule la riviere de la Vézere. On remarque dans cette ville qu'il n'y a point d'habitant qui n'ait la vue de la riviere de ſa maiſon ou de ſon jardin, & que chaque maiſon vue en perſpective paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles &

litude que le Baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique & chéri. Le Baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse : né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune, & perdu les brillantes espérances qui l'avoient si long temps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour la philosophie : il se croyoit désabusé ; il n'étoit qu'abattu & découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils ; & Théophile, (c'étoit le nom de cet enfant) eut été digne par les vertus qu'il annonçoit de tenir lieu de tout à son pere, & de faire le bonheur de sa vie. Le Baron avoit pour amie intime une de ses voisines nommée Euphrasie. Théophile voyant presque tous les jours la jeune Olimpe, niece d'Euphrasie, prit pour elle des sentimens que son pere vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline & sans fortune ; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, & le

---

des pavillons couverts d'ardoises. Cette ville est à 109 lieues de Paris. *Limoges*, sur *la Vienne*, à 97 lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

Baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laiſſer tout ſon bien à ſa niece. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorſqu'elle eut atteint ſa ſeizieme année, le Baron s'expliqua ſans déguiſement avec Euphraſie; & le même jour Olimpe & Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on ſigna les articles; Euphraſie prit avec plaiſir l'engagement de laiſſer toute ſa fortune à une niece qu'elle avoit élevée & qu'elle aimoit uniquement.

Théophile au comble de ſes vœux attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour ſon mariage; rien ne manquoit à ſon bonheur. Il étoit aimé, il le ſavoit: en préſence de ſon pere & d'Euphraſie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu ſi néceſſaire à ſa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile & l'aimable Olimpe devoient s'unir pour jamais, lorſqu'Euphraſie tomba malade, & le cinquieme jour de ſa maladie, le Baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un teſtament par lequel il inſtituoit le Baron ſon légataire univerſel. Cet événement, qui rendoit le Baron poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, le forçoit à partir ſans délai pour Paris. Il étoit impoſſible de

conclure le mariage d'Olimpe & de Théophile avant ſon départ. Euphraſie, depuis deux jours, n'avoit plus ſa tête, ainſi elle ne pouvoit ſigner le contrat de mariage. Théophile, obligé de ſuivre ſon pere, montra une douleur ſi vraie & ſi touchante, que le Baron, pour en adoucir l'amertume, conjura la triſte Olimpe de lui écrire. C'eſt un pere, ajouta-t-il, qui vous en prie, & c'eſt à votre époux que vous écrirez. Olimpe promit, en pleurant, *de donner des nouvelles de ſa tante.* Le Baron de ſon côté s'engagea à ne reſter que ſix ſemaines à Paris, & le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le Baron prit poſſeſſion d'un magnifique hôtel, & d'un riche héritage. Sa maiſon fut bientôt remplie d'une foule *d'amis intimes*, dont il avoit été entierement oublié pendant plus de douze ans. Le Baron ſe dit d'abord : *C'eſt ma fortune, c'eſt un bon ſouper, qui raſſemble cette foule de lâches déſerteurs.* Mais bientôt l'amour-propre, qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire, ſut lui perſuader qu'il ne devoit qu'à ſon mérite les marques d'intérêt & les ſoins dont il étoit l'objet. Théophile jeté tout-à-coup dans un monde ſi nouveau pour lui, ne goûtoit aucun des plaiſirs qu'on s'empreſſoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe, il attendoit avec la

plus vive impatience l'effet de ſes promeſſes : elle avoit promis de lui écrire, & cependant cette lettre ſi paſſionnément deſirée n'arrivoit point ! Enfin le Baron reçoit des nouvelles du Limouſin : on lui mande qu'Euphraſie n'eſt plus, & qu'étant morte ſans avoir recouvré ſa connoiſſance, & ſans avoir fait de teſtament, la malheureuſe Olimpe ſe trouve réduite à une petite penſion qui ſuffit à peine à ſa ſubſiſtance, & qu'elle s'eſt retirée à Tulle (*a*) dans un couvent. A cette nouvelle Théophile conjure ſon pere de terminer promptement ſes affaires, afin de partir pour le Limouſin : il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chere s'il eſt poſſible. Le Baron paroît approuver ſes ſentimens & lui promet de hâter ſon départ. Théophile ſur le champ écrivit à Olimpe la lettre la plus touchante & la plus tendre, & il proteſtoit qu'il ſeroit à ſes pieds avant qu'un mois fût écoulé. Théophile n'avoit pas été ſurpris qu'Olimpe dans les premiers momens de ſa douleur ne lui eût point écrit ; mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore

(*a*) C'eſt une ville conſidérable du Bas-Limouſin, ſituée en partie ſur une montagne, au confluent des rivieres de Salant & de Corèze, dans un pays plein de montagnes & de précipices ; elle eſt à 114 lieues de Paris.

reçu de nouvelles d'Olimpe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le Baron le consoloit un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le Baron vint le trouver, & s'asseyant auprès de lui d'un air grave : J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots Théophile transporté, veut saisir une lettre que tenoit son pere. Un moment, dit le Baron, modérez cette impatience; je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.... — Ciel ! Olimpe est-elle malade ?... — Non, elle jouit d'une santé parfaite.... Mais elle n'est plus digne de vous.... — Elle ! Olimpe ! Non, il est impossible.... — Ecoutez ce que m'écrit un homme respectable, & dont l'austere probité vous est connue. En disant ces paroles le Baron montre à son fils l'écriture & la signature d'un vieux Gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le Baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, & qui étoit conçu en ces termes :

" Puisque vous me demandez la vérité avec
» tant de confiance, je dois vous la dire sans dé-
» guisement. Je vous avoue que la jeune personne
» en question se conduit avec une imprudence
» préjudiciable à sa réputation. Elle avoit pris d'a-

„ bord à la mort de ſa tante, un parti très-ſage ;
„ celui de ſe retirer dans un Couvent ; mais elle
„ en eſt ſortie au bout de quinze jours, pour aller
„ demeurer chez une de ſes amies qu'elle voyoit
„ autrefois à Uzerche, & qui, mariée depuis deux
„ ans, habite une petite terre aux environs de
„ Tulle. Cette amie n'a pas vingt ans, & mal-
„ heureuſement elle a été l'objet de pluſieurs hiſ-
„ toires fâcheuſes, qui ne la font pas regarder de
„ bon œil dans la Province. Enfin elle a un frere,
„ jeune homme préſomptueux, dont la ſociété ne
„ ſauroit convenir à une jeune Demoiſelle atta-
„ chée à ſa réputation. Au reſte, tout ceci ne
„ tire point encore à conſéquence. On ne doute
„ pas que la niece de la vertueuſe Euphraſie n'ait
„ des principes honnêtes & ſolides. On n'attribue
„ ſa démarche inconſidérée qu'à ſon innocence
„ même, au manque d'expérience, & à l'indiffé-
„ rence condamnable de ſon tuteur, qui la laiſſe
„ maîtreſſe abſolue de toutes ſes actions. Mais ſi
„ vous écrivez à ce ſujet, Monſieur & cher ami,
„ je ſuis certain qu'on ſe rendra ſur le champ
„ aux juſtes repréſentations que vos engagemens
„ vous donnent le droit de faire ; & tout ſera
„ réparé ſi la jeune Demoiſelle retourne promp-
„ tement dans ſon couvent ; car je puis vous aſ-
„ ſurer que juſqu'ici on ne voit dans ſa conduite

que

„ que de l'étourderie, & une imprudence bien „ excusable à son âge, &c. „

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité, troublé par la jalousie, il voyoit dans le frère de l'amie d'Olimpe un rival dangereux. Cependant il dissimula l'inquiétude qui le dévoroit, il affecta de montrer la plus grande sécurité. Mais ce n'est pas tout, lui dit son père, la lettre que vous venez de lire est d'un homme circonspect, qui ne dit pas tout ce qu'il pense. En voici une autre de mon Intendant, qui s'explique sans aucun détour, & qui me mande que vous avez un rival : qu'Olimpe ne peut ignorer une passion connue de tout le monde, qu'elle l'autorise en restant chez son amie, & qu'enfin le jeune-homme s'est vanté publiquement qu'Olimpe lui avoit sacrifié toutes vos lettres... — C'est un imposteur ! s'écria Théophile : je ne croirai jamais qu'Olimpe soit capable d'une telle perfidie !.... Elle est inconstante, reprit froidement le Baron ; mais elle n'est point perfide, elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres, ni aux miennes : ce silence explique assez son changement. Non, interrompit Théophile, je ne me laisserai point abuser par de fausses apparences.... Olimpe est innocente.... elle est calomniée, je dois la venger ; mon père, laissez-moi partir, je meurs

ici : ſouffrez que j'aille m'expliquer avec elle ; je veux l'entendre ; je veux punir l'audacieux.... le monſtre qui oſe flétrir ſa réputation !....

En parlant ainſi, le malheureux Théophile verſoit un torrent de larmes : l'excès de ſa douleur ne déceloit que trop ſa jalouſie. Son père qui liſoit facilement tout ce qui ſe paſſoit dans ſon âme, parut le plaindre & s'attendrir. Envoyons, dit-il, un Courier à Tulle, il portera votre lettre, & il attendra la réponſe. Si cette réponſe ne vous ſatisfait pas, je vous permettrai alors de partir ; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y conſentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il inſtruiſoit Olimpe de tout ce qu'on diſoit contre elle. Un ſeul mot, ajoutoit-il, pourra vous juſtifier. Reſtez ſi vous voulez chez votre amie ; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement ſacré qui nous lie, & je ſerai le plus heureux des hommes.

Le Baron approuva cette lettre, & la fit partir ſur le champ. Enfin, ce Courier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience, ce Courier, dépoſitaire de la deſtinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit ſe coucher ; il entend claquer un fouet : il treſſaille ; il vole chez ſon père. Un inſtant après le Courier

entre dans la chambre. Eh bien, s'écrie Théophile, avez-vous une réponse? — Oui, Monsieur. — Eh, donnez! — Monsieur, elle n'est pas pour vous.... — Comment?.... — Elle est pour M. le Baron. En disant ces paroles, le Courier remet au Baron une cassette & une lettre, & il sort. Que signifie ceci, dit le Baron d'un air surpris?.... Que peut renfermer cette cassette? Théophile ne répondit pas; il étoit immobile & tremblant & n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le Baron brise le cachet, déploie la lettre, & lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement & l'indignation qui s'y peignent. O Ciel? s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, que vous mande-t-elle? Ah, mon fils, reprit le Baron, armez-vous de courage! Mais, que dis-je? Vous n'en aurez pas besoin; pourriez-vous regretter un objet si mépriſable!.... A ces mots, Théophile pâlit, il tombe dans un fauteuil; & prenant la fatale lettre que lui présenta son père, ses yeux se remplirent de larmes en reconnoissant l'écriture & la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit?

„ Puisqu'on me laisse maintenant la liberté de
„ disposer de mon sort, je dois, Monsieur, vous
„ déclarer sans détour que l'obéissance seule m'o-

„ bligeoit à former des nœuds qui n'auroient pu
„ faire mon bonheur. Cet aveu nous dégage l'un
„ & l'autre. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous
„ renvoyer les présens que ma chère & respec-
„ table Tante m'ordonna d'accepter!.... Rece-
„ vez, Monsieur, l'assurance de l'attachement
„ respectueux avec lequel je suis, &c. OLIMPE. „

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda un instant le silence; ensuite regardant son père d'un air égaré: Je me vengerai, dit-il; oui, je me vengerai.... — Et comment? — Comment! Juste Ciel! J'ai un rival.... — il mourra!.... — Sans doute vous avez un rival aimé; mais que vous importe? ne devez-vous pas mépriser & oublier à jamais une femme indigne de vous! — Oui, je la mépriſe, je la hais; je l'oublierai sans peine: je ferois, en effet, le plus vil des hommes si je conservois pour elle le moindre sentiment.... La perfide! sous des traits si doux, avec cet air d'innocence & de candeur, cacher une ame si fausse!.... — Encore une fois, elle ne vous a point trompé; elle ne vous aime pas, elle le déclare sans déguisement..... — Elle m'aimoit, elle me l'a dit.... Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé!.... On l'a séduite, on l'a trompée; peut-être s'abuse-t-elle encore! Ah, si je pouvois la voir! lui parler!.... Laissez-moi partir!

que je la voie! que je l'entende!.... — Insensé! reprenez cette lettre, relisez-la, & rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père! je ne me connois plus! plaignez-moi, guidez-moi, je m'abandonne à vous!

Le Baron & le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour: il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, & le soir il s'enferma dans sa chambre, & ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain, Théophile se retrouva seul avec le Baron; & en lui promettant d'oublier Olimpe, il ne parla que d'elle: tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine; tantôt il cherchoit à l'excuser, & vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais, en effet, Maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olimpe soit mépriſable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile, on ne pouvoit l'accuser d'inconstance: d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, & cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble.... — En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne me paroît pas bien

prouvé) ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit? n'avoit-elle pas reçu sa foi & promis de s'unir à lui? — Cela est vrai; mais elle dit que sa Tante l'avoit forcée de prendre cet engagement. — Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa Tante, persister dans cette résolution, par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit-elle dit à sa Tante? Que n'avoit-elle demandé du temps, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère, ce qui eût rendu sa résistance plus excusable.... — Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort.... — Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagemens que nous avons contractés. Cette phrase, *l'engagement que j'ai pris n'étoit pas volontaire*, est une excuse que la conscience désavoue, & que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonnorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la honte ineffaçable qu'imprime le parjure: mais revenons à Théophile.

Le Baron n'épargnoit rien pour le diſtraire de ſa douleur. Il le menoit ſouvent chez la Vicomteſſe de Lisbé, maiſon brillante où ſe raſſembloit la meilleure compagnie. La Vicomteſſe avoit une fille âgée de dix-ſept ans, & dont le Baron vantoit avec enthouſiaſme la figure & la grace. Cependant, Mademoiſelle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de ſa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit ſouvent, danſoit bien; on ſavoit d'ailleurs qu'elle avoit des Maîtres de toute eſpèce; ç'en étoit bien aſſez pour autoriſer les amis de la maiſon à dire que Mademoiſelle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable & remplie de talens.* Mais Théophile ne lui donnoit pas de ſemblables éloges; il la trouvoit *affectée, maniérée*; il étoit excédé de ſes rires forcés, choqué de ſa coquetterie; & elle lui paroiſſoit ſur-tout inſupportable, lorſque, malgré lui, il ſe rappeloit la converſation remplie de charmes & les graces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hiver, Théophile entra dans le Régiment du frère de Mademoiſelle de Lisbé; & au printemps, il ſuivit ſon Colonel dans la garniſon. Au bout de cinq mois, il revint à Paris: ſon père lui retrouva le même fond de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaiſir, qu'il ne

parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison, lorsqu'un soir le Baron l'emmena dans son cabinet, & lui fit part de l'intention où il étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il desiroit lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé. A ces mots, Théophile avoua sans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage; & de plus, une aversion particulière pour Mademoiselle de Lisbé. Le Baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui proposoit. Théophile l'écouta froidement, & répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le Baron se fâcha, & il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de Mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris, demanda du temps pour se déterminer à former un engagement si contraire à son inclination; & il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre, Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappela tous les éloges que le Baron donnoit depuis si long-temps à Mademoiselle de Lisbé; ses liaisons intimes avec la famille de cette jeune personne; liaisons formées avant que le Baron eût reçu la lettre d'Olimpe.

Beaucoup d'autres circonſtances ſe retracèrent à ſa mémoire, qui lui perſuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du Baron, & qu'il avoit formé le projet de lui faire épouſer Mademoiſelle de Lisbé, dans le temps même où il paroiſſoit vouloir remplir ſes engagemens avec Olimpe. Mille ſoupçons confus s'offrirent alors à ſon eſprit, il imagina qu'il n'étoit pas impoſſible qu'on eût ſouſtrait ſes lettres, & peut-être celles d'Olimpe, & qu'enfin on ne fût parvenu à le perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne ſe livra pas ſans ſcrupule à des ſoupçons ſi outrageans pour ſon père; mais chaque réflexion ſembloit les confirmer; & ne pouvant ſupporter une ſemblable incertitude, il prit la réſolution de partir ſecrètement la nuit ſuivante, & d'aller en Limouſin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit abſolument la deſtinée d'Olimpe; depuis ſix mois il n'avoit pas même oſé prononcer ſon nom. Il frémiſſoit en penſant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuſe ne put le retenir. Le lendemain, il ſut cacher à ſon père ſon agitation & ſon trouble. Il confia une partie de ſon ſecret à un de ſes amis, qui lui donna un de ſes gens pour l'accompagner; & ſur les deux heures après minuit, il ſortit ſur-

tivement de la maiſon de ſon père; il monta à cheval, & prit la route du Limouſin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il deſcendit dans une une auberge, & queſtionna en tremblant ſon hôteſſe ſur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée : mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'hôteſſe lui dit d'ailleurs. Elle lui conta que perſonne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de ſon amie ; qu'elle étoit reſtée huit mois chez cette dernière ; & qu'enfin le jeune homme auquel elle avoit ſacrifié l'établiſſement le plus avantageux, n'ayant pas voulu l'épouſer, Olimpe, au déſeſpoir, s'étoit décidée à retourner dans ſon Couvent ; mais que les Religieuſes ayant refuſé de la recevoir, elle étoit partie pour Uzerche ; qu'elle s'étoit refugiée chez ſon Tuteur, qui avoit une terre aux environs d'Uzerche ; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique, parce que ſon Tuteur n'étoit point marié ; qu'on le regardoit comme un homme ſans principes & ſans mœurs, & qu'il avoit chez lui une femme déshonorée, avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail, Théophile perſiſta dans la réſolution de voir Olimpe, & il partit ſur le champ pour Uzerche.

On le conduiſit à la terre du Tuteur d'Olimpe. Il laiſſa ſes chevaux dans le village : il s'enveloppa d'une redingote, mit ſur ſa tête un chapeau rabattu ; & avec un trouble impoſſible à dépeindre, il prit le chemin du Château. On lui dit à la porte que le Maître de la maiſon étoit abſent depuis plus de ſix ſemaines, qu'il n'y avoit au Château que Madame du Rocher, (cette femme dont l'hôteſſe avoit parlé) & Mademoiſelle Olimpe. Il étoit huit heures du ſoir. Théophile trâverſa une grande cour fort obſcure. Il rencontra une ſervante qui le conduiſit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit ſi vive, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir ſur ſes jambes ; & malgré le deſir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans ſa chambre, afin de pouvoir reſpirer un moment. La ſervante à laquelle il ſe garda bien de dire ſon nom, ſortit pour aller chercher Olimpe, & Théophile reſta ſeul. Il ne put regarder ſans attendriſſement & ſans intérêt tous les objets qui l'environnoient : le clavecin d'Olimpe, ſon écritoire, ſa toilette, & ſurtout ſon ſerin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'inſtant ce petit oiſeau qu'Olimpe avoit reçu de lui la veille de leur ſéparation. Eh quoi, pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, & cependant Olimpe a pu te conſerver.

En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la cage, prit l'oiseau & le mit dans son sein. Le serin se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile....* Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'ame de Théophile. Eperdu, hors de lui, il n'osoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile.....* Ah, je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile ! Quoi, ces mots si chers, c'est Olimpe qui les a dictés ! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiseau ! & elle pensoit, hélas, que je ne les entendrois jamais !... Olimpe ! chère Olimpe ! vous êtes fidelle à vos premiers sermens ! Vous êtes innocente !.... Sans doute vous me croyez coupable, & cependant vous m'aimez encore ! Vous gardez cet oiseau ! vous daignez l'écouter !.... En disant ces paroles, Théophile baisoit avec transport le petit serin, & le baignoit de larmes : & l'oiseau à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des aîles & en répétant toujours, *j'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile tressaille, il entend marcher, il ne peut méconnoître le pas léger d'Olimpe, & croit reconnoître encore jusqu'au bruit

que fait sa robe en marchant !.... Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre, Olimpe paroît, Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théophile, & vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile.* Olimpe pousse un cri perçant, elle veut fuir ; Théophile l'arrête. Pâle & tremblante, Olimpe tombe sur une chaise, elle est prête à s'évanouir, elle n'a pas la force de proférer une seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler ; & charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon.... Olimpe troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence ; & d'une voix entrecoupée : ne croyez que moi, dit-elle, je dois vous haïr, vous mépriser ; j'ai dû vous oublier.... —— Olimpe ! au nom du Ciel, daignez m'entendre !.... Je suis libre, je suis fidèle : on nous a trompés l'un & l'autre ; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Ecoutez à votre tour ma justification !.... —— Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres ?.... —— Vos lettres !.... Je n'en ai pas reçu une seule, & je vous en ai écrit plus de vingt !....

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence & de candeur

pour n'être pas facile à perſuader. Elle ne put retenir ſes larmes; & levant les yeux au Ciel: ah, Théophile, dit-elle, puiſque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahiſons & des perfidies que j'ai éprouvées! Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé ſa joie & ſa reconnoiſſance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écouta avec autant de ſurpriſe que d'attendriſſement. Enſuite reprenant la parole, elle lui dit que dénuée de guides & de conſeils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuiſible à ſa réputation, en ſe rendant aux inſtances de ſon amie qui la preſſoit d'aller loger chez elle; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute ſur la parfaite honnêteté de cette jeune perſonne; que dans le Château de ſon amie, toujours renfermée dans ſa chambre avec ſon ſerin, elle n'y avoit reçu qu'un de ſes parens, qui ſous le voile de l'intérêt & de l'amitié, cachoit les plus noirs deſſeins; qu'elle avoit pris de la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir de nouvelles de Théophile; & qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, & qu'il étoit amoureux de Mademoiſelle de Lisbé. Il me montra, pourſuivit Olimpe, pluſieurs let-

tres de M. votre pere, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagemens avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous; & trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, & croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, & je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié, malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois; ce fut en vain, il ne revint pas; je passai le reste de la nuit à le pleurer; & le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, & je pleurois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*.... Imaginez quel fut mon saisissement!.... Voilà, Théophile, le seul mouvement de joie que j'aie éprouvé dans votre absence!.... Je trouvai mon pauvre petit serin sur un rosier: il avoit souffert; il étoit tremblant, effarouché; & le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris; je le soignai, & je me dé-

cidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir; mais en même temps je renonçois à tout engagement, & au fond de l'ame je ne pouvois me persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois: il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfére. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible; mais je puis bien conserver mon serin; il ne le saura jamais. Je cacherai mon serin à tous les yeux, moi seule je l'entendrai parler!.... Telles furent les raisons que je me donnai à moi-même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

Je restai six mois chez mon amie. Durant cet espace de temps l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation; que la personne chez laquelle j'étois, avoit perdu la sienne, & qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie, & bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle, dans le Couvent que j'avois si imprudem-

ment

ment quitté. Les Religieuſes, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahie, abandonnée, & ſoutenue par ma ſeule innocence, je vins dans cette terre demander des conſeils à mon Tuteur. Mon intention n'étoit que de le prier de m'accorder un aſyle; parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui; mais je fus plus heureuſe que je ne l'avois eſpéré. En arrivant ici je trouvai mon Tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois; il me préſenta une Dame de ſes parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, & qui eſt retirée dans ce château pour quelques mois. Madame Du Rocher (c'eſt ſon nom) me paroît auſſi aimable qu'elle eſt vertueuſe. Elle m'a conté ſon hiſtoire, qui feroit le ſujet du Roman le plus intéreſſant, & je compte demeurer ici tant qu'elle y reſtera.

Olimpe ceſſa de parler. Théophile attendri autant qu'ému, fut un inſtant ſans répondre; enſuite pouſſant un profond ſoupir: Hélas! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractériſent!.... Ce ſont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir & pour vous calomnier: ce ſont elles qui vous aveu-

glent!.... Par exemple, vous croyez être ici dans un asyle honnête & sûr? .... — Eh bien?.... — Eh bien, cette femme que vous estimez est l'objet le plus mépriſable!.... — Juſte Ciel!.... — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maiſon même que j'habite dans ce Village.

O ma Tante! s'écria Olimpe, en fondant en larmes, je n'ai ſenti en vous perdant que la douleur qu'inſpire la plus tendre affection & la plus juſte reconnoiſſance; mais je ne comprenois pas encore toute l'étendue de mon malheur!.... — Inſenſée, je ne ſavois pas à quel point un guide m'étoit néceſſaire!.... Eh quoi avec des intentions ſi pures on peut détruire ſa réputation? on peut ſe perdre?.... Il eſt donc impoſſible que l'amour de la vertu puiſſe tenir lieu d'expérience!.... Au nom du Ciel! calmez-vous, interrompit Théophile; ſongez que tous nos maux ſont finis; nous ſommes déſabuſés l'un & l'autre. L'engagement le plus ſacré, le plus ſaint nous lie.... — Mais votre père veut le rompre, il a ſouſtrait mes lettres & les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir.... — N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos ſentimens l'un pour l'autre; enſuite il a cru des rapports infidèles, & cette erreur juſtifiée par de fauſſes apparences, eſt l'ex-

cuſe de ſa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il ſaura ſeulement l'hiſtoire du petit ſerin, vous le verrez, ſoyez en ſûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoiſſance, l'honneur & l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on deſire, ſur-tout lorſqu'on a dix-ſept ans. Olimpe ne douta point que le Baron, en connoiſſant ſon erreur, ne brûlât du deſir de réparer ſon injuſtice. Tranquilliſée ſur l'avenir, elle s'occupa du préſent. Elle ne vouloit plus reſter chez ſon Tuteur; mais quel aſyle choiſir en attendant que Théophile ſe fût expliqué avec ſon père? Elle ne connoiſſoit que deux ou trois vieux amis de ſa tante, qu'elle avoit abſolument perdus de vûe depuis la mort d'Euphraſie, & qui ſûrement prévenus contre elle, refuſeroient de la recevoir. Il n'y avoit point de Couvent à Uzerche, enfin elle ſe décida à partir le lendemain pour Brives (*a*), de s'y mettre dans un Couvent, & d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de ſon côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevroit encore le lendemain; & qu'ils ne

(*a*) Surnommée *La Gaillarde*, à cauſe de l'agrément de ſa ſituation. Cette Ville eſt à 118 lieues de Paris.

partiroient l'un & l'autre qu'après avoir concerté enſemble toutes les meſures qu'ils avoient à prendre. De retour à ſon auberge, Théophile apprit de fâcheuſes nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu roder autour de la maiſon quatre ou cinq hommes qui paroiſſoient être déguiſés, & qui avoient fait beaucoup de queſtions à leur hôte.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit, on va venir pour m'arrêter, s'écria-t-il; en diſant ces mots, il ſaiſit deux piſtolets chargés, & il s'avance vers la porte. Dans cet inſtant il vit paroître l'homme d'affaires de ſon pere, qu'il avoit laiſſé à Paris. M. Dumond, dit Théophile, venez-vous me chercher de la part de mon pere? Oui, Monſieur, répondit M. Dumond, un peu déconcerté à la vue des piſtolets. Avez-vous le projet de m'emmener de force, reprit Théophile?..... — Monſieur..... j'eſpere....que votre ſoumiſſion pour Monſieur le Baron.... mais enfin.... je ne dois pas vous cacher que.... je ſuis porteur d'un ordre du Roi.... — Un ordre de mon pere eût ſuffi. Il veut que je vous ſuive, je vous ſuivrai; mais je vous déclare que je ne partirai point ſans avoir revu la perſonne pour laquelle je ſuis venu ici..... — Monſieur.... — Point d'objections, elles

ſeroient inutiles..... —— Mon ordre porte de vous faire partir ſur le champ.... —— Un devoir ſacré me retient pour quelques heures..... Il faut que je retourne au château. Il eſt onze heures, les portes du château maintenant ſont fermées, tout le monde eſt couché; je ne veux ni faire de ſcène, ni ſur tout cauſer d'effroi, ainſi je ne réveillerai perſonne. Par conſéquent, je paſſerai la nuit ici, dans l'attitude ou vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y reſterai trois quarts-d'heure, enſuite je vous ſuivrai..... —— Monſieur votre pere ſera fort mécontent.... —— Il daignera m'entendre & m'excuſer.... Je prends tout ſur moi. Vous pouvez, Monſieur Dumond, ſi vous voulez, m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, & même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, & à ne pas quitter ſes piſtolets, conſentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voiſin; & Théophile paſſa le reſte de la nuit à ſe promener dans ſa chambre, & à réfléchir à la converſation qu'il auroit avec Olimpe. Auſſi-tôt que parut l'aurore, Théophile appella M. Dumond, & lui propoſa de le ſuivre, s'il le deſiroit, juſqu'aux portes du château.

M. Dumond fit encore quelques repréſentations; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il ſuivit de loin Théophile, qui promit de ne reſter qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château, Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en ſortir. Le château étoit ſitué à un quart de lieue de l'Egliſe où repoſoient les cendres d'Euphraſie. Olimpe la veille étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevroit à dix heures, & qu'enſuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de ſa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta ſur le champ le château, & fut retrouver Olimpe. En entrant dans l'Egliſe il s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, ſeule au milieu du Chœur, & proſternée ſur le tombeau d'Euphraſie. Cet objet intéreſſant, la ſainteté du lieu, la vûe de cette Egliſe où, ſans la mort d'Euphraſie, Théophile auroit reçu la foi d'Olimpe, un ſpectacle & des ſouvenirs ſi touchans, firent ſur le cœur de Théophile la plus profonde impreſſion. Il avança vers Olimpe. Au bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tête & lui montra un viſage baigné de larmes. Théophile approche &

tombe à genoux à côté d'elle. Olimpe surprise de le voir, & sur-tout frappée de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains d'Olimpe, & la serrant fortement dans les siennes: O respectable Euphrasie! dit-il d'une voix étouffée, hélas, si vous viviez, c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise! C'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile!.... Ah, du moins ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes!.... Oui, je jure Olimpe, de n'être jamais qu'à vous, j'en atteste l'Etre suprême qui nous entend & qui lit dans mon cœur..... Arrêtez, s'écria la tremblante Olimpe, arrêtez Théophile! craignez, hélas, craignez de faire un serment téméraire!.... —— C'est parce qu'il est inviolable que je le prononce avec transport!.... —— Et si votre pere le reprouve!.... —— Il n'en a pas le droit: peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même?.... Olimpe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette Eglise où nos parens promirent de nous conduire, devant cet Autel ou j'ai dû recevoir votre foi, enfin sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mere, & qui vous ordonna de m'accepter pour époux,

promettez-moi d'unir votre deſtinée à la mienne!.... Ah, qu'exigez-vous, dit Olimpe? Hélas, pouvons-nous diſpoſer de nous mêmes. En diſant ces mots, Olimpe voulut retirer ſa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les ſiennes.... Olimpe, s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner? Formez-vous le projet de renoncer à moi?.... Craignez mon déſeſpoir!.... Le ton dont il prononça ces paroles fit treſſaillir Olimpe, elle pâlit, & jetant ſur Théophile un regard languiſſant & timide : Eh bien, dit-elle d'une voix foible, je m'engage par les mêmes ſermens que vous venez de faire.... A ces mots Théophile joignit les mains, en remerciant, dans les termes les plus paſſionnés, & le Ciel & la triſte Olimpe, qui, toujours pâle, interdite & troublée par de funeſtes preſſentimens, les yeux fixement attachés ſur la tombe, partageoit les ſentimens de Théophile, mais ſans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet inſtant le Sacriſtain entrant dans l'Egliſe, Théophile ſupplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le Curé, dont la maiſon étoit à côté de l'Egliſe, & Olimpe s'y laiſſa conduire. Là Théophile inſtruiſit Olimpe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle conſterna Olimpe. Ah! Théophile, dit-elle, en verſant un

déluge de pleurs, quel ferment m'avez-vous arraché ! & dans quel moment ? lorſque votre pere irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier. !.... Vous oublier ! interrompit Théophile, vous êtes à moi, la mort ſeule peut nous déſunir.... Chère Olimpe, banniſſez des craintes outrageantes pour mon pere ; quand il vous connoîtra, quand l'amour, l'honneur & la vérité vous auront juſtifié par ma voix, il approuvera mes ſentimens ; il m'aime, il n'eſt ni vil ni barbare !.... —— Mais il eſt ambitieux !.... —— L'ambition peut-elle l'emporter ſur la juſtice & ſur la nature ?.... Je ſuis ſûr d'obtenir ſon conſentement ; je ne crains que des délais, des retardemens.... Vous pourriez diſſiper toutes mes inquiétudes.... Comment ?.... —— En oſant me ſuivre à Paris.... —— Que dites-vous ?... —— Cette propoſition ne peut bleſſer ni la décence, ni votre délicateſſe : nous ne partirons point enſemble.... —— Et quel ſeroit mon aſyle à Paris ?.... —— J'y puis diſpoſer de la maiſon d'un de mes amis.... —— Quoi, loger chez un homme ? & ſans doute chez un homme de votre âge !.. Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, ſe permit un menſonge : il dépeignit Derval comme un grave perſonnage, d'un âge mûr ; & il aſſura qu'il étoit également reſpectable par ſon expérience &

par ſon caractere. D'ailleurs ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne ſeroit pas chez lui, & vous ne reſteriez dans ſa maiſon que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps je chercherois un appartement dans un Couvent.... Enfin je ne puis me réſoudre à vous quitter; il ne m'en a déja que trop coûté pour être ſéparé de vous. Mon pere ne peut rien oppoſer à tout ce que j'ai à lui dire; mais ne nous expoſons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du Ciel, Olimpe, ſuivez votre époux! ſuivez l'heureux mortel auquel le plus ſaint des ſermens vous engage, afin que dans l'inſtant même où j'aurai le conſentement de mon pere, vous puiſſiez paroître, & qu'il ſoit impoſſible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah, dit Olimpe, que ſont devenues toutes mes réſolutions? Cette nuit, en penſant à vous, je m'affligeois que mon indiſcret petit ſerin vous eût fait connoître des ſentimens que je devrois cacher: je me répentois de vous avoir écouté ſi long-temps; je me décidois à ne plus vous revoir aujourd'hui, à partir avant l'heure que je vous avois indiquée... Hélas! dans l'Egliſe même où vous m'avez ſurpriſe, au pied de l'Autel où je promettois à Dieu de ſacrifier, s'il le falloit, un malheureux pen-

chant, ma bouche a prononcé l'imprudent ſerment que vous m'avez dicté!.... & maintenant vous exigez que je vous ſuive, que j'aille m'expoſer aux mépris, aux refus de votre pere qui me rejette!.... — Vous oubliez toujours qu'il eſt dans l'erreur, qu'il ſera déſabuſé.... Olimpe, rendez-lui plus de juſtice! Vous le verrez à vos pieds n'en doutez pas!.... Enfin vous n'êtes plus à vous même, nous ſommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous ſéparons plus!.... — Olimpe!... les momens nous ſont chers!... On m'attend.... il faut que je vous quitte.... Je vais partir déſeſpéré ſi vous refuſez de me ſuivre.... Eh quoi, s'écria douloureuſement Olimpe, vous ne me laiſſez pas même le temps de réfléchir ſur les conſéquences d'une démarche ſi téméraire!.... Ah, Théophile, vous abuſez de votre aſcendant ſur moi!....

Olimpe n'en put dire davantage, ſes larmes lui couperent la parole. Théophile redoubla ſes inſtances, & il obtint enfin la promeſſe qu'il ſollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adreſſe de la maiſon où elle devoit deſcendre à Paris, ſous un nom ſuppoſé. Elle s'engagea, en pleurant, à le ſuivre & à partir le lendemain. Alors Théophile, au comble de ſes vœux, fut rejoindre

M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaise de poste qui les attendoit, & il prit sur le champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes, n'imaginant pas qu'il fût possible que son pere, après l'avoir écouté, désapprouvât ses sentimens. Mais à mesure qu'il approchoit de Paris ses espérances s'affoiblissoient; il se rappeloit avec effroi l'ambition & la conduite artificieuse de son pere. Le doute, la crainte, l'inquiétude succédoient insensiblement à sa sécurité, & il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il rentra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son pere, il ne vit que des visages mornes & sévéres. Les uns venoient l'examiner avec une curiosité maligne; plusieurs haussoient les épaules en le regardant; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer en baissant les yeux d'un air triste & consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier il trouva le vieux valet-de-chambre du Baron, qui lui remit mistérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son pere. Non, Monsieur, dit le valet-de-chambre d'un ton brusque, vous ne pouvez le voir aujourd'hui.... — Quoi, mon pere refuse de m'entendre?.... — Il vous écrit....

Ah, je ſuis perdu, s'écria Théophile! En diſant ces paroles il prit le chemin de ſa chambre, & là il ouvrit en tremblant le billet du Baron; il y trouva ces mots :

" Un ingrat, un rebelle n'eſt plus mon fils; „ vous n'êtes maintenant que mon priſonnier. „ Je ne vous verrai point que vous ne m'ayiez „ formellement promis par écrit une obéiſſance „ ſans bornes „.

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre, demeure un moment immobile : enſuite raſſemblant toutes ſes forces : eh bien, dit-il, je reſterai priſonnier! mais bientôt une réflexion douloureuſe anéantit tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile? Cependant comme il avoit penſé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper ſur le champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du ſervice que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval, qu'une jeune perſonne, ſous le nom de Madame de Forlis, arriveroit chez lui ſous deux jours, & qu'il s'agiſſoit de la loger pour vingt-quatre heures ſeulement.

Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit ſéparé de Théophile après avoir paſſé les barrieres, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe ſeroit logée, ſi par haſard elle arrivoit le lendemain, Théophile ſe décida à paſſer deux jours ſans faire de réponſe à ſon pere, eſpérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le Baron à ſe montrer moins ſévére, & enfin à le recevoir ſans impoſer de conditions.

Théophile paſſa ces deux mortels jours renfermé dans ſa chambre, ſe flattant à toute heure que ſon pere l'enverroit chercher: chaque fois qu'un domeſtique entroit pour le ſervir, chaque fois qu'on ouvroit la porte, il ſe levoit en treſſaillant, il croyoit entendre la voix de ſon pere, ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de deſcendre chez lui. Vers le milieu du ſecond jour, ſon agitation devint plus violente encore; l'idée qu'Olimpe arriveroit vraiſemblablement le ſoir même, la rendoit inſupportable. Il étoit dans cette ſituation lorſqu'un nouvel incident détruiſit toutes ſes irréſolutions. Le laquais qui le ſervoit, fort mécontent que Théophile eût donné ſa confiance à un valet d'emprunt, montroit depuis le retour de ſon jeune maître autant d'inſolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le Baron avoit fait enfermer à Bicêtre ce même do-

meſtique qui avoit ſuivi Théophile, & il n'eut rien de plus preſſé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile.... Et depuis quand? demanda Théophile en tremblant.... — Oh, le jour même de votre arrivée! l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières, & à deux pas de-là il a été arrêté & conduit ſur le champ en lieu de ſûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile. Si Olimpe étoit arrivée, Derval n'étant pas prévenu ne l'auroit ſûrement pas logée; que penſe-t-elle? qu'étoit-elle devenue? D'ailleurs, ſi l'on avoit fouillé le laquais arrêté, le Baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval; toutes ces réflexions étoient déſeſpérantes. Théophile voulant enfin connoître ſon ſort, prit le ſeul parti qui pouvoit lui rendre la liberté, & lui aſſurer les moyens d'offrir un aſyle à Olimpe, ou de la tirer peut-être du plus mortel embarras, en ſuppoſant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à ſon pere; ſa main tremblante traça en frémiſſant ce peu de mots. *Mon pere je vous promets une obéiſſance ſans bornes; mais du moins daignez m'écouter.* Un inſtant après avoir envoyé ce billet, Théophile entendit frapper à ſa porte; c'étoit le valet-de-chambre de ſon pere qui venoit le chercher.

Pâle, tremblant, hors de lui, mais décidé à

feindre, Théophile deſcendit au moment même chez le Baron, qui vint au-devant de lui, l'embraſſa, le prit affectueuſement par la main, & le fit aſſeoir à côté de lui. Il y eut un inſtant de ſilence, cauſé par un embarras mutuel. Cependant le Baron, tâchant de prendre un air ouvert & ſatisfait : Mon fils, dit-il, oublions le paſſé, vous me promettez une obéiſſance ſans bornes, j'y compte, & je vous rends ma confiance & ma tendreſſe. Je me doute bien que la perſonne que vous avez vue dans le Limouſin n'aura rien épargné pour vous ſéduire & vous aigrir contre moi : elle vous aura ſans doute appris que ſes lettres & les vôtres ont été ſouſtraites. Voilà le ſeul artifice que je me ſois permis. Votre intérêt & ma tendreſſe pour vous en ſont l'excuſe. Du reſte je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une perſonne que ſa conduite a rendue indigne de vous. Je ſuis bien ſûr qu'elle a ſu vous perſuader qu'elle eſt innocente ; mais elle n'a pas pu nier qu'elle avoit perdu ſa réputation. La derniere retraite qu'elle a choiſie, ſon intimité actuelle avec la plus vile des femmes achevent de la flétrir : ainſi que ſa conduite ſoit l'effet de l'imprudence ou du vice, elle eſt déshonnorée, & il ſuffit ; ſon alliance ſeroit un opprobre pour vous. D'ailleurs je n'avois pris un engagement avec ſa tante

que

que ſous la condition expreſſe qu'elle ſeroit ſon héritiére. Euphraſie eſt morte ſans lui laiſſer ſon bien, circonſtance qui de droit annule la parole que j'avois donnée.

A ce diſcours, dicté par l'ambition, la cupidité & la mauvaiſe foi, Théophile auroit pû répondre: que le Baron exageroit les torts d'Olimpe, que ſa réputation étoit attaquée, mais non perdue ſans retour; que ſon âge, la malheureuſe indépendance dont elle avoit joui, diſpoſoient à l'indulgence tous les gens raiſonnables; qu'il étoit ſur-tout injuſte de la condamner ſans l'entendre; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de ſouſtraire ſes premieres lettres avant qu'on eût pû la croire coupable: qu'à l'égard du manque total de fortune, le Baron avoit ſenti lui-même qu'il étoit impoſſible d'alléguer cette raiſon pour rompre des engagemens pris avec tant d'éclat & d'une maniere ſi ſolemnelle, & pour détruire des ſentimens ſi profonds, puiſque dans le temps de la mort d'Euphraſie, il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à ſa parole: prétexte que les loix admettroient peut-être, mais que la vertu & l'honneur, toujours plus ſéveres & plus délicats que la loi dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin, en ſuppoſant qu'Olimpe eût hérité de ſa tante, comme il n'y auroit

toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage & la fortune actuelle du Baron, cet événement n'eût rien ajoûté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions ; mais voyant à n'en pouvoir douter que le parti du Baron étoit irrévocablement pris ; & d'ailleurs, brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir & de voler chez Derval, il ne répondit rien, & ne s'occupa que du soin de pénétrer si le Baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, & dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes & le chagrin le plus amer, sous un air humble & soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son-pere de son obéissance. A ces mots le Baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper, & sur-tout un pere, lors même que l'injustice, l'artifice & la violence semblent y forcer. Mon fils, dit le Baron, vous connoissez mes engagemens avec la famille de Mademoiselle de Lisbé, il faut les remplir & sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile ; & le Baron n'ayant pas l'air de le remarquer, Madame de Lisbé, poursuivit-il, est à Versailles, elle reviendra après-demain ; le soir même vous serez présenté à sa

fille en qualité d'époux; le lendemain on ſignera les articles. Mon pere, répondit le malheureux Théophile, je vous le répéte, je ſuis prêt à vous obéir. Cette nouvelle aſſurance valut à Théophile des éloges qui acheverent de lui percer le cœur. Enfin voyant clairement d'après cette converſation, qu'on n'avoit pas remis au Baron la lettre écrite à Derval, il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je ſortir dès ce ſoir, dit-il; j'ai grand beſoin de diſſipation, puis-je aller voir mes amis? Vous êtez libre, reprit le Baron; je ne vous cache pas que juſqu'à votre mariage vous ſerez obſervé, mais vous êtes le maître de ſortir. J'exige ſeulement que ce ſoit en voiture, & que vos gens vous ſuivent.

Théophile profita avec empreſſement d'une permiſſion qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant que l'on met les chevaux de Théophile, voyons ce qui ſe paſſe chez ſon ami Derval. Il avoit chaſſé ce jour-là; il étoit revenu de la chaſſe à trois heures, & il avoit donné à dîner à ſept ou huit jeunes gens de ſes amis. Cette ſociété auſſi bruyante qu'étourdie, devoit paſſer la journée chez Derval. Vers la fin du repas, dans l'inſtant où le vin de Champagne commençoit à échauffer toutes les têtes, un domeſtique vint

dire à Derval qu'une Dame en voiture demandoit à entrer dans la maiſon. Et quel eſt ſon nom, dit Derval? —— Elle s'appelle Madame de Forlis. O Ciel! interrompit Pulchérie, c'étoit le nom ſuppoſé d'Olimpe! Juſtement, reprit Madame de Clémire, c'étoit Olimpe elle-même, qui, croyant Derval prévenu, s'attendoit à être reçue dans la maiſon, & à y loger vingt-quatre heures, tandis que le grave & reſpectable Derval (car c'eſt ainſi que l'avoit dépeint Théophile) en ſeroit abſent. Madame de Forlis? dit Derval en riant, c'eſt un nom de Comédie: mais quelle tournure a-t-elle, cette Madame de Forlis?.... —— Elle eſt toute jeune & fort jolie.... Qu'elle vienne! qu'elle vienne! s'écria toute la compagnie. Je vais la chercher, reprit le laquais, & je ſuis fort trompé ſi je ne l'ai pas déja vûe il y a trois ou quatre ans, chez Audinot : elle danſoit dans les Ballets à ce que je crois. En diſant ces mots le laquais ſortit.

Olimpe, avec ſa femme de-chambre dans ſa voiture, attendoit à la porte; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir; ſa voiture entre dans la cour, un laquais vient la recevoir, il la conduit & la fait paſſer par un petit eſcalier dérobé. Olimpe tremblante, troublée & fatiguée du voyage, s'appuyoit ſur le bras de ſa femme-de-chambre,

groſſe & grande Limouſine, fille d'un laboureur, & qui avoit conſervé le ton, le langage & les manieres d'une bonne & franche payſanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de ſa maîtreſſe, & de l'autre bras elle trainoit Olimpe, qui ne pouvoit ſe ſoutenir. Enfin, après avoir traverſé un long corridor, le laquais ouvre une porte, il ſe retire. Olimpe & ſa femme-de-chambre paſſent cette fatale porte qui ſe referme ſur elles. Mais figurez vous, s'il eſt poſſible, la ſurpriſe & le ſaiſiſſement d'Olimpe, en ſe trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres, & dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans! Elle fait un cri perçant, elle veut fuir; on l'arrête, on l'entoure : O Ciel, s'écrie-t-elle, où ſuis-je! Meſſieurs, mon poſtillon s'eſt trompé; je croyois entrer dans la maiſon d'un homme reſpectable, de Monſieur Derval..... Cette épithéte d'homme *reſpectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança : On ne vous a point trompé, Madame, dit-il, en affectant un air grave, car c'eſt moi qui ſuis ce Derval. A ces mots Olimpe reſta pétrifiée & prête à s'évanouir; elle s'appuya ſur le dos d'un fauteuil. Mais elle eſt véritablement charmante, continua Derval; *tis a Roman-*

tick girl indeed (*a*), dit un autre, qui étoit resté seul à table, & qui buvoit encore : réellement, ajouta un troisieme, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien.... Oh, Catherine ! dit Olimpe, d'une voix étouffée, Catherine, tirez-moi d'ici ! ... Je suis fâché, s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Cathierine, le nom n'est pas *Romantick*.... Venez, Mademoiselle, dit la femme-de-chambre, donnez-moi le bras, laissons-là tous ces étourneaux. Ici les risées & les moqueries recommencerent. On ne manqua pas aussi de remarquer que *la suivante* appelloit *Madame de Forlis*, Mademoiselle. Olimpe confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper ; Derval la retint par sa robe. Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte & l'embarras, restez avec nous de bonne grace. Comme il achevoit ces mots, Olimpe, accablée de honte & saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la soutenir, & elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-chambre paroît, & s'adressant à Derval en riant : Monsieur, dit-il, il y a là-bas le petit laquais *de Madame de Forlis* qui

(*a*) *C'est une Romanesque fille* : expression souvent employée dans les Romans Anglois.

traîne un grand porte-manteau, & qui nous demande dans quelle chambre *Madame* doit coucher, parce que ſon intention eſt de s'établir ici. A ces paroles tout le monde à la fois éclata de rire : il y a dans ce procédé, dit Derval, un fond de gaîté & une aiſance qui me charment ; & puis cette maniere de faire connoiſſance abrége les complimens & le cérémonial. Là-deſſus un des jeunes gens remarqua que la *ſuivante* portoit le paquet de nuit de ſa maîtreſſe, ce qui donna lieu à de nouvelles plaiſanteries également plattes & inſultantes. Enfin Derval s'aſſeyant auprès d'Olimpe, ſaiſit une de ſes mains & la baiſa. Alors Olimpe rappela tout ſon courage, l'indignation & la colere l'emporterent ſur la honte ; elle ſe leva, & s'arrachant impétueuſement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là, voyant une porte, elle l'ouvrit, elle ſortit & ſe trouva dans une galerie ; cependant Derval la ſuivoit. Olimpe ſe mit à courir de toutes ſes forces, & avec une telle viteſſe que Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie Olimpe appercevant un cabinet entre-ouvert, s'y précipite ; elle ferme la porte ſur elle, & après avoir mis les verrouils, elle va tomber ſur un canapé, & donne un libre cours à ſes pleurs. Derval frappe en vain en diſant mille extravagances ; enfin il

menace de faire enfoncer la porte : Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre; mais cette fenêtre à un second étage ne donnoit que sur le jardin de la maison; n'importe, Olimpe désespérée se décide à se précipiter dans le jardin si Derval force la porte du cabinet. Déja elle s'apprêtoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête & se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens afin de faire enfoncer la porte : O malheureuse Olimpe! s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence & ta crédulité! indignement trompée, trahie, abandonnée, réduite à choisir entre la mort & l'infamie.... Je n'hésiterai pas!.... Hélas, en perdant la vie qu'aurai-je à regretter?.... La mort me délivrera des sentimens funestes qui font mon tourment & ma honte!.... Que dis-je?.... qui, moi? je pourrois aimer encore le perfide séducteur qui, en me promettant un asyle honorable & sûr, m'a fait venir dans cette horrible maison!.... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts, de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet égard.... Mais enfin il m'a trompée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable!....

Olimpe, en prononçant ces derniers mots, treſſaille & s'arrête, elle entend marcher dans la galerie, elle ſe met à genoux ſur la fenêtre... Ciel, dit-elle, on va forcer cette porte! O, mon Dieu, daignez me pardonner mes fautes; ma conduite fut imprudente, mais mon cœur eſt pur! Approuvez, ô mon Dieu, une réſolution déſeſpérée que l'honneur m'inſpire!.... Comme Olimpe achevoit cette priere, elle entend prononcer ſon nom, & elle reconnut, avec une joie inexprimable, la voix de ſa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte, & qu'elle le pouvoit ſans aucun danger. Olimpe héſita quelques inſtans. Alors Catherine lui proteſta que Derval & ſes amis venoient de ſortir de la maiſon. Olimpe courut à la porte & l'ouvrit: auſſi-tôt un homme s'avance impétueuſement, & ſe précipite aux pieds d'Olimpe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vûe elle ſe recule avec indignation, ſes forces épuiſées l'abandonnent entiérement, & elle tombe évanouie dans les bras de ſa femme-de-chambre.

En reprenant l'uſage de ſes ſens, le premier objet qui frappa ſes regards, ce fut Théophile, baigné de larmes, & à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête, & s'adreſſant à Catherine; ſoutenez-moi, dit-elle, ſortons de cette odieuſe

maiſon. La femme-de-chambre répondit que Derval n'y étoit plus, & n'y reviendroit que lorſqu'Olimpe en ſeroit partie. Dans ce cas, dit Olimpe, il peut rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi, reprit Théophile d'une voix baſſe & tremblante, refuſerez-vous de m'écouter? A ces mots, Olimpe éclata: elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile, conſterné, l'écouta ſans l'interrompre. Lorſqu'elle eut ceſſé de parler, il prit la parole: il dit que s'il en avoit impoſé ſur l'âge & le caractere de Derval. du moins Derval étoit le ſeul homme ſur la diſcrétion duquel il pût compter; qu'il avoit de grands défauts; mais qu'il étoit ami fidèle & ſûr: enſuite Théophile ſupplia Olimpe d'écouter ſans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis ſon retour à Paris.

Après beaucoup de réſiſtance, Olimpe conſentit à renvoyer Catherine dans la chambre voiſine. Alors Théophile, certain qu'il diſſiperoit la colere d'Olimpe, puiſqu'elle conſentoit enfin à l'entendre, commença le triſte recit des perſécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguiſa & ne cacha rien, pas même la promeſſe formelle qu'il avoit faite d'épouſer Mademoiſelle de Lisbé. Olimpe, à ce détail, pâlit, & malgré elle ſes yeux ſe remplirent de pleurs. J'en atteſte le Ciel, pour-

ſuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux conſentement déſavoué par mon cœur; mais il falloit ou tromper un moment un pere qui abuſoit de ſes droits, ou perdre ma liberté & la poſſibilité de voler à votre ſecours. Hélas! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous expoſoit ma captivité : je n'aurois pu, ſans ſuccomber au plus affreux déſeſpoir, me repréſenter un ſemblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une Ville inconnue pour vous, & demander un aſyle dans une maiſon où l'on refuſeroit de vous recevoir; c'en étoit aſſez pour me déterminer à feindre un inſtant, puiſqu'enfin la plus injuſte violence m'y contraignoit.

Non, non, interrompit Olimpe, en verſant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir; non, vous devez remplir les engagemens que vous avez pris avec votre pere!.... —— Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon pere en effet a reçu de moi une parole ſacrée; il m'ordonna de m'attacher à vous, je le promis; je ſerai fidèle à ce ſerment, le ſeul qui doive être inviolable.... —— Et quel eſt votre eſpoir?... —— Que vous tiendrez le ſerment ſolemnel que j'ai reçu de vous.... —— Et le puis-je, grand Dieu! quand vous dépendez d'un pere inflexible, quand

vous avez promis d'obéir.... & dans trois jours!.... —— Ce délai ſuffit pour nous affranchir à jamais d'une inſupportable tyrannie.... —— Quel peut être votre deſſein?.... —— De vous ſacrifier ma fortune, mon état, ma Patrie.... —— Que dites-vous, ô Ciel.... —— De fuir enfin.... —— Qu'oſez-vous me propoſer!.... —— S'il eſt vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point; votre foi m'eſt due, c'eſt un bien qui m'appartient... Vous ne pouvez me la donner que ſous un Ciel étranger; oſez me ſuivre en Angleterre.... Juſte Ciel! interrompit Olimpe, dans quel abîme voulez-vous m'entraîner? Qui, moi! j'enléverois un fils à ſon pere; je conſentirois à former des nœuds illégitimes que les loix pourroient briſer! Je fuirois avec vous! je vous ſacrifierois la décence, ma réputation & l'honneur! Ah, plutôt mourir!.. Eh bien, s'écria Théophile avec emportement, recevez donc un éternel adieu!.... Olimpe, je ne puis vivre ſans vous;.... en renonçant à moi, vous rompez tous les liens qui m'attachent à la vie.... A ces mots, Olimpe, pénétrée de terreur, retint Théophile déſeſpéré qui faiſoit un mouvement pour ſortir. Ecoutez-moi, dit-elle; ceſſez de me cauſer ce mortel effroi qui me glace!..... Théophile, prenez pitié de l'état où je ſuis!.... Voulez-vous que la crainte & l'épouvante m'arra-

chent un funeſte conſentement qui nous perdroit tous deux?.... Mais ſongez vous à ma ſituation; ſongez-vous que dans trois jours, ſi je ſuis ici, il me faudra renoncer à ce que j'aime, épouſer une perſonne que je déteſte, ou me voir ravir ma liberté. La Lettre de cachet eſt obtenue, vous ne l'ignorez pas.... Et vous, Olimpe, alors que deviendrez-vous? Privée du ſeul ami que vous ayez ſur la terre, expoſée à d'affreuſes perſécutions, pourſuivie par la haine, par la vengeance.... Ah, fuyons! dérobons-nous à tant d'horreur.... J'ai déjà tout prévu. Mon plan eſt formé, il eſt ſûr.... En abandonnant notre Patrie, nous ne regretterons point la fortune, & nous n'aurons point à craindre l'indigence; je puis, ſans bleſſer l'honneur, vous y ſouſtraire... Mais ne perdons plus de temps, il faut agir, & ſans délai....

A ce diſcours preſſant, Olimpe levant vers le Ciel ſes deux mains fortement jointes, ô mon Dieu, dit-elle, daignez m'inſpirer!.... Hélas! en-vain je deſire un conſeil ſalutaire, envain je ſens, je connois ma foibleſſe & mon imprudence, iſolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entrouvert ſous mes pas! Une main ſécourable pourroit m'empêcher d'y tomber; mais je n'ai ni protecteur ni guide!.... Ah, ma perte eſt inévita-

ble! Olimpe, ſuffoquée par ſes larmes, ne put continuer cette triſte plainte. Théophile ſe jette encore à ſes pieds, il demande ſon arrêt; il jure de renoncer à la vie ſi cet arrêt n'eſt pas favorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec déſeſpoir la promeſſe fatale qui fixe à jamais ſa deſtinée.

Mais dit la Baronne, en interrompant ſa narration, la veillée, ce ſoir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire; demain vous ſaurez le reſte des aventures de Théophile & de la malheureuſe Olimpe. Mr. de la Palinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y paſſer quelques jours, les enfans lui conterent l'hiſtoire de Théophile; il témoigna le plus grand deſir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient ſuſpendues pour lui; le ſoir, la Baronne reprit ainſi ſon récit.

Théophile, après avoir arraché le conſentement d'Olimpe, la quitta ſur le champ, & la laiſſa en proie à la plus profonde douleur & au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez ſon pere. Il eut aſſez d'empire ſur lui-même pour montrer un viſage tranquille. Un entretien qu'il eut le ſoir avec le Baron, acheva de raſſurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris ſon

parti, & que l'ambition & la vanité ne l'emportaſſent ſur l'amour. Il fut d'autant plus crédule, qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes ſont ſouvent dupes de ce calcul. Le lendemain, Théophile parut occupé des ſoins les plus frivoles. Son pere apprit avec un plaiſir inexprimable, qu'il avoit paſſé une partie de la matinée avec des Tailleurs & des Brodeurs, & qu'il n'étoit ſorti que pour aller chez un Sellier voir ſes voitures neuves. Théophile ſachant à quel point ſes démarches étoient obſervées, eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée, & de ſe coucher ſans avoir vu Olimpe. Cette conduite diſſipa totalement les inquiétudes de ſon pere, qui ſe livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui cauſer. Théophile qui, le jour de l'arrivée d'Olimpe, avoit eu un moment de converſation avec Derval, l'avoit revu depuis en ſecret chez ſon Sellier, & lui avoit fait une demie confidence, en ne lui cachant pas le vrai nom de *Madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à ſacrifier une paſſion malheureuſe, qu'il étoit décidé à épouſer Mademoiſelle de Lisbé; qu'Olimpe avoit pris le parti de ſe rendre dans un Couvent, à 12 lieues de Paris, dont une de ſes tantes étoit Abbeſſe, & qu'elle partiroit dans

la nuit, la veille du jour où Théophile devoit recevoir la main de Mademoiſelle de Lisbé.

Enfin le jour de l'entrevue arriva. Le Baron conduiſit ſon fils chez Madame de Lisbé. Théophile compoſa ſon viſage & ſon maintien de maniere que le Baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles ſeroient ſignés le lendemain. En ſortant de chez la Vicomteſſe, Théophile dit à ſon pere qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettroit pas de dormir; & que pour ſe diſtraire de ſes réflexions, il iroit paſſer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le Baron trouva de la franchiſe & du naturel dans cet aveu, & il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il ſouperoit chez Derval. En effet, à huit heures du ſoir, il demanda ſes chevaux, & il ſe renferma dans ſa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, & ne pouvant plus étouffer des ſentimens & des remords qui déchiroient ſon cœur, il verſa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de ſon imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à ſe déguiſer l'excès de ſon repentir; ſes yeux s'ouvroient malgré lui; l'illuſion commençoit à ſe diſſiper, le charme fatal étoit preſque rompu; mais, hélas, trop tard! L'infortuné Théophile ne connut enfin ſes devoirs & ſes égaremens

que

que pour se plonger avec plus d'amertume & plus d'effroi au fond de l'abime affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit!.... Cette heure, dit-il, sera la derniere que j'entendrai sonner dans la maison paternelle!.... ô, cette maison si calme à présent, dans quelle horrible agitation sera-t-elle demain!.... Ses sanglots lui couperent la parole.... Enfin, rassemblant toutes ses forces, il essuie ses yeux, il s'arme de résolution; & ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son pere, il sort brusquement de sa chambre, & se rend à l'appartement du Baron. Ce dernier s'apperçut qu'il avoit pleuré, & n'en fut pas surpris; connoissant sa sensibilité, il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils, lui dit-il, je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le Ciel exaucera les vœux que je forme pour toi: sa justice sévère poursuit & punit les enfans rebelles; mais par cette raison même, quelles récompenses, quelles bénédictions un fils, tel que toi, n'a-t-il pas le droit d'attendre!.... A ce discours, qui pénétra & déchira le cœur de Théo-

phile, cet infortuné jeune-homme, égaré, hors de lui, tombe aux genoux de ſon pere. Le Baron attendri l'embraſſe, le bénit.... Quoi, s'écria Théophile, d'une voix entre-coupée, je reçois dans ce moment..... la bénédiction paternelle!.... Ah, mon pere, promettez-moi de ne jamais la rétracter!.... Si par la ſuite mes ſentimens..... ne répondoient pas à votre attente..., mon pere.... alors plaignez Théophile..., il ſera digne de compaſſion....; daignez le plaindre, hélas! & ne le maudiſſez pas!.... Je lis dans ton cœur, reprit le Baron; tu crains de ne pas rendre heureuſe l'épouſe que je t'ai choiſie: mais ceſſe de t'abuſer, mon fils; va, ce n'eſt pas l'amour, ce n'eſt pas un ſentiment ſi fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu, ta raiſon; je ſuis ſans inquiétude. En diſant ces mots, le Baron releva Théophile, & l'embraſſant tendrement: vous m'avez avoué tantôt, pourſuivit-il, que vous aviez quelques dettes; je vous ai fait donner vingt mille francs, j'y veux ajouter encore une ſomme deſtinée à vos plaiſirs. J'ai dans ce bureau cinq cent louis, prenez-les & portez-les dans votre chambre; ils ſont à vous: c'eſt un bien foible témoignage, mon enfant, de la ſatisfaction que me cauſe votre conduite.... Ah, dit Théophile, je

ne puis à ce titre accepter cet argent!.... Non, mon pere,.... ce que j'ai me ſuffit. Le Baron, étonné d'une délicateſſe dont il ne pouvoit pas connoître le motif, fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette ſomme. Enfin, Théophile éperdu s'arrache, en gémiſſant, des bras de ſon pere. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traverſant les anti-chambres, & en montant en voiture, eſt impoſſible à décrire: & lorſqu'il ſortit de la maiſon, & qu'il ſongea qu'il n'y rentreroit jamais, il ſentit ſon cœur ſe briſer.... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient ſuperflus!.... Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant, en revoyant Olimpe, il oublia du moins, pour quelques inſtans, & ſa douleur & ſes remords. Olimpe abattue, conſternée, gardoit un morne ſilence. On voyoit ſur ſon viſage la trace des maux affreux qu'elle avoit ſoufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel accablement qu'elle n'avoit plus la force de ſe plaindre ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne ſoupoit point chez lui. Théophile avoit apporté tous ſes bijoux, & de ſuperbes boucles de diamans que ſon pere lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainſi il poſſédoit les vingt

mille francs que ſon pere lui avoit accordés pour payer les dettes imaginaires. Cet argent joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une ſomme de quarante mille livres, & que Théophile ſe promettoit bien d'augmenter, & de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoit le ſoir même pour l'Angleterre, en demandant ſon paſſe-port, en avoit obtenu un ſecond pour Théophile & Olimpe, ſous les noms du Signor & de la Signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le paſſe-port & le prix convenu pour les bijoux & les diamants, enſuite il partit ſur le champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne Maman, interrompit Céſar, je ſuis fâché que Théophile ait fait ce menſonge à ſon pere; déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, & pour avoir de l'argent; cela eſt vilain.... —— Cette action eſt ſans doute bien blâmable; cependant Théophile avoit une ame noble & délicate: vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cent louis que vouloit lui donner ſon pere.... —— Oh oui, ſon pere ne les donnoit qu'à titre de récompenſe, Théophile ne put ſe réſoudre à les accepter: ce trait m'a fait plaiſir.... —— L'admirez-vous?.... —— Non; je le trouve tout ſimple... —— Vous avez raiſon. Théophile avoit vingt

mille francs & ſes diamans, par conſéquent Olimpe étoit à l'abri de la miſere; il eût été affreux, dans le moment même où il abandonnoit ſon pere pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la ſatisfaction qu'inſpiroit ſon obéiſſance. Il y auroit eu dans cette action la baſſeſſe & la perfidie la plus aviliſſante: mais reprenons notre hiſtoire.

A minuit, Théophile quitta Olimpe, & fut au Bal de l'Opéra. Il ſe déguiſa & renvoya ſes gens, en leur diſant que Derval le rameneroit du Bal. Un moment après il ſortit maſqué, monta dans un fiacre & retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poſte qu'Olimpe, ſuivant la convention faite entr'eux, avoit envoyé chercher. Il conduiſit ou plutôt il traîna la tremblante & malheureuſe Olimpe dans la chaiſe de poſte, & il partit à l'inſtant même. Théophile ne fut point pourſuivi. Il avoit pris pluſieurs précautions qui l'aſſuroient que lorſqu'on découvriroit ſon évaſion, le Baron n'héſiteroit pas à croire qu'il ne ſe fût réfugié en Eſpagne; en effet, cet artifice lui réuſſit. Il arriva ſans accident à Londres. Son premier ſoin fut d'y chercher un Prêtre Catholique; au milieu de la nuit, en preſence de deux domeſtiques, il reçut avec tranſport la main & la foi de la triſte Olimpe; qui, baignée de lar-

mes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune perſonne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroiſſoit être qu'une victime de l'obéiſſance.

Quelques jours après ſon mariage, Théophile, ne ſe croyant pas en ſûreté dans une ville remplie de François, quitta Londres, & partit avec Olimpe pour Edimbourg : mais laiſſons Olimpe & Théophile au fond de l'Ecoſſe : qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'ils paſſerent les plus belles années de leur jeuneſſe dans l'obſcurité, les regrets & l'infortune.

Retournons au malheureux pere de Théophile. Il fut aſſez long-temps ſans ſe douter de la fuite de ſon fils. Théophile étoit parti à l'heure où le Baron ſe couchoit ; le lendemain, en ſe réveillant, le Baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, & il imagina que Derval, en quittant le Bal, l'avoit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures il envoya chez Derval, & on lui dit que Derval, en quittant le Bal de l'Opéra, étoit allé avec pluſieurs de ſes amis déjeûner à ſa maiſon de campagne, à une lieue de Paris. Alors le Baron n'attendit plus ſon fils que pour le dîner : mais à trois heures il commença à s'inquietter d'autant plus que Théophile naturellement ſage & réglé dans ſa conduи-

te, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le Baron surpris & troublé monte à cheval, & va lui-même à la maison de campagne de Derval, & là il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne put tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscrétion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du Baron, & lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au Bal avec Théophile.

Cette circonstance rassura un peu le Baron, il revint chez lui & s'avisa d'entrer dans l'appartement de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, & n'y trouvant ni ses bijoux, ni ses diamants, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu la veille Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit lui persuaderent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le Baron n'hésita point à le croire, & il se décida à passer en Espagne, & à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussi-tôt, il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue & le chagrin le forcerent de s'arrêter à.... —— Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura

que les eaux de Barrège pourroient seules lui rendre la santé, & il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique & chéri, & par sa faute? Il étoit la dupe de tous ses artifices, & la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils : ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits, & combien il est absurde de sacrifier à l'ambition la justice, l'honneur & la nature. Une fortune immense lui restoit; mais pouvoit-il en jouir? Il n'avoit plus de fils! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils & le sien; il ne pouvoit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même; & ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son pere & sa patrie si l'on n'eût voulu le contraindre a former d'autres nœuds. En effet si le Baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile & d'Olimpe, s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de Mademoiselle de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice

de ſon pere, ſe fût ſoumis à ſa volonté : & s'il étoit vrai qu'Olimpe fût eſtimable & digne de tout l'attachement qu'elle avoit inſpiré, elle eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à ſacrifier une paſſion malheureuſe.

Le Baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer ſon fils : il n'avoit voulu que l'intimider par cette terrible menace ; il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la diſſimulation & non l'obéiſſance. Le malheureux Baron paſſa quatre mois à Barrège, enſuite il revint à Paris, ſe flattant encore de pouvoir retrouver ſon fils. Quoique près d'un an ſe fût écoulé depuis ſa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de ſa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suiſſe, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce ſujet les plus exactes perquiſitions. Alors le Baron perdit toute eſpérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Pluſieurs perſonnes l'exhortèrent à ſe remarier. Madame de Lisbé, devenue ſon amie intime, lui répétoit ſans ceſſe qu'une femme aimable pourroit ſeule lui faire oublier un fils ingrat. Le Baron rejeta d'abord ce conſeil ; mais il étoit jeune encore ; il n'avoit pas quarante-cinq ans ; iſolé, ambitieux & malheureux, il ſe laiſſa ſéduire aiſément. L'offre d'une alliance brillante,

le desir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouser Mademoiselle de Lisbé, cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le Baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente : mais cette illusion dura peu.

L'infortuné Baron ne put s'abuser long-temps sur le caractere de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie & de son goût pour l'indépendance. Egalement ignorante & désœuvrée, sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit, & qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse, médisante, inégale : elle avoit une mauvaise tête, une imagination déréglée, une ame froide : enfin, dépourvue de raison, de principes & de sensibilité, elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari, ni profiter des conseils d'une mere, ni même être éclairée par ses fautes & par l'expérience.

Aussi-tôt qu'elle eut la liberté d'aller seule dans le monde, on ne la vit presque plus chez elle. Elle faisoit des visites, non pour remplir des devoirs, mais pour consumer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux spectacles pour la même raison. Elle n'aimoit ni la Comédie ni la Musi-

que ; mais un ſpectacle dure trois heures, & en entrant dans ſa loge elle trouvoit un grand plaiſir à penſer qu'elle alloit ſe débarraſſer de cet eſpace temps. Elle avoit naturellement du goût pour le *Lotto Dauphin*, cependant, quelque attrayant que lui parut ce jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude juſqu'à trois heures après minuit, ſans l'idée agréable qu'en ſe couchant auſſi-tard, elle ſe leveroit le lendemain à une heure, & que par conſéquent *elle n'auroit point de matinée.* C'eſt ainſi qu'elle calculoit toujours ; & c'eſt ainſi qu'on voudroit pouvoir abréger ſa vie, lorſqu'on ne ſait pas faire un utile emploi du temps.

Le Baron au déſeſpoir, en gémiſſant des travers da ſa femme, ſe rappeloit ſouvent malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouſer cette même perſonne qui faiſoit le tourment du pere après avoir cauſé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le Baron, je ne fus pour vous qu'un tyran ; je vous ſacrifiois à ma vanité : le Ciel m'en punit aujourd'hui de la maniere la plus ſenſible & la plus équitable. Ah, je ne ſens que trop maintenant, combien je m'étois abuſé dans le choix que j'avois fait pour vous, & combien votre réſiſtance étoit fondée ! l'orgueil, l'ambition m'aveugloient ; j'en ſuis doublement la victime. J'ai perdu mon fils, & je

ſouffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi!

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du Baron, & enfin ſa femme ſe déshonora avec tant d'éclat, que le Baron de concert avec ſa famille, la fit enfermer dans un Couvent où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainſi le Baron vit rompre au bout de cinq ans un nœud funeſte & juſtement déteſté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce ſecond mariage. Il ſe retrouva plus iſolé que jamais. Accablé de triſteſſe & d'ennui, fatigué de ſon exiſtence, pourſuivi par le ſouvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il réſolut de voyager, & de chercher dans des pays nouveaux pour lui une diſſipation qui pût le diſtraire de ſes peines, & l'arracher du moins pour quelque temps à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Dannemarck. Il vit Copenhague (*a*), Roſchild, Fridericksbourg, l'Iſle de Fionie (*b*), & beaucoup d'autres lieux. Enſuite il ſe rembarqua ſur un petit vaiſſeau marchand. Un violent coup de vent le jetta ſur les côtes de Norwège. Le bâtiment ſe trouva engagé au milieu

(*a*) Située ſur la côte orientale de l'Isle de Zélande, à 279 lieues de Paris.

(*b*) Sa Capitale eſt *Odenſée*.

d'une multitude de petites Iſles. Il fut ſecouru par les Pilotes-côtiers. On conduiſit le vaiſſeau dans un petit golphe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents & des tempêtes. Le Baron deſcendit dans une maiſon faiſant partie d'un village dont la ſingularité fixa toute ſon attention.

Ce village eſt compoſé d'une trentaine de maiſons toutes poſées ſur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer, & derrière leſquelles s'élèvent juſqu'aux nues des montagnes couvertes de ſapins & de genevriers. Chaque habitation eſt iſolée & ſéparée de l'habitation voiſine par un précipice, ou par la mer. Les maiſons ſont très-peu diſtantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre, à moins que les habitans, en faiſant un détour exceſſivement long, ne graviſſent des rochers & des montagnes preſqu'inacceſſibles. L'été, toutes les relations s'établiſſent par le moyen des barques qui ſervent à la pêche, & qui tiennent lieu de voiture pour aller viſiter un voiſin auquel on peut parler de ſa maiſon, & qu'on ne peut aller voir chez lui ſans s'embarquer. Auſſi, dans cette petite République, les enfans même ſavent conduire une nacelle, on y voit les petits garçons & les jeunes filles délier hardiment la barque attachée à leur

maiſon, prendre un petit aviron, & arriver ainſi chez le voiſin. L'hiver, la glace produit une communication plus prompte & plus facile. Ce peuple ne ſe nourrit que de poiſſon, de pain de ſeigle, & d'une eſpèce de gâteaux, faits avec du miel, des raiſins ſecs & de la farine. Ils ſont tous dans la plus grande aiſance. Les hommes, excellents navigateurs, ne ſe marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation paſſagère, ſert à embellir leurs maiſons, qui ſont toutes peintes & vernies extérieurement, & ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Auſſi-tôt qu'un jeune garçon, revenu de ſes voyages, a fait choix d'une campagne, il ſe fixe pour jamais ſur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur, & ne conçoit pas qu'on puiſſe le chercher loin de ſes parens, & de ſa femme & de ſes enfans. Tous les habitans de ce village ſont vétus uniformément. Les hommes ont des habits bleus, les femmes portent des juſtes & des jupons de belle toile blanche, bordées d'un petit galon de ſoie ou de laine bleue: les jeunes filles n'ont pour coeffures que leurs cheveux nattés & rattachés ſur la tête avec une longue épingle d'or. Enfin, ce peuple eſt auſſi intéreſſant par ſes vertus & par

la pureté de ſes mœurs, que par la ſingularité du lieu qu'il habite (*a*).

La maiſon où le Baron fut reçu, appartenoit à un homme qui parloit bien l'Allemand. Le Baron ſavoit cette langue, de maniere qu'il n'eut pas beſoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le Baron, étoit un vénérable vieillard, âgé de ſoixante & douze ans. Il conduiſit le Baron dans une petite chambre proprement meublée & dont la fenêtre donnoit ſur la mer. Le Baron fit pluſieurs queſtions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuſe? Oui, grace au Ciel, répondit le vieillard, j'ai ſix filles toutes mariées dans ce village; en outre, j'ai dans ma maiſon un fils, ſa femme, & ſept petits enfans.... —— Aucun de vos petits enfans n'eſt marié?.... —— Pardonnez-moi; l'aîné eſt pére d'une fille qui a trois ans.... —— Ainſi, vous voyez les enfans de vos petits enfans?.... —— Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mere..... —— Votre mere! Quel âge a-t-elle?.... —— Quatre-vingt-quinze ans; mais elle ſe porte bien.... —— Loge-t-elle avec vous?.... —— Aſſurément.... —— Je ne

(*a*) L'Auteur tient tous ces détails d'un de ſes Amis, qui a paſſé cinq jours dans ce Village, nommé *L'Ange-Stund.*

doute pas que vous ne faſſiez le bonheur de ſa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans?.... Un bon pere pourroit-il ne pas l'être! Les miens ne m'ont jamais donné que de la ſatisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux, je les ai mariés ſuivant leur inclination; ils me chériſſent, cela eſt naturel.. — Quoi, jamais aucun d'eux ne vous a déſobéi?... — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fût conforme à la raiſon, ou preſcrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'euſſe été tyrannique j'aurois ſans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu cauſer bien des peines à un pere ambitieux. Quand il revint de ſes voyages, je lui propoſai pour femme la fille du plus riche habitant du village. Mon pere, me dit-il, j'y penſerai. Quelque temps après, il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia, la niece de notre voiſine. Je lui repréſentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta; je l'aime; je la vois tous les jours de ma fenêtre travailler, faire tout l'ouvrage de la maiſon, ſoigner ſa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche, & que je veux approcher d'elle, auſſi-tôt elle détourne ſa barque; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle eſt bonne, modeſte, laborieuſe; mon pere, j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela, pour-

ſuivit

ſuivit le vieillard; mettez-vous à ma place? Auriez-vous ſacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice? non ſûrement : quel cœur de rocher pourroit réſiſter à un fils ſuppliant qui demande une grace d'où dépend la félicité de ſa vie? Je donnai mon conſentement, mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me béniſſent avec le tranſport de la plus vive reconnoiſſance. Je n'ai point d'enfant plus tendre & mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien depuis ſon mariage; il m'a avoué que ſi j'avois voulu forcer ſon inclination il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie; elle produit la déſobéiſſance, la rébellion.

Le Baron n'entendit pas ſans trouble & ſans émotion un diſcours qui rouvroit toutes les bleſſures de ſon cœur. Après cet entretien, le vieillard conduiſit le Baron dans la ſalle où ſa famille étoit raſſemblée. Le Baron fut préſenté à la bonne vieille grand'mere, âgée de quatre vingt-quinze ans, touchant & reſpectable objet des ſoins de la plus tendre affection, ou pour mieux dire du culte de toute la famille. Elle étoit aſſiſe dans un fauteuil poſé au milieu de ſes petits enfans. C'étoit le ſoir, & l'heure de la Veillée. Imarkin, le fils aîné du Vieillard, placé à côté de ſa chère

Kénilia, contoit des hiſtoires, des relations de voyages que les femmes & les filles écoutoient en filant, & qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le Baron conſidéra pendant quelques inſtans, avec un attendriſſement douloureux, ce tableau intéreſſant; enſuite il ſe retira dans ſa chambre. Auſſi-tôt qu'il fut ſeul, mille réflexions déſeſpérantes s'offrirent en foule à ſon imagination. Hélas, diſoit-il, je ſuis donc réduit à envier le ſort de cet obſcur Vieillard! Ce bonheur ſi pur dont ſa famille offre l'image, je l'ai méconnu, ſacrifié, je l'ai perdu ſans retour.... J'étois pere & je n'ai plus de fils!.... J'aurois pu, comme ce Vieillard aſſurer la félicité de mon fils, jouir de ſa reconnoiſſance, recevoir ſes enfans dans mes bras, & voir croître autour de moi ſon heureuſe famille!.... Mais je me ſuis privé moi-même de mon fils, & je ſuis ſeul dans l'univers!

En parlant ainſi, le malheureux Baron ſe promenoit à grands pas, ſes larmes inondoient ſon viſage; il paſſa une partie de la nuit dans cette affreuſe agitation. Tantôt il ſe perſuadoit que Théophile depuis long-temps n'exiſtoit plus; il pleuroit ſa mort, il voyoit ſon tombeau! Tantôt il ſe le repréſentoit accablé ſous le poids de l'infortune, implorant le Ciel pour ſon épouſe & pour

ſes enfans ; il croyoit entendre ſes gémiſſemens, ſes cris, il frémiſſoit d'horreur & de pitié. Il maudiſſoit, il abhorroit l'ambition coupable & l'orgueil inſenſé qui avoient étouffé dans ſon cœur & la juſtice & les plus tendres mouvemens de la nature, & qui le livroient à des regrets ſuperflus & à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit, la fatigue & l'accablement forcerent le Baron à ſe jetter ſur ſon lit, & au bout de quelques heures ſes yeux commençoient à ſe fermer, lorſqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans, accompagnés de mille cris de joie. Il diſtingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit ſa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques, ornées de feuillages, & pleines d'hommes, de femmes & d'enfans qui chantoient en chœur, & qui paroiſſoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maiſon qu'il habitoit. Dans cet inſtant, le Vieillard entra dans ſa chambre, & lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ſes enfans & de ſes petits enfans. J'ai ſix filles continua le Vieillard, & vous les voyez là avec leurs maris & leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naiſſance de ma mere. Chaque année à pareil jour, fête pareille.... Puiſſai-je la voir, cette fête ſi intéreſſante, juſqu'à la fin de ma vie!....

— Mais votre maiſon ne pourra contenir tout ce monde. — Hélas, non! c'eſt pourquoi nous ne logeons pas enſemble : mais aidés de mes fils & de mes gendres, nous allons porter notre bonne mere dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une eſpèce de dais, & puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici, ſur le rivage de la mer, nous trouverons un bon dîner préparé ſous une tente, & nous aurons le plaiſir de dîner enſemble à la même table. Nous nous ſommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poiſſon excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche. Nos ſervantes & quelques-unes de nos filles ſont reſtées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, pourſuivit le Vieillard, ſoyez des nôtres, venez avec nous.

En diſant ces paroles, le Vieillard entraîna le Baron, & le mena dans la chambre de la vieille grand'mere. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit ſur ſes genoux un petit enfant nouvellement né. Auſſi-tôt qu'elle apperçut le Vieillard; viens mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous eſt né ce matin. Notre chere *Vellia* ne pourra ſe trouver cette année au repas de famille. Elle eſt accouchée peu-

dant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde le charmant préſent qu'elle nous envoye! A ces mots, le Vieillard attendri prit l'enfant dans ſes bras, il le baiſa & le rendit à la vieille grand'mere, qui ne pouvoit ſe réſoudre à s'en ſéparer. Elle le contempla encore avec un raviſſement inexprimable pendant quelques inſtans, & enſuite elle conſentit à partir. Le Vieillard, aidé de ſes fils & de ſes gendres, enleva ſa mere dans un fauteuil, & elle fut ainſi portée dans ſa barque, la ſeule qui eût un baldaquin & qui fut ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans ſa nacelle, les chants, les cris & les acclamations recommencèrent. C'étoit le ſignal du départ. On fit l'honneur au Baron de le placer dans le bateau de la mere, (car c'eſt ainſi que tous les enfans appeloient la bonne vieille), & après trois quarts d'heure de navigation la petite flotte débarqua. Les femmes & les jeunes filles qui étoient reſtées ſous la tente afin de préparer le dîner, accoururent ſur le rivage pour recevoir *la mere*; alors toute la famille ſe trouvant raſſemblée, auſſi-tôt que la mere fut ſortie du bateau, ſon fils ſe mit à genoux devant elle, & il lui demanda ſa bénédiction pour lui & pour tous leurs enfans : à ces paroles *la mere*, élevant vers le Ciel ſes mains tremblantes, ô mon Dieu, dit-elle, accordez à

mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir! Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi! Mon Dieu, béniſſez-les, tous ces enfans qui sont le charme de mes vieux jours, & payez à mon fils soixante & douze ans de bonheur que je dois à sa tendreſſe & à ses vertus! En achevant ces paroles, cette bonne & respectable mere laiſſa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, & se mêlèrent avec celles que répandoit l'heureux Vieillard; tous les enfans en pleurant s'élancèrent vers la mere & le fils, & tous furent embraſſés par eux avec la plus tendre & la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on se rendit sous la tente, on se mit à table, & la joie innocente & pure, la gaîté franche & naïve, succédèrent à l'attendriſſement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini, on porta *la mere* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courses & des danses. Enfin au déclin du jour on se rembarqua & l'on reconduiſit *la mere* dans sa maiſon.

Tout ce que le Baron souffrit dans le cours de cette journée ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux raviſſans, & de ce

bonheur ſi pur qui excitoient en lui des regrets & des remords ſi cuiſans; cependant malgré l'amertume de ſes réflexions, il ne quitta pas ſans attendriſſement ſes reſpectables Hôtes & ce fortuné ſéjour. Il ſe rembarqua & partit de l'*Ange-Sund* plus malheureux & plus à plaindre que jamais. Le vaiſſeau fit voile pour la Hollande, & le Baron arriva à Amſterdam vers la fin du mois d'Août. Il y reſta quelques jours, & ſe rendit enſuite à Utrecht. Il ſe trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Freres-Moraves*. On appelloit ainſi une ſociété nombreuſe d'hommes & de femmes, réunis enſemble dans une vaſte & magnifique maiſon, ſituée à l'entrée d'un agréable village nommé Zaſt. Le Baron voulut voir cet établiſſement digne à tous égards d'exciter la curioſité d'un Voyageur. Le Baron arriva à Zaſt à trois heures après midi; un des Adminiſtrateurs de la maiſon ſe chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frere-Morave* qui parloit bien françois, & qui répondit avec autant d'eſprit que de politeſſe aux queſtions du Baron. Après avoir vu les ſalles d'aſſemblées des femmes & de celles des hommes, le Baron demanda à ſon conducteur ſi les *Freres-unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le Frere-Morave, *de toutes les nations Chrétiennes....*

— Cependant vous êtes Calviniſtes?.... — C'eſt ici la religion dominante; mais toutes les autres ſectes y ſont tolérées.... — Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maiſon.... — Des mœurs pures, l'amour du travail & de la paix.... — Vous y recevez des gens mariés?.... — Oui; outre les ſalles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps de logis les gens mariés. Chaque ménage eſt établi dans un appartement commode.... — Pour être reçu ne faut-il pas ſavoir un métier?... — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme, par exemple, le deſſin, la gravure ou la peinture, & l'argent néceſſaire pour fournir aux frais du premier établiſſement. On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier des perſonnes qui ont des penſions, c'eſt à-dire de quoi vivre dans l'aiſance ſans être obligées de travailler... — Vous faites ſans doute des informations ſur la conduite de ceux qui ſe propoſent? — Aſſurément; à moins qu'un des Adminiſtrateurs ne réponde de la perſonne qui deſire être reçue parmi nous.

Ce ſéjour heureux & tranquile eſt un aſyle ſûr contre la tyrannie : quiconque eſt opprimé dans ſa patrie, peut, en changeant de nom, & en s'adreſſant aux Anciens, avec quelques recommandations, être reçu parmi nous, & y vivre à ja-

mais ignoré & paiſible. Sans doute que ce lieu a ſervi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuſe & à des Amans perſécutés. D'ailleurs, on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient; nous ſommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maiſon, ou de la quitter pour toujours : mais venez, pourſuivit l'Adminiſtrateur, venez voir le lieu le plus intéreſſant de notre habitation. A ces mots le Baron ſortant d'une profonde rêverie, ſe remit en marche, & ſuivit ſon guide qui le conduiſit aux boutiques. Tout le rez-de-chauſſée des différens corps de logis de cette vaſte maiſon eſt entiérement rempli de boutiques, où l'on voit les divers métiers auxquels ſe conſacrent les Freres & les Sœurs. Ces boutiques ſont charmantes; on y trouve de tout, orfèvrerie, étoffes, ſouliers, meubles, porcelaines, tableaux, &c. (*a*). Tous les logemens des Freres & Sœurs ſont au deſſus de ces boutiques.

Le Baron admira le coup-d'œil brillant & animé que formoit cet amas immenſe de boutiques

(*a*) Preſque toutes les femmes font de la dentelle très-jolie. On ne marchande point. *Les Freres-unis* n'ont qu'un prix, & ce prix eſt toujours fort raiſonnable.

réunies enſemble. En ſortant de chez un ébéniſte il paſſa devant la boutique d'un deſſinateur & il y entra. Un jeune enfant de huit ans, aſſis devant un comptoir, gardoit ſeul cette boutique. Il liſoit, il avoit la tête penchée, & dans cette attitude ſes cheveux retombant en groſſes boucles ſur ſon front, cachoient une partie de ſon viſage. Il ſe leva en appercevant le Baron & ſon conducteur, & ſecouant ſa tête en arrière pour ſe débarraſſer de ſes cheveux, il découvrit entiérement un ſi beau viſage, & une phyſionomie ſi charmante, que le Baron frappé reſta un moment immobile de ſurpriſe. L'enfant, avec une maniere enfantine pleine de graces, vint ſe jetter dans les bras du Frere Adminiſtrateur qui conduiſoit le Baron, en l'appelant *ſon ami.* Quoi, dit le Baron, cet enfant eſt François? Non, reprit l'Adminiſtrateur, il eſt Anglois; mais il parle déja trois ou quatre langues; & puis il eſt ſi doux, ſi careſſant; il a tant d'application, tant de deſir d'apprendre.... c'eſt l'enfant gâté de la maiſon, tout le monde ici chérit *Polydore*.... —— Il s'appelle Polydore?.... —— Oui; c'eſt ſon nom de Baptême.... C'eſt auſſi le mien, reprit le Baron; hélas, charmant enfant, pourſuivit-il, puiſſe-t il, pour ſon bonheur, n'avoir jamais avec moi d'autre conformité!.... Le ton & l'air du Baron en

prononçant ces paroles, attirerent l'attention du jeune Polydore; il regarda le Baron fixement, & tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, & avançant son visage pour l'embrasser. Le Baron, touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, & le serrant contre son sein avec émotion.... Aimable enfant, s'écria-t-il, que son pere est heureux!.... Pourtant, reprit Polydore, en soupirant, il ne l'est pas!.... Non, sans doute, ajouta le frere Morave, il a perdu une femme qu'il chérissoit; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachoient le souvenir de sa mere. Le Baron attendri embrassa encore Polydore, & s'asseyant il le retint sur ses genoux. Le frere Morave voyant que le Baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demi heure, & sortit. Le Baron seul avec Polydore regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes Polydore saisissant une des mains du Baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi, charmant enfant, dit le Baron, vous lisez donc dans mon cœur; vous y

voyez donc tout ce que vous m'inſpirez!.... Je vous aime, reprit Polydore.... — Vous m'aimez!.... — Oh ſûrement; & vous ne devineriez pas pourquoi?.... — Comment?.... — C'eſt que vous reſſemblez à mon papa. A ces mots le Baron éprouva un battement de cœur ſi violent qu'il fut un inſtant ſans pouvoir proférer une ſeule parole; enfin, levant les yeux au ciel : O Dieu! s'écria-t-il, puis-je eſpérer... dois-je me flatter.... Ce rapport ſingulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt ſurnaturel qu'il m'inſpire.... tout ſemble m'annoncer.... Ah, parlez, Polydore! où eſt votre pere? conduiſez-moi vers lui.... — Il m'a quitté pour aller voir un inſtant un de nos freres qui eſt malade.... — Où loge ce frere?.... — A côté de notre chambre, au-deſſus de cette boutique. — Allons-y. — J'y conſens. Alors le Baron ſe leva; Polydore, le tenant toujours par la main, ſortit avec lui, ferma la boutique, & conduiſit le Baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouverent une vieille ſervante que Polydore chargea d'aller chercher ſon pere.

Le Baron, agité d'un tremblement univerſel, s'aſſit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de ſon trouble & de ſon inquiétude donnoit à ſa phyſionomie un air d'égarement qui intimidoit Polydore. Cet enfant n'oſoit plus lever les

yeux sur lui. Ils gardoient l'un & l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà papa! dit Polydore avec joie. Le Baron rougit, pâlit; il se leve, il retombe sur sa chaise; la porte s'ouvre.... Un homme s'avance : le Baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide & curieux; neuf ans de souffrances, ses peines, ses remords, tout est oublié; il reconnoît son fils!.... Théophile est à ses pieds.

Théophile éperdu & respirant à peine, se voit avec transport dans les bras de son pere : un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son pere couler sur son visage; il entend ce pere redoutable & chéri répéter en pleurant les noms de Théophile & de Polydore; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence, mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie & mêler une amertume affreuse à des momens si doux.

Quand le Baron & Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient, ils se dirent mutuellement à peu près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un & l'autre les remords les plus déchirans; leurs torts réciproques étoient oubliés; ils ne se rappeloient que leur repentir. Théophile à genoux imploroit sa grace, tandis que son pere, baigné de pleurs, le conjuroit de lui par-

donner la violence & la tyrannie, funeſtes cauſes de tous leurs malheurs. Enfin, le Baron, après avoir embraſſé mille fois Théophile, prit le jeune Polydore dans ſes bras, & il rendit Théophile auſſi heureux qu'il pouvoit l'être déſormais, en prodiguant à cet enfant les careſſes du plus tendre pere. Théophile contemploit avec raviſſement ſon cher Polydore ſur le ſein de ſon pere; mais, au milieu de ſes tranſports, plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de ſa bouche. On voyoit alors ſur ſon viſage l'expreſſion de la douleur ſuccéder à celle de la joie; & c'eſt ainſi qu'il trouvoit dans ſon bonheur même de nouveaux ſujets de peine & de regrets.

Lorſque le Baron fut un peu plus calme, il remarqua avec une ſurpriſe douloureuſe le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur ſeul avoit ſu le reconnoître; ſes yeux auroient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans ſa trentieme année; mais une maigreur exceſſive, une pâleur effrayante, ôtoient à ſon viſage l'air de jeuneſſe qui auroit dû l'embellir encore : le temps ne détruit que la fraîcheur & la beauté; le malheur change l'expreſſion de la phyſionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ſes yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne & languiſſante ne peignoit

plus que l'abattement & la mélancolie. Le Baron ne conſidéra pas avec moins d'attendriſſement les objets qui l'entouroient. La chambre ou Théophile avoit paſſé pluſieurs années, ces murs dépouillés d'ornemens & de tapiſſeries, le lit de ſangle de Théophile, celui de Polydore.... tout ce qui s'offroit à ſes regards ranimoit dans ſon ame les regrets les plus douloureux. Enfin le Baron, preſſant dans ſes mains la main de Théophile : Partons, cher Théophile, lui dit-il, ne différons plus ; arrachons-nous de cet aſyle obſcur où vous avez gémi ſi long-temps, de cette chambre dont l'aſpect bleſſe mes yeux & déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie, venez conduire votre fils dans la maiſon paternelle.

Mon pere, reprit le triſte Théophile, quand vous daignez me pardonner & reconnoître mon fils, je dois vous conſacrer ma vie.... Je vous ſuivrai ſans doute.... Mais ſouffrez, que pour la derniere fois, je conduiſe Polydore ſur le tombeau de ſa malheureuſe mere !... Théophile s'arrêta, ſes ſanglots lui couperent la parole. Le Baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le Baron toucherent vivement Théophile : O mon pere ! s'écria-t-il, honorez-vous ſa mémoire d'un regret paternel ?.... Va, reprit le Baron, je partage ta douleur !.... A ces mots,

Théophile embraſſa ſon pere avec tranſport : Hélas, dit-il, vous auriez pu l'aimer, l'adopter, & elle n'eſt plus.... En diſant ces paroles Théophile s'arracha des bras du Baron, & prenant Polydore par la main, il ſortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile, pour la derniere fois, baignoit de larmes le tombeau d'Olimpe, le Baron donnoit les ordres néceſſaires pour ſon départ ; & après avoir pris congé des Adminiſtrateurs, le Baron, Théophile & Polydore monterent en voiture, & prirent le chemin d'Utrecht, où ils n'arriverent qu'à la nuit. Le lendemain au ſoir, lorſque Polydore fut couché, le Baron inſtruiſit avec détail ſon fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation.

Ici la Baronne interrompit ſa narration, & mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainſi le jour ſuivant.

Lorſque le Baron eut fini le triſte récit de ſes malheurs, Théophile prenant la parole, conta à ſon tour ſon hiſtoire. Après avoir peint ſes remords & la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant ſon pere, il entra dans le détail de ſa fuite, de ſon arrivée à Londres, de ſon mariage, de ſon départ pour l'Ecoſſe : « Arrivés à Edimbourg, pourſuivit Théo-
„ phile, nous prîmes la précaution de changer en-
„ core de nom. Peu de temps après je m'engageai
„ dans quelques entrepriſes de commerce ; mais je
„ n'avois

„ aucune connoiſſance des hommes & des affaires.
„ Je fus trompé, je m'abuſai moi-même, & en
„ moins de huit mois je perdis & je dépenſai plus
„ de la moitié de la ſomme que j'avois emportée
„ de France. Cependant ma femme étoit au mo-
„ ment d'accoucher, & dix mois après mon ma-
„ riage elle donna le jour à Polydore. Hélas! je ne
„ devins pere que pour mieux ſentir l'horreur
„ de ma ſituation ! j'arroſai de larmes cet enfant
„ ſi cher; la tendreſſe paſſionnée qu'il m'inſpiroit
„ déchiroit mon cœur: je gémiſſois ſur ſa deſtinée,
„ & en l'embraſſant mille fois avec toute l'affection
„ qu'un pere peut reſſentir, j'étois aſſez malheu-
„ reux pour n'oſer remercier le ciel de me l'avoir
„ donné! Je renfermois avec ſoin au fond de mon
„ ame des peines ſi cruelles, je les diſſimulois ſur-
„ tout à ma femme. Je voulois qu'elle me crût ſa-
„ tisfait de mon ſort; ainſi j'étois privé de la triſte
„ conſolation de lui ouvrir mon cœur. J'avois
„ perdu toutes les illuſions qui m'avoient ſéduit:
„ Olimpe n'étoit plus à mes yeux que l'amie la
„ plus chere. L'amour ceſſoit enfin d'égarer ma
„ raiſon; l'amitié ſolide & tendre auroit pu nous
„ rendre plus heureux; mais ſans une confiance
„ intime, quels chagrins peut-elle adoucir? Je
„ devois, pour le repos même d'Olimpe, lui ca-
„ cher mes ſentimens, mes réflexions, mes re-

„ mords : une contrainte ſi pénible me devenoit
„ chaque jour plus inſupportable. Souvent je crai-
„ gnois qu'Olimpe en ſecret n'éprouvât le même
„ tourment, & cette idée mettoit le comble à mes
„ maux.

„ L'égalité d'humeur, la tendreſſe d'Olimpe,
„ auroient dû me raſſurer. Depuis l'inſtant où je
„ reçus ſa foi, juſqu'aux derniers momens de ſa
„ vie, jamais un mot de plainte n'échappa de ſa
„ bouche ; jamais elle n'affligea mon cœur par
„ une réflexion triſte ou par un reproche indirect.
„ Elle me parloit ſouvent de ſon bonheur, elle
„ avoit l'air de me croire heureux ; mais il n'eſt
„ que trop naturel de ſuppoſer aux autres une
„ diſſimulation qu'on employe ſoi-même. D'ail-
„ leurs, plus d'une fois je la ſurpris ſeule baignée
„ de pleurs. Je ne l'interrogeois alors qu'en trem-
„ blant, je ne l'écoutois qu'avec défiance. Elle ne
„ manquoit jamais d'attribuer à un excès de ſen-
„ ſibilité, & à des cauſes abſolument étrangeres
„ à notre ſituation, ces larmes répandues en ſe-
„ cret ; il falloit feindre de le croire & c'étoit une
„ peine de plus ; c'eſt ainſi que nous paſſâmes
„ trois ans en Ecoſſe. Au bout de ce temps, ayant
„ preſque entierement achevé de diſſiper l'argent
„ que je poſſédois pour toute fortune, je réſolus
„ de placer à fonds perdu ſur la tête de ma femme

„ & de mon fils, quinze mille francs qui me reſ-
„ toient. Ma femme deſiroit retourner en An-
„ gleterre, j'y conſentis & nous partîmes ſans
„ délai. Arrivés à Londres, je ne ſongeai plus
„ qu'à placer avantageuſement les minces débris
„ que j'avois ſauvés du naufrage, ces quinze mille
„ francs qui pouvoient du moins aſſurer la ſub-
„ ſiſtance de ma femme & de mon fils. Cette af-
„ faire terminée au gré de mes deſirs, nous nous
„ retirâmes dans un village à quelques milles de
„ Londres, & j'aurois pu connoître le bonheur
„ ſans les ſouvenirs amers qui me privoient du re-
„ pos, le bien le plus précieux qu'on puiſſe trou-
„ ver dans la ſolitude. Je ne regrettois ni la fortu-
„ tune, ni la magnificence; mais je regrettois la
„ gloire, je gémiſſois de me voir à vingt-deux ans
„ expatrié, enſeveli dans un village, avec la triſte
„ victime de ma folie, & un enfant infortuné, deſ-
„ tiné à vivre dans l'obſcurité & dans la miſere. Je
„ ne pouvois écarter de mon imagination l'idée
„ déchirante des peines que je cauſois à un pere
„ que je n'avois jamais ceſſé de chérir; je vous
„ voyois, mon pere ſuccomber à votre douleur,
„ & maudiſſant en expirant le fils coupable qui
„ vous avoit abandonné! Cette image affreuſe
„ me pourſuivoit en tous lieux; elle m'accabloit
„ durant le jour, & la nuit elle m'épouvantoit dans

„ les ſonges les plus ſiniſtres. Mille fois je me ſuis
„ réveillé, baigné d'une ſueur froide, avec les
„ convulſions du déſeſpoir & de la terreur, en
„ m'écriant..... *Mon pere, n'achevez pas cette*
„ *horrible malédiction!*... Cri terrible du remords
„ qui troubla ſouvent le ſommeil de mon fils, &
„ qui retentiſſoit juſqu'au fond du cœur de la
„ ſenſible & malheureuſe Olimpe!„

„ Il y avoit deux ans que nous étions revenus
„ en Angleterre, lorſqu'un événement imprévu
„ nous plongea dans le plus profond abîme du
„ malheur. L'homme chez lequel j'avois placé
„ mes quinze mille francs, fit banqueroute, &
„ je perdis ainſi tout ce que je poſſédois au mon-
„ de. J'épargne à votre ſenſibilité, mon pere, le
„ détail de ce que j'éprouvai dans ce premier
„ moment!.... Enfin je trouvai dans les ſenti-
„ mens d'époux & de pere le courage dont j'avois
„ beſoin. On m'avoit appris à deſſiner dans mon
„ enfance & dans ma premiere jeuneſſe; ce ta-
„ lent, qui, depuis cinq ans, faiſoit tout l'amuſe-
„ ment de ma ſolitude, devint dans mon déſaſtre
„ une reſſource utile. Je connoiſſois à Londres un
„ Graveur célébre. Je lui demandai de l'ouvrage,
„ il m'en procura, & ſix mois après, ſatisfait de
„ mon travail, il m'offrit chez lui un petit loge-
„ ment que j'acceptai. Cet homme étoit frere

„ Morave. Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me
„ parla de cet établissement, & bientôt je formai
„ le projet de me retirer dans cette paisible re-
„ traite. Olimpe avoit le même desir. Nous en
„ parlâmes à notre généreux Protecteur qui nous
„ recommanda vivement aux Administrateurs, &
„ nous fit recevoir. En arrivant à Zast, Olimpe
„ quitta sa robe à l'Angloise & son chapeau,
„ pour prendre l'habit uniforme de la maison.
„ Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai en la
„ voyant pour la premiere fois avec ce béguin
„ de toile, ce corset & cette jupe de bure!....
„ Sa beauté paroissoit mille fois plus frappante
„ sous ces vêtemens grossiers de paysanne: je la
„ regardois avec un attendrissement douloureux,
„ elle lut dans mon cœur, & voulant écarter de
„ mon esprit des réflexions cruelles, elle m'assura
„ qu'elle étoit charmée de son nouvel habit &
„ qu'elle n'en avoit jamais porté un si commode.
„ Je tombai à ses pieds, j'arrosai de larmes la
„ main qu'elle me tendoit. Elle m'embrassa en
„ disant qu'elle ne concevoit pas la cause de l'état
„ où elle me voyoit; mais, en parlant ainsi, ses
„ pleurs inondoient son visage!....

„ Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur perdu
„ pour moi sans retour, ni le repos qui me fuyoit.
„ Je donnois à l'éducation de mon fils tous les

„ momens que je pouvois dérober au travail.
„ J'aimois paſſionnément cet enfant; mais ce ſen-
„ timent ſi naturel n'étoit pour moi qu'une ſour-
„ ce intarriſſable d'inquiétudes & de peines.
„ Quand j'aurois pu jetter ſans effroi les yeux
„ ſur l'avenir, m'eût-il été poſſible d'attendre de
„ mon fils une ſoumiſſion que je n'avois pas eue
„ pour mon pere! Me croyant chargé de la malé-
„ diction de ce pere juſtement irrité, pouvois-je
„ me flatter que le Ciel m'eût donné un fils do-
„ cile & reconnoiſſant! De ſi funeſtes penſées
„ m'arrachoient l'ame; mais bientôt une crainte
„ affreuſe & nouvelle me fit connoître qu'il exiſ-
„ toit encore des peines plus accablantes que tou-
„ tes celles que j'avois éprouvées depuis mon ex-
„ patriation.

„ La ſanté d'Olimpe s'affoibliſſoit viſiblement.
„ Conſervant toujours ſa douceur accoutumée,
„ Olimpe ne ſe plaignoit jamais. Elle me répon-
„ doit conſtamment qu'elle ne ſouffroit point.
„ Cependant je fis venir d'Utrecht un Médecin
„ qui d'abord calma mes inquiétudes. Mais au
„ bout de trois mois il parut s'alarmer, & enfin
„ il prononça la ſentence terrible qui me livroit
„ à une éternelle douleur!..... Olimpe depuis
„ long-temps connoiſſoit ſon état. La Religion
„ & l'infortune lui firent enviſager la mort avec

„ ſérénité. Un Prêtre établi à Utrecht venoit ſe-
„ crétement la voir. Je le gardai même trois jours
„ dans ma chambre!.... O, qui pourra jamais ef-
„ facer de ma mémoire le ſouvenir affreux de ces
„ trois déplorables jours!.... Je n'aurois pas le
„ courage de vous peindre ces momens pleins
„ d'horreur, & j'ai eu celui de vivre!.... Mais
„ Olimpe elle-même m'en impoſa la loi.... J'étois
„ néceſſaire à mon fils.... Tenez, mon pere, pour-
„ ſuivit Théophile, en verſant un déluge de pleurs,
„ tenez, liſez cette lettre; Cet écrit ſacré pour
„ moi contient les dernieres volontés d'Olimpe.
„ Il me fut remis par ſon Confeſſeur, & dans
„ l'inſtant où l'excès du déſeſpoir alloit ſans doute
„ me porter à quelque extrêmité funeſte. „ En
diſant ces paroles, l'infortuné Théophile tira d'un porte-feuille la lettre qu'Olimpe lui écrivit la veille de ſa mort. Le Baron, ſuffoqué par ſes larmes, ſe jeta dans les bras de ſon malheureux fils, ils ſe tinrent long-temps embraſſés, ils ne pouvoient exprimer les ſentimens qui déchiroient leurs ames, que par des ſanglots & des gémiſſemens.... Enfin le Baron prit la lettre d'Olimpe, & après avoir eſſuyé ſes yeux noyés de larmes, il lut ce qui ſuit.

„ J'ai voulu ſavoir la vérité.... On vient de
„ m'annoncer que ce jour peut-être ſera le der-

„ nier de ma vie..... Théophile!..... Je vais
„ donc pour jamais disparoître à vos yeux! Ce
„ lien sacré qui nous unit, ce soir ou demain sera
„ brisé!.... Demain Théophile & Polydore se-
„ ront pour toujours séparés d'Olimpe!.... Ah,
„ du moins que cet écrit me rappelle au souvenir
„ de mon époux & de mon fils! Qu'il leur décou-
„ vre mes véritables sentimens & le fond de mon
„ cœur; & que cet aveu, en rendant à Théophi-
„ le la vertu plus chère encore, puisse un jour
„ devenir pour son fils une utile leçon.... O vous
„ qui m'avez tout sacrifié! Vous, que j'ai privé
„ d'un pere, d'une famille, d'une patrie, avez-
„ vous jamais pu croire un instant que je fusse
„ résignée à mon sort!.... Non, Théophile, j'a-
„ vois lu dans votre ame, j'ai senti toutes vos
„ peines; & je vous en cachois de plus insuppor-
„ tables encore. Eclairés l'un & l'autre au fond de
„ l'abîme où les passions nous précipiterent, nos
„ égaremens memes ont détruit l'illusion qui nous
„ a perdus! Et qui peut mieux que les remords ra-
„ peler la raison & montrer la vérité?.... Vous
„ avez trahi pour l'amour les devoirs les plus sa-
„ crés, mais bientôt la nature a repris tous ses
„ droits; vous n'avez plus vu dans la triste Olimpe
„ que l'objet infortuné, auteur de vos peines &
„ complice de vos fautes. En perdant votre amour,

„ je n'ai même pu concevoir l'espérance de deve-
„ nir votre amie. Quelle confiance peut exister en-
„ tre deux coupables éclairés sur leurs erreurs,
„ qui gémissent de leurs égaremens, qui sont dans
„ l'impossibilité de les expier, & qui s'attribuent
„ mutuellement les malheurs l'un de l'autre?....
„ Il falloit se taire; mais quel effort! qu'il fut pé-
„ nible pour mon cœur! Quoi, depuis sept ans,
„ ce cœur uniquement occupé de vous & de mon
„ fils, ce cœur déchiré n'a jamais osé s'ouvrir un
„ seul instant avec vous! Toujours seuls, toujours
„ ensemble, le soin de nous tromper & de dissi-
„ muler fut notre constante étude!.... la raison,
„ la pitié, l'amitié même nous en imposoient la
„ loi.... l'amitié nous interdisoit la confiance!...
„ destin bizarre & rigoureux! & je pourrois re-
„ gretter la vie!.... Ah, Théophile, l'idée d'une
„ séparation éternelle est sans doute pour moi aussi
„ déchirante que terrible! Mais quand vous con-
„ noîtrez de quels tourmens la mort me délivre,
„ vous ne pourrez gémir sur le sort qui nous arra-
„ che l'un à l'autre.... Eh, comment supporter
„ la vie en voyant ce qu'on aime au comble de l'in-
„ fortune, & lorsque tous nos maux sont notre
„ propre ouvrage! C'est moi seule que je dois ac-
„ cuser de mes malheurs; ce fut mon imprudence
„ qui fournit à votre pere des prétextes & de justes

» raisons de rompre ses engagemens. J'avois perdu
» ma réputation, il me rejeta, il en avoit le droit.
» Sans doute l'ambition le rendit tyrannique;
» mais enfin il tenoit de la nature une autorité
» sans bornes, il pouvoit en user sans crime; vous
» ne pouviez vous révolter qu'en trahissant le plus
» saint de tous les devoirs.... Ah, si consultant
» mieux la raison, vous eussiez abjuré le projet
» insensé autant que coupable, de fuir, d'aban-
» donner la maison paternelle, n'en doutez pas,
» le temps, votre constance, eussent fléchi votre
» pere! Falloit-il ajouter la trahison à la déso-
» béissance? Que ne lui disiez-vous: *Ma foi n'est*
» *plus à moi, vous l'avez engagée vous-même; je*
» *ne puis disposer de ma main sans votre aveu:*
» *vous refusez le consentement que j'implore, je me*
» *soumets à cette rigueur; mais n'exigez point que*
» *je devienne parjure, ne me forcez point à former*
» *d'autres nœuds, & je vous promets de ne plus*
» *revoir l'objet d'une passion si malheureuse.....*
» Voilà le conseil salutaire que j'aurois dû vous
» donner quand vous vîntes me déclarer votre
» funeste résolution, il en étoit temps encore. En
» avouant tout à votre pere, en lui parlant enfin
» avec une courageuse franchise, vous l'eussiez
» irrité sans doute, mais il vous chérissoit. En
» menaçant, en se montrant inflexible, il vouloit

„ ſur-tout vous effrayer. Comment croire qu'il
„ eût puni avec ſévérité une réſiſtance accompa-
„ gnée de tant de ſoumiſſion, une réſiſtance que
„ tant de motifs rendoient du moins excuſable !
„ Auroit-il pu ſe réſoudre à priver de la liberté
„ ſon fils unique, ſa ſeule eſpérance ? Non, non ;
„ ſûr de votre fermeté, de votre conſtance, il eût
„ fini tôt ou tard par ſe rendre à nos vœux.....
„ Eſt-il poſſible qu'au moment de nous perdre,
„ cette penſée ne ſe ſoit pas offerte à notre ima-
„ gination ! Hélas, vous me menaciez de vous
„ ôter la vie ; l'effroi me rendoit ſtupide, & l'a-
„ mour vous aveugloit. Avec plus de raiſon &
„ d'expérience j'aurois pu vous éclairer ; malgré
„ mes craintes, mes terreurs & mes preſſentimens
„ j'étois loin de prévoir tous les tourmens que
„ j'ai ſoufferts. Si j'avois pu lire dans l'avenir,
„ j'aurois ſu vous prouver qu'il valoit mille fois
„ mieux renoncer l'un à l'autre, nous dégager de
„ nos ſermens mutuels, que de nous précipiter
„ dans ce gouffre de maux. Suppoſons que j'euſſe
„ eu le courage & la généroſité de vous déterminer
„ à recevoir la main de celle que vous déteſtiez ;
„ ſuppoſons que cette jeune perſonne eût juſtifié
„ par ſa conduite votre averſion pour elle, quelles
„ conſolations n'auriez-vous pas trouvées en
„ vous-même & dans le ſein d'un pere ! quelles

„ distractions auroient su vous offrir le monde,
„ les plaisirs, les affaires! Les sentimens de la na-
„ ture, l'amour de la gloire eussent rempli votre
„ cœur, illustré votre vie : enfin vous auriez con-
„ nu le bonheur d'avoir des enfans, & de pouvoir
„ vous dire : *Je leur donnerai une éducation bril-*
„ *lante, je leur laisserai une grande fortune & un*
„ *nom qu'on ne pourra leur disputer!* .... Et moi,
„ retournant dans ma province, j'emportois l'in-
„ nocence & le souvenir d'un sacrifice vertueux;
„ j'aurois pu goûter les charmes de la solitude &
„ du repos.... Ah, si dans l'instant où vous m'en-
„ traîniez à ma perte, une amie secourable m'eût
„ offert ces réflexions!.... Mais, orpheline, in-
„ fortunée, j'étois privée de mon seul appui; ma
„ tante n'étoit plus; je n'avois point de guide,
„ & chérissant l'honneur & la vertu plus que la
„ vie, j'ai sacrifié l'un & l'autre.... Et la jeunesse
„ insensée & présomptueuse craint les conseils &
„ desire l'indépendance! O Polydore! vous lirez
„ un jour cet écrit; qu'il vous apprenne à vous
„ défier de vous-même; qu'il vous apprenne que
„ l'esprit, la pureté des intentions & de l'ame ne
„ sauroient tenir lieu d'expérience! qu'il vous ap-
„ prenne enfin que les passions ne peuvent que
„ nous égarer, nous rendre malheureux, qu'on ne
„ doit chercher le bonheur que dans la vertu!....

„ Adieu, Théophile!..... j'oſe entrevoir pour
„ vous dans l'avenir un deſtin plus heureux....
„ Votre pere exiſte.... Ah, ſi jamais le Ciel vous
„ réunit, que mon ſouvenir ne trouble point
„ votre félicité!.... Songez que votre pere en
„ m'adoptant, en me reconnoiſſant pour ſa fille,
„ n'auroit pu me rendre heureuſe.... Eh de quel
„ front oſerois-je reparoître dans le monde, après
„ avoir trahi tous mes devoirs!.... Vous pouvez
„ ſoutenir les regards du public. Vous êtes cou-
„ pable ſans doute, cependant l'honneur vous
„ reſte!..... Mais l'amour ne peut égarer une
„ femme ſans l'avilir. J'ai vécu dans l'obſcurité,
„ dévorée de remords; du moins je n'ai ſupporté
„ ni le poids de la honte, ni l'horreur du mépris
„ public.... Je n'ai point vu mon époux rougir
„ du nœud fatal qui nous unit.... Telle eſt ma
„ deſtinée..... Il n'eſt point d'événement qui
„ pût me rendre le bonheur.... il n'en eſt plus
„ pour moi ſur la terre!.... Adieu cher & malheu-
„ reux Théophile!.... vivez pour votre fils! que
„ cet enfant chéri vous dédommage des peines
„ que vous a cauſées ſa mere! c'eſt le dernier vœu
„ de mon cœur..... Puiſſe la Religion qui me
„ fortifie vous éclairer & vous conſoler!.... Le
„ ciel réprouva notre union, il nous ſépare!....
„ adorons ſa juſtice & ſoumettons-nous ".

Ah, s'écria le Baron, après avoir lu cette lettre, Olimpe ! chere & touchante victime de mon injuſtice & de mon ambition ! vous êtes bien vengée par mes regrets & par ma douleur ! En refuſant de vous adopter pour ma fille, de quel bonheur je me ſuis privé !.... O, mon fils, je te retrouve ; mais je ne pourrai te rendre heureux ! Hélas, puis-je moi-même le devenir ?..... Mon pere, reprit Théophile, je vous conſacrerai ma vie ; je renonce à jamais au monde : retiré, caché dans la maiſon paternelle, je n'exiſterai que pour vous & pour mon fils. Eh bien, dit le Baron, conſacrons-nous entierement à l'éducation de Polydore ; qu'il paſſe loin du monde ſon enfance & ſa premiere jeuneſſe : formons dans la ſolitude ſon cœur & ſon eſprit : qu'il connoiſſe les charmes de la vie champêtre & des goûts ſimples, afin qu'un jour, au milieu du tumulte fatigant d'une vaine diſſipation, il puiſſe les regretter comme les ſeuls plaiſirs purs & réels.

Théophile approuva avec tranſport un projet ſi conforme à ſon inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le Baron acheta une terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile & Polydore. Si de triſtes ſouvenirs l'empêchérent d'y goûter une félicité parfaite, il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir déſormais. Les ſoins, la tendreſſe de Théophile,

les vertus du jeune Polydore firent la consolation & le charme de ses vieux jours. Avant de mourir il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Polydore, en lui choisissant une Compagne aimable, vertueuse, qui fit les délices & la gloire de son époux & de sa famille.

La Baronne cessa de parler; & comme il étoit de bonne heure, on causa encore quelque temps. J'aime beaucoup, dit M. de la Paliniere, la description de l'*Ange-Sund*. La bonne vieille de 95 ans, & le repas de famille dont le Baron fut témoin, me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aie vues dans ma vie.... — Oh, faites-nous-en le détail.... — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de Juillet dans la Livonie (*a*) avec un Russe de mes amis, il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps de logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galleries

(*a*) La Livonie est une des plus belles Provinces de la Russie, le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande & riche Ville, en est la capitale.

couvertes. Lorſque nous arrivâmes dans cette vaſte habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domeſtiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de Novorgève (*a*) (c'étoit le nom du Maître de la maiſon), on lui répond qu'une de ſes petites filles vient d'accoucher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. En diſant ces mots il s'éloigne du château & je le ſuis. Chemin faiſant je le queſtionne. M. de Novorgève, me dit-il, eſt un vénérable Vieillard de ſoixante & quinze ans; il jouit d'une fortune conſidérable qu'il ne doit qu'à lui ſeul. Ce lieu l'a vu naître, mais il y naquit dans une chaumiere. Son pere étoit laboureur, & ne poſſédoit que cette enceinte, quelques champs voiſins, & le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un Négociant, parent de ſon pere, ſe chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application & de l'eſprit; il s'inſtruiſit, & ſon parent conçut de lui de ſi grandes eſpérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg,

(*a*) Tous les noms de famille Ruſſes ſe terminent de l'une de ces quatre manieres : *ove*, *ève*, *ine*, *oï*, dont les François ont fait : *off*, *eff*, *in*, *y*.

Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit beſoin que de ſe faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, ſans les avantages de la naiſſance, prétendre aux dignités & aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des Protecteurs, & prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré & fixé à la Cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre ſon pere. Il lui reſtoit deux ſœurs, qui refuſerent conſtamment les dons que ſa tendreſſe leur offrit. Ces deux ſœurs, modéles d'une touchante amitié, & d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais ſe marier, afin de ne point ſe ſéparer, & ſe contenterent de l'état où le ſort les avoit fait naître. Novorgève, ſéduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme ſe conduiſit avec décence; mais le rendit malheureux par ſon orgueil & ſa hauteur. Elle mourut & lui laiſſa ſix enfans, trois garçons & trois filles; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démiſſion de tous ſes emplois, & demanda la permiſſion de ſe retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour, & fut

rejoindre ſes ſœurs pour ne plus s'en ſéparer. En arrivant ici il fit bâtir ce vaſte château; mais il conſerva l'humble chaumiere de ſes peres; elle eſt au bout du bois : c'eſt pour lui un temple révéré qu'il va viſiter tous les jours. Il ſe livra tout entier à l'éducation de ſes enfans; ſes ſœurs s'y conſacrérent ainſi que lui. En même temps il renouvella connoiſſance avec les laboureurs, anciens amis de ſon pere; & après avoir examiné avec ſoin l'intérieur de leurs familles, il choiſit parmi eux des femmes & des maris pour ſes enfans. En conſéquence de ce projet, il dirigea l'éducation des enfans qu'il ſe propoſoit de prendre un jour pour gendres & pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit ſeulement que ces enfans ſuſſent lire, écrire & compter; qu'ils euſſent des manieres douces, des mœurs pures, une piété ſincere, & le goût du travail. Ses vertueux deſſeins ont réuſſi ſelon ſes vœux. Il a marié tous ſes enfans ainſi qu'il l'avoit projeté, & il eſt devenu le plus heureux de tous les peres. Sa famille nombreuſe, logée chez lui, & s'accroiſſant chaque année, il a été forcé de bâtir ſucceſſivement les douze pavillons qui entourent le château; il vit là en Patriarche, avec ſes deux reſpectables ſœurs; & une multitude d'enfans & de petits enfans, tous vêtus, ainſi

que lui, comme ſes peres, c'eſt-à-dire, en payſans & payſannes, mais jouiſſant de toutes les commodités de la vie, & goûtant un bonheur qui n'eſt auſſi peu recherché que parce qu'il n'eſt pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit, nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette, ſur laquelle étoit écrit une date & un nom. Je queſtionnai mon compagnon de voyage ſur cette ſingularité. Il faut, me dit-il, vous inſtruire d'un antique uſage de cette province, dont l'origine m'eſt inconnue. A la naiſſance de chaque enfant, le pere de la famille plante un arbre ſur lequel il inſcrit le nom donné à l'enfant, & l'année dans laquelle il eſt né (*a*). Ainſi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue, poſſéde un de ces bois ſacrés où jamais la coignée n'abattit un arbre dans ſa vigueur. Mais lors qu'enfin un arbre ſe couronne & dépérit, on ſe décide à le couper; ce qui ne ſe fait pas ſans un grand appareil. On aſſemble ſa famille & ſes voiſins; on abat l'arbre en leur préſence, & l'on tranſcrit ſur un régiſtre de fa-

(*a*) Il eſt très-vrai que cet uſage exiſte en Ruſſie; mais je ne ſuis pas ſûre que ce ſoit dans la province de *Livonie*.

mille l'inſcription qui étoit ſur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper, & les parens & voiſins ſignent cette notte, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainſi ces régiſtres conſervent à jamais les noms & la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit ſur un autre régiſtre l'année de la naiſſance de chaque enfant, en décrivant l'eſpèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de Famille*, le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore lorſque nous entendîmes de loin le bruit d'une muſique champêtre. Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui eſt né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment; mais ſûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre & nous inviter à dîner. A ces mots nous précipitons nos pas; guidés par la muſique: nous arrivons dans un taillis, une eſpèce de pépiniére remplie de jeunes arbres, & nous y trouvons environ deux cents perſonnes raſſemblées, en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée ſuivant le coſtume des payſans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable; mais celle des femmes me parut agréable & pittoreſque.

Elles étoient coëffées avec des voiles de mouſſeline qui ne cachoient qu'une partie de leurs cheveux, & qui couvroient entiérement leurs épaules: elles avoient toutes des juſtes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, & des jupes richement brodées. Je m'avance, & je découvre au milieu de cette foule, un Vieillard d'une figure douce & majeſtueuſe, vêtu comme les autres payſans, mais dont l'habit ſimple & groſſier formoit un contraſte ſingulier avec la brillante décoration qui le diſtinguoit. Il avoit ſur ſon habit un large ruban blanc, auquel étoit attachée une magnifique Croix, enrichie de pierreries (*a*). Voilà Novorgève, me dit mon guide; l'ordre dont il eſt décoré doit vous le faire reconnoitre. Cette diſtinction eſt ſans doute chère à ſon cœur; c'eſt la reconnoiſſance & non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de ſa Souveraine. Je vous prie, interrompis je, dites-moi quel eſt le jeune homme qui eſt à la droite du Vieillard? C'eſt un de ſes petits-fils, répondit mon ami, & le pere de l'enfant nouveau né. A ſa gauche vous voyez deux vénérables vieilles, ce ſont ſes ſœurs; & toute la foule qui l'environne

(*a*) L'Ordre de Saint-André, inſtitué par le Czar Pierre I.

immédiatement, n'eſt compoſée que de ſes enfans & de ſes petits enfans.... —— Quel en eſt le nombre?.... —— A peu près cinquante perſonnes, en comptant les gendres & les belles-filles, & tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vue. Le reſte de l'aſſemblée eſt formée par les parens, les voiſins & les amis de la famille : mais, taiſons-nous, la cérémonie commence.

A ces mots, je me rapprochai du vieillard, autant qu'il me fut poſſible. Je le vis prendre une bèche, & d'un bras encore vigoureux ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorſque cette opération fut finie, le vieillard, ſuivant la coutume, prononça pluſieurs bénédictions ſur l'arbre nouvellement planté. Il ſouhaita que cet arbre *vécût auſſi long-temps que le ſapin Pierre Novorgève* (l'arbre le plus antique du Bois), & que l'enfant dont il portoit le nom, pût ſe repoſer un jour ſous ſon ombrage, *avec les enfans de ſes petits enfans.* Après ce diſcours, on apporta le regiſtre ſur lequel les principaux perſonnages de l'aſſemblée écrivirent leurs noms. Enſuite le vieillard reçut dans ſes bras l'enfant, objet de la fête, & l'on ſe mit en marche, au ſon des inſtrumens.

Nous ſuivîmes la troupe, qui nous conduiſit à l'autre extrêmité du bois, dans une immenſe

ſalle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'euſſe encore vus dans ce bois. Cette ſalle nous offrit un coup d'œil charmant. Tous les arbres en étoient chargés de guirlandes de fleurs & de verdure; & une douzaine de jolis berceaux d'enfans diſperſés ſans ordre, & ſuſpendus avec des rubans à de groſſes branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéreſſant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le ſapin Pierre Novorgève;* j'admirai ſa prodigieuſe élévation, & voyant à quelque diſtance deux chênes, entre leſquels étoit placée, ſur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je queſtionnai mon guide : ſans doute, dis-je, ces deux arbres ſont particuliérement chers au bon vieillard ?... — Aſſurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de ſon grand-pere, & l'autre celui de ſon pere. La colonne eſt un monument de ſa tendreſſe pour eux. On y lit une inſcription Ruſſe, qui contient l'éloge *d'Anaſtaſe & d'Alexis Novorgève*; éloge dicté par le ſentiment & par la vérité, & dont voici le ſens. „ *Le Ciel pour ré-*
„ *compenſer leur piété ſincère, leur fit connoître*
„ *le vrai bonheur : ils en jouirent & le trouvérent*
„ *dans leur famille, dans les plaiſirs champêtres &*
„ *les travaux de l'agriculture.* „ J'imagine, re-

pris-je, que ce berceau, plus orné que les autres & suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau né? — Justement. Tenez, le vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet le vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, & il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, & il termina ce dernier discours, en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le vieillard eut cessé de parler, une douzaine de jeunes femmes qui portoient de petits enfans dans leurs bras, les déposerent dans les autres berceaux, & elles s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps en temps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un leger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (*a*).

(*a*) Les Payſannes Ruſſes ſuſpendent ainſi à des arbres, durant l'eté, les berceaux de leurs enfans, & les bercent de cette maniere. *Voyez les Coſtumes Ruſſes de M. le Prince.*

Tandis que des meres de vingt ans, au milieu d'une fête ne trouvoient pas de plaiſirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles & les garçons de la famille & du voiſinage, ſe raſſemblerent au centre de la ſalle, & danſerent des rondes en chantant des couplets conſacrés à la fête. On chanta auſſi une longue romance qui avoit pour titre *les Saiſons*. Après avoir dépeint les plaiſirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable deſcription des courſes de traineaux, & l'on vanta d'une maniere naïve & touchante, ces longues ſoirées d'hiver qui s'écoulent ſi délicieuſement lorſqu'on les paſſe au ſein d'une famille chérie, raſſemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on danſa au ſon des *Balalayes* (*a*). Pendant ce temps pluſieurs jeunes filles faiſoient le tour de la ſalle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux & de clougwa (*b*), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danſer. A midi les voiſins & les parens prirent congé du vieillard, & ſe retirerent. Le vieillard nous

(*a*) Eſpece de guittare à long manche.

(*b*) Joli fruit, plus petit que la ceriſe, & fort commun en Ruſſie.

retint à dîner mon ami & moi : il nous mena dans la chaumiere qu'avoit habitée ſon pere : ce lieu, nous dit il, me retrace les plus doux ſouvenirs, j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuſe famille, j'aurois fini mes jours ſous ce toit révéré : en achevant ces mots, le vieillard s'aſſit ſur une natte, & nous fit mettre à ſes côtés. Il parloit aſſez bien le françois, & il répondit à toutes mes queſtions avec la politeſſe d'un homme qui a paſſé vingt ans à la Cour, & avec la franchiſe, la bonhommie & la ſimplicité d'un ſolitaire & d'un laboureur. Il me dépeignit ſon bonheur ſous les traits les plus touchans : enfin, dit-il, j'ai connu la Cour, j'ai connu tous les plaiſirs que peuvent procurer les ſuccès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée & le cœur vuide & mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétudes, il falloit ſe défier des pieges de la haine, des noirceurs de l'envie, ſupporter l'ennui des ſollicitations indiſcretes ; enfin, j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontens ou des ingrats, & j'étois privé des conſolations & des conſeils de l'amitié. Le ciel déſilla mes yeux. Il me fit connoître que l'homme jeté un inſtant ſur la terre, n'eſt qu'un inſenſé lorſqu'il accumule des biens périſſables, & qu'il ſacrifie ſon repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma

fortune en donnant la démiſſion de mes emplois; mais je recouvrois la liberté. En renonçant aux paſſions factices, en reprenant le goût des plaiſirs offerts par la nature, je retrouvai la ſanté que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur ſi pur que j'avois goûté dans ma premiere jeuneſſe; & c'eſt ainſi que la ſimplicité des goûts & des mœurs, prolonge, embellit notre vie, & rend les derniers inſtans de notre carriere, auſſi rians, auſſi fortunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conſervons un ſi doux ſouvenir que parce qu'ils ſe ſont écoulés dans l'innocence & dans le calme des paſſions.

Je ne me laſſois point d'écouter le vertueux Novorgêve; mais le dîner interrompit cette converſation. Nous nous mimes à table dans la ſalle de verdure où l'on avoit danſé. Je contemplai avec raviſſement le vieillard au milieu de ſa famille, & aſſis à table entre ſes deux reſpectables ſœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ſes enfans; mais je voyois l'expreſſion de leurs phyſionomies, elle peignoit la joie & l'inſpiroit. Après le dîner, le vieillard me conduiſit dans ſon château; il étoit auſſi ſimple que vaſte, on n'y trouvoit aucunes des recherches du luxe & de la moleſſe; des lits ſans rideaux, des tables & des chaiſes de bois, des nattes de jonc, en compoſoient tous les meubles:

de longues branches d'arbre (*a*), artiſtement entrelacées enſemble, & chargées de feuillages, en faiſoient les ſeuls ornemens. Le ſallon pouvoit contenir toute la famille; on cauſa environ une heure; au bout de ce temps, tout le monde ſortit. Nous reſtames avec le maître de la maiſon, qui nous propoſa une promenade dans ſes jardins. Lorſque nous y fûmes, il ôta ſon cordon de Saint-André, qu'il ſuſpendit à une branche d'arbre. Il jeta ſon habit ſur le gazon, & prenant une pioche il ſe mit à travailler à la terre, tout en cauſant avec nous.

Les jardins étoient immenſes; j'apperçus une douzaine de jardiniers, & bientôt je les reconnus: c'étoient les enfans de la maiſon avec leſquels nous avions diné. J'apppris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, & que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient des ſoins du ménage. Les unes avoient le diſtrict de la cuiſine, de la laiterie; les autres filoient,

(*a*) C'eſt l'uſage en Ruſſie pendant l'été, & ſur-tout chez les payſans & le peuple, d'orner ainſi de feuillages l'intérieur des maiſons. Auſſi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet uſage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vaſes remplis d'eau.

travailloient en linge, faiſoient leurs habits & ceux de leurs enfans. Aucune ne paſſoit un moment dans l'oiſiveté juſqu'à ſept heures du ſoir, où toute la famille ſe raſſembloit dans le ſallon avant le ſouper. Avec quel plaiſir on ſe mettoit à table, avec quel appétit on ſoupoit!.... Avant de ſe coucher le bon Novorgève liſoit à ſes enfans une courte inſtruction morale & chrétienne, enſuite l'aſſemblée ſe mettoit à genoux. Le vieillard récitoit tout haut des prieres qu'il terminoit en donnant ſa bénédiction à toute ſa famille. Alors on alloit ſe coucher & goûter les charmes d'un ſommeil auſſi paiſible que profond. Je partis le lendemain & j'emportai de ce château & du philoſophe heureux qui l'habitoit, un ſouvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

Comme M. de la Paliniere achevoit ces mots, la Baronne ſe leva, en le remerciant de ſa complaiſance, & l'on ſe retira ſur le champ; car il étoit près de dix heures & demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de Madame de Clémire de conter une hiſtoire; & qu'elle étoit enrhumée; mais on cauſa. Céſar ſe reſſouvint que la Baronne dans l'hiſtoire d'Olimpe, avoit dit, *que l'honneur étoit plus ſévére que les loix*; il lui en

demanda la raiſon. Les loix, répondit la Baronne, ſont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des ſentimens généreux & délicats, par conſéquent les loix ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus ſévéres, elles ne ſeroient ſuivies que par un petit nombre d'hommes, & elles ne procureroient pas un bien général: elles ſe bornent à défendre les crimes & les injuſtices manifeſtes, parce qu'elle ſont faites pour le peuple, & non pour les Sages : ainſi vous voyez que l'homme, dont toute la probité conſiſteroit à obéir aux loix, ne ſeroit ni vertueux ni véritablement eſtimable; car on peut être bien mépriſable en ne faiſant rien de ce qui aſſujetit aux peines impoſées par les loix. D'après cela vous comprendrez pourquoi la loi autoriſe ſi ſouvent ce que l'honneur interdit, & pourquoi il y a tant de procès qu'il eſt ſi honteux d'entreprendre, quoiqu'on ſoit ſûr de les gagner. Il y a même plus, ajouta M. de la Paliniere, il exiſte de véritables crimes que nos loix ne puniſſent pas, par exemple la calomnie, ſi elle n'a produit aucun événement tragique (*a*). Mais, interrompit Céſar, un ca-

(*a*) En Pologne on punit les calomniateurs d'une maniere auſſi bizarre qu'infamante. " Le calomniateur con-

lomniateur eſt déshonoré aux yeux de tout le monde?... — Aſſurément, ainſi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi, pour faire des actions condamnables en elles-mêmes... — Il y a quelque choſe là-dedans que je ne comprens pas, reprit Céſar; qu'eſt-ce qu'un homme déshonoré?.... — C'eſt un homme que la voix publique accuſe de manquer d'honneur.... — *La multitude* a donc de la délicateſſe, puiſqu'elle juge ſi bien, puiſqu'elle eſt plus ſévere que la loi: ainſi *les loix faites pour la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu?... — L'homme le moins eſtimable & le plus groſſier ne peut ſe défendre d'aimer la vertu & de haïr le vice. Les paſſions le font agir contre ſa conſcience; mais cette conſcience en lui reprochant ſes fautes, l'éclaire d'autant mieux ſur celles des autres, qu'alors il n'en repouſſe pas le témoignage. Ainſi il

---

„ vaincu, doit en plein Sénat ſe coucher à terre ſous la „ ſtalle de celui dont il a attaqué l'honneur, & dire, à „ haute voix, qu'en répandant contre lui des bruits in„ jurieux, *il en a menti comme un chien.* Cette confeſ„ ſion publique achevée, il faut qu'à trois diverſes fois, „ il imite la voix d'un chien qui aboye. Cette peine des „ calomniateurs eſt encore en uſage en Pologne. „ *Hiſtoire Générale de Pologne, par M. le Chevalier de Soligna*c, *Tome III.*

ſe conduit mal & il juge bien. Foible & corrompu, il céde à ſes paſſions, mais lorſqu'il eſt de ſang froid, c'eſt-à-dire ſans intérêt, il condamne dans les autres, & de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il ſe laiſſe entraîner. Ce qui eſt mépriſable, le révolte, ce qui eſt généreux, touchant, l'émeut & le charme. Mauvais pere, fils ingrat, il ne verroit point ſans attendriſſement la vieille grand'mere de *l'Ange-Sund* bénifſant ſes enfans, & mon bon vieillard Ruſſe au milieu de ſa famille. Il admirera ces tableaux ſublimes, mais il ne ſera même pas tenté d'imiter de ſemblables exemples; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit? Cet homme eſt l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le réſultat le plus important de ces réflexions, c'eſt que toutes les voix s'élevent pour condamner de mauvaiſes actions, & pour louer la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut donc être conſtamment bon, noble, eſtimable.

J'ai auſſi une queſtion à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne ſais pas bien la ſignification. J'entends ſouvent parler *des préjugés*, & je ne comprends pas trop ce que c'eſt.... —— Un *préjugé* eſt une opinion qui n'eſt pas le fruit d'une mûre réflexion, & qu'on ne peut appuyer ſur

ſur aucun raiſonnement ſolide. Par exemple, Mademoiſelle Victoire, croit *qu'un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne ſont pas ſes réflexions ſur la poſſibilité d'un tel fait, qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion, elle vous dira que c'étoit celle de ſa tante, de ſa mere, de ſa grand'mere, vous n'en aurez point d'autre raiſon. Tous les préjugés ne ſont pas auſſi ſtupides que celui-là; mais j'en connois beaucoup qui me le paroiſſent autant, & qui ſont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi, à l'aſpect d'une perſonne qui gardoit un parent malade de la rougeole ou de la petite vérole; & j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec le médecin qui ſoignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choſes de ce genre, qui valent bien la prédilection de Mademoiſelle Victoire, pour *la corde de pendu*. Il exiſte une autre eſpece de préjugés, qui loin d'être ridicules ſont au contraire reſpectables, parce qu'ils ſont produits par une ſenſibilité vive & délicate. Laiſſons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié, qu'ils ſouffrent réciproquement les maux phyſiques l'un de l'autre; laiſſons croire à une mere, qu'elle reconnoîtroit au milieu de mille

enfans, ſon enfant qu'elle n'auroit jamais vu; ces douces erreurs des cœurs tendres ſont l'ouvrage des ſentimens les plus vertueux, gardons-nous de les priſer. Ainſi toute opinion qu'on ne peut ſoutenir par aucune eſpece de raiſonnement, & dont les faits & l'expérience démontrent manifeſtement la fauſſeté, eſt certainement un préjugé. Mais à moins de ces conditions nous ne devons point affirmer qu'une choſe, quelqu'étrange qu'elle puiſſe nous paroître, eſt chimérique & vaine... —— Sans doute l'hiſtoire d'Alphonſe nous a appris qu'il exiſte une infinité de phénomenes dans la nature, dont les Savans mêmes ne peuvent expliquer les cauſes. —— Voilà pourquoi nous ne devons appeller *préjugés* que les choſes qui non-ſeulement répugnent à la raiſon, mais qui ſont d'ailleurs démonſtrativement prouvées fauſſes par les faits mêmes.... —— Je comprends fort bien à préſent ce que c'eſt que *les préjugés*, & puiſque tous ceux qui ne viennent pas de la ſenſibilité ſont ridicules, comme la croyance que le vendredi eſt un jour malheureux, ou qu'une ſalière renverſée porte malheur.... &c..... —— Vous comprenez donc auſſi que tout ce qui nous eſt preſcrit par la religion, par les loix & par l'honneur ne peut s'appeler *préjugés?*.... —— Aſſurément.... —— Le reſpect pour les morts & pour

leurs tombeaux eſt-il un préjugé ?... —— Non, puiſque la religion ordonne de les honorer & que c'eſt même une action pieuſe de les enſevelir... —— Cela eſt juſte ; mais ce reſpect doit-il s'étendre auſſi loin qu'on le croit communément, lorſqu'on dit qu'il eſt moins condamnable de mettre au jour une mauvaiſe action d'une perſonne qui exiſte que d'une perſonne qui n'eſt plus ?... —— Cette queſtion m'embarraſſe. —— Conſultez à cet égard un guide toujours ſûr, la Religion : ordonne t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne ſont plus, que pour la réputation de ceux qui exiſtent ?..... —— Non certainement, & elle ordonne d'aimer ſon prochain comme ſoi-même, & de lui rendre le bien pour le mal (*a*) : ainſi ſûrement il eſt plus condamnable de détruire la réputation d'une perſonne vivante, que de flétrir la mémoire d'une perſonne qui n'eſt plus.... —— D'ailleurs on ne fait pas

(*a*) *Béniſſez ceux qui vous perſécutent : béniſſez-les, & gardez-vous bien de leur donner des malédictions.... Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers Freres, mais donnez lieu à la colere ; car il eſt écrit : C'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée, & c'eſt moi qui la ferai, dit le Seigneur.* Epitre de Saint Paul aux Romains, chapitre 12.

ſouffrir la perſonne morte, & l'on déſeſpére la perſonne vivante; ainſi l'opinion dont je vous parlois, n'eſt donc qu'un préjugé, comme nous venons de l'expoſer: c'eſt-à-dire *de mettre au jour une mauvaiſe action*, par conſéquent de découvrir un fait prouvé & qui n'admet aucune juſtification: car ſi par exemple après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir ſa mémoire par des accuſations nouvelles & vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puiſque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaircir de ſimples conjectures: mais il ne pourroit ſe juſtifier d'un fait poſitif & prouvé; voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuſer légérement. Au reſte vous croyez bien que dans tous les cas je déſaprouve & je hais cette animoſité inſenſée contre ceux qui n'exiſtent plus, & qui par conſéquent ne peuvent plus nous nuire: j'ai ſeulement voulu vous prouver, qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts qu'à détruire la réputation des vivans. Maman, dit Caroline, je me ſouviendrai de cette converſation; je n'oublierai point qu'il faut ſe préſerver des préjugés ridicules, & *reſpecter ceux qui viennent de la ſenſibilité & de la délicateſſe*; & qu'enfin, ajouta la Baron-

ne, lorſqu'on veut connoître ſi l'on doit adopter ou rejeter une opinion, il faut l'examiner mûrement, & ſi elle n'eſt pas indifférente en elle-même, ſi la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelqu'influence ſur notre conduite & ſur nos ſentimens, il faut conſulter la Religion, les Loix & l'honneur, & ſe conformer exactement à ce que ces guides ſacrés peuvent conſeiller & preſcrire. En effet, dit M. de la Paliniere, pour votre bonheur, pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enſeigne la Religion, nourriſſez votre eſprit de ſes maximes ſaintes, elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien, Madame de Clémire ſe trouvant ſeule avec Caroline: ma fille, lui dit-elle, lorſque je ſuis entrée chez vous ce matin, une Femme-de-chambre boucloit vos ſouliers; comment pouvez-vous ſouffrir qu'on vous rende un pareil ſervice? Avilir ſon ſemblable, traiter en eſclave une créature humaine, c'eſt s'avilir ſoi-même! N'exigez donc jamais d'une Femme-de-chambre que les ſervices qui vous ſeront véritablement néceſſaires; épargnez-lui autant qu'il vous ſera poſſible, tout ce qui pourroit lui cauſer de la fatigue ou lui inſpirer de la répugnance. N'ayez point la baſſeſſe & la cruauté d'abuſer de ſa ſituation en lui refuſant les égards

qui lui ſont dus. Si vous voulez être un jour reſpectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à reſpecter auſſi en eux les droits ſacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller ſeule, ainſi ma Femme-de chambre m'aide à me coëffer & à m'habiller; mais je puis me déshabiller ſans ſon ſecours, & vous ſavez que depuis que je ſuis mariée, j mais je n'ai fait veiller une Femme-de-chambre, jamais je n'ai ſouffert qu'elle m'attendit, & que je me ſuis toujours déshabillée & couchée ſans ſon aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés avec mille épingles, il eſt aſſez difficile de ſe débaraſſer ſeule de tout cet attirail: mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine & me coucher quelques minutes plus tard, que d'être aidée par une malheureuſe créature endormie, & de mauvaiſe humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudit mes plaiſirs & ſa condition. Préſentement j'ai moins de mérite à me déshabiller ſeule, les parures de Champcery ne ſont pas gênantes.... — Jamais non plus vous ne ſonnez dans la nuit... Non, à moins que je ne ſois malade. Etant couchée, ſi j'ai beſoin de quelque choſe, je me reléve, même dans le cœur de l'hyver. Je ſuis ſi accoutu-

mée à tout cela que je n'en ſouffre nullement. C'eſt une habitude qui ne me coûte rien & qui me donne une activité que je crois très ſalutaire à la ſanté, car rien n'affoiblit comme la pareſſe & la molleſſe. En ſe ſervant ainſi ſoi-même, on acquiert une adreſſe, une force, une agilité ſurprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuſte, & cependant à mes veillées particulieres je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte de la meilleure grace du monde une énorme cruche pleine d'eau ; l'hiver je poſe dans mon feu de groſſes buches infiniment plus lourdes que moi.... &c.... —— Maman, je veux vous imiter, dorénavant je me déshabillerai toute ſeule ſi vous le permettez.... —— Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge eſt celui de la foibleſſe & des dépendances phyſiques : mais dès-à-préſent vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites, & quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller ſans le ſecours de perſonne.... —— Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous ſervent. —— Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore. Entr'autres, celui de ne jamais dire devant eux ni directement ni indirectement une choſe qui puiſſe les faire rougir de leur état.

Par exemple il y auroit une cruauté révoltante à citer en préſence d'un domeſtique un proverbe qui inſultât à ſa condition, comme celui-ci : *mentir comme un laquais.* Il faut éviter avec le plus grand ſoin de ſemblables groſſiéretés qui, en les humiliant, ſont faites pour exciter leur reſſentiment & pour attirer leur haine; on doit encore avoir l'attention de ne jamais ſe permettre devant eux la moindre légéreté qui puiſſe ébranler leurs principes, car nos diſcours & nos actions ſont ſur eux la plus grande impreſſion; ainſi nous ſommes doublement condamnables lorſque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin la Religion, la juſtice & l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occaſions, & à les ſoigner avec affection lorſqu'ils ſont malades ou qu'ils ont vieilli à notre ſervice.

En prononçant ces paroles, Madame de Clémire ſe levoit pour aller à la promenade, mais Caroline l'arrêta en diſant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire; & elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous aurez ſans doute reparé ce tort, dit Madame de Clémire. Oui, Maman, reprit Caroline. — Mais de quelle maniere?.. — Je me

ſuis fait violence, j'ai ſurmonté mon humeur, & le reſte de la matinée j'ai été avec ma ſœur comme à l'ordinaire... — Et vous ne lui avez point fait d'excuſes ? Vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuſte un moment ?... — Auſſi-tôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaîté, elle a repris toute la ſienne, & elle n'avoit plus l'air d'etre fâchée le moins du monde.... — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroiſſiez inſenſible ? Si j'avois eu tort avec le dernier domeſtique de la maiſon, je lui en montrerois certainement du repentir, & je croirois juſtement m'honorer moi-même, (car rien ne nous éléve comme l'équité,) en lui faiſant des excuſes proportionnées à l'offenſe. Le défaut le plus intolérable qu'on puiſſe avoir dans la ſociété, eſt celui de ne pas ſavoir reconnoître & réparer ſes torts. Nous ſommes ſi imparfaits qu'il n'y a guères de jours où nous ne faſſions des fautes : auſſi la perſonne la plus aimable & la plus attachante ſera-t-elle toujours celle qui, en avouant ſes torts, montrera le plus de franchiſe & de ſenſibilité. C'eſt là le talent ſublime des cœurs tendres & généreux, tandis que les petites ames & les eſprits bornés, dominés par une mauvaiſe honte, auſſi mépriſable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche,

ou de dire un ſeul mot qui pourroit tout expier... — Maman, je vais aller chercher ma ſœur pour lui faire des excuſes d'avoir eu un moment d'humeur & de ne lui en avoir pas témoigné ſur le champ mon regret. A ces mots, Caroline fut tendrement embraſſée, enſuite elle ſortit en courant pour aller retrouver ſa ſœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite hiſtoire à la Veillée, & le ſoir elle s'acquitta de ſa promeſſe en ces termes :

LES SOLITAIRES

de Normandie.

Dans la Province de Normandie, à quelques lieues de Forges (*a*), près de la riche Abbaye de Bobec, vivoit un bon Fermier nommé Anſelme, avec ſa femme & ſes enfans. Il étoit pauvre, mais ſi heureux, que depuis quinze ans il n'étoit ſorti de ſa chaumiere que pour aller à l'Egliſe. Sa petite habitation étoit iſolée, au milieu d'une forêt; il n'avoit point de voiſins, il n'en deſiroit pas. Il ne pouvoit imaginer, qu'après

(*a*) A 26 lieues de Paris, & célébre par ſes eaux minérales.

avoir labouré ſon champ, il fût poſſible de trouver un plaiſir plus doux que celui de ſe repoſer au ſein de ſa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules formoient toutes ſes poſſeſſions. Sa ſociété étoit compoſée, outre ſa femme & cinq enfans, d'une ſervante & d'un pâtre, qu'il eſt néceſſaire de vous faire connoître particuliérement. La ſervante ſe nommoit *Jacqueline.* Depuis ſon enfance dans la maiſon d'Anſelme, elle avoit les mœurs & les goûts ſédentaires de ſes maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumiere plus d'une demi-lieue. De tous les édifices qui ſont ſur la terre, elle ne connoiſſoit que la ſeule Abbaye de Bobec, & jamais Saint-Pierre de Rome & la colonnade du Louvre n'excitérent autant d'admiration que la petite Egliſe de Bobec en inſpiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges, & ſachant que ce village étoit à quatre lieues de ſon habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un auſſi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne ſavoit pas lire, elle n'avoit même de ſa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés; ils ſe réduiſoient à ſavoir traire les vaches, faire du fromage, & aider ſa maîtreſſe dans les petits travaux du ménage; ſon eſprit n'auroit pas embraſſé des connoiſſances plus étendues, elle n'avoit pré-

cifément que le degré d'intelligence néceſſaire pour remplir paſſablement les devoirs de ſon état; & ſi le Ciel ne lui eût pas donné des maîtres auſſi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le riſque de perdre ſa condition; mais du moins elle ne faiſoit point de fautes volontaires, elle manquoit abſolument de mémoire & de réflexion, elle avoit peu d'activité, en même temps ſes intentions étoient ſi droites & ſon cœur ſi bon, que jamais Anſelme & ſa femme n'avoient pu ſe réſoudre à la gronder. Le pâtre Michel, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif & moins ſpirituel que Jacqueline. La foibleſſe de ſa conſtitution excuſoit aux yeux de l'indulgent Anſelme ſon indolence & ſon incapacité; d'ailleurs, Michel étoit d'un naturel doux & paiſible; il avoit de la probité, un ſang froid inaltérable, & une ſérénité d'ame que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel & Jacqueline qu'il étoit impoſſible qu'ils ſe viſſent tous les jours ſans s'attacher l'un à l'autre. La ſimpathie ſe déclara, & les deux amans demandérent à leurs maîtres la permiſſion de ſe marier, ce qui leur fut accordé. Jacqueline épouſa Michel, & au bout de trois ans ſe trouva mere de trois enfans qui furent élevés avec ceux d'Anſelme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un ſenſible chagrin. La femme d'Anſelme mourut, & le bon homme ne ſurvècut que deux ans à ſa femme. Alors Jacqueline & Michel perdirent le meilleur des maîtres & le ſeul appui qu'ils euſſent ſur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel & Jacqueline.

Il fallut quitter la cabanne chérie qu'ils regardoient comme leur maiſon paternelle; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anſelme, de ces enfans qui, depuis deux ans, donnoient à Jacqueline le doux nom de mere! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, & ſortit déſeſpérée, ſuivie de quatre enfans à elle, & du triſte Michel qui portoit ſous ſon bras un gros paquet contenant quelques vêtemens groſſiers, le ſeul bien qui reſtât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuſe ſituation, ils n'éprouvérent heureuſement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent cauſer l'imagination & la prévoyance; ils étoient de caractere à ne reſſentir jamais que la douleur du moment. L'avenir étoit pour eux couvert d'un voile ſi impénétrable, qu'il leur cachoit même juſqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumiere ils

avoient bien dîné, auſſi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur ſouper. Ils ne s'entretenoient que de leurs regrets de la mort d'Anſelme, de leur tendreſſe pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En cauſant ainſi ils marchoient à l'aventure & s'égarérent dans la forêt. Jacqueline étoit groſſe de ſix mois. Lorſqu'elle fut fatiguée, elle s'aſſit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, & les quatre petits enfans ſe rangérent autour d'eux : on étoit au mois de Juillet; lorſque le jour commença à baiſſer, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, & tous les autres au même moment demanderent du pain. Michel avoit quelques proviſions dans un havre-ſac, il les partagea avec ſa femme & ſes enfans. Après ſouper on ſe décida à paſſer la nuit dans le bois, & à la pointe du jour on trouva un ſentier battu qui conduiſit dans une eſpece de déſert à l'extrêmité de la forêt.

Ce lieu ſauvage étoit rempli de bruyères, & on y découvrit une ſource d'eau pure qui ſortoit d'une roche couverte de mouſſe. Cette vue cauſa la joie la plus vive à Jacqueline, car ſes enfans mouroient de ſoif. Pour ſurcroit de bonheur, la liſière du bois étoit bordée d'une infinité de noiſetiers, de mûriers & de framboiſiers ſauvages;

& d'ailleurs cette partie du bois étoit pleine de fraiſes. Jacqueline fut enchantée à l'aſpect de ce jardin naturel. O Michel, s'écria t-elle, établiſſons-nous ici! Voilà de l'eau, voilà des fruits, nous y pourrons vivre. Faiſons-y une cabanne de feuillages pour nous garantir de la pluie. —— Mais il faudroit avoir la permiſſion de couper des branches d'arbres. Cette réflexion attriſta Jacqueline.

Dans ce moment elle apperçut à quelque diſtance un jeune payſan qui cueilloit des fraiſes, elle s'approche de lui, & lui demande s'il ſavoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit? Vous êtes ſur les terres de l'Abbaye de Bobec, reprit le payſan; ſommes-nous loin de l'Abbaye? —— A trois petits quarts de lieue, & j'y vas porter tout-à-l'heure les fraiſes que je viens de ramaſſer. A ces mots, Jacqueline tint conſeil avec ſon mari, & Michel, ayant reçu ſes inſtructions, partit avec le jeune payſan pour ſe rendre à l'Abbaye de Bobec: il laiſſa Jacqueline, avec ſes enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible.

Michel, arrivé à l'Abbaye, obtint un moment d'audience de l'Abbé, auquel il expoſa ſa ſituation; il finit par demander de l'ouvrage, ou, du moins, la permiſſion de s'établir dans le lieu

qu'il désigna. Mais, demanda l'Abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches.... — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs vous n'etes pas de nos terres.... — Mais je n'ai pas de quoi vivre, cela revient au même... — Nous ne pouvons pas malheureusement sécourir tous les pauvres.... — Je ne suis pas un pauvre; je ne demande pas l'aumône; nous avons du cœur; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire; & d'ailleurs je vous répéte que les habitans de nos terres méritent la préférence..... — Je suis pourtant bien foible & bien maladif, je vous assure; ainsi vous devriez bien me prendre à votre service.... — Comment, parce que vous êtes hors d'état de servir? — Vraiment oui; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris & qu'il me gardoit; mais vous, M. l'Abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabanne de feuilles parmi ces bruyères... — Et, comment vivrez vous là? — Avec des fruits sauvages & des racines; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau: c'est un vrai paradis.... — Et l'hiver?... — L'hiver!.. Ah, nous n'avions pas pensé à l'hiver!... Mais l'hiver ne viendra pas de sitôt, nous ne sommes qu'au mois de Juillet... — Ecoutez, bon homme,

puisque

puiſque vous le deſirez tant, je vous permets de bâtir une cabanne, & de plus, je vous autoriſe à venir tous les deux jours à l'Abbaye prendre une proviſion de pain & de pommes de terre pour vous & votre famille. — Juſtement j'ai un havre-ſac. — Allez, c'eſt tout ce que je puis faire.... — C'eſt plus que je ne demandois : oh, Jacqueline ſera bien contente !

En diſant ces paroles, Michel ſortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de l'Abbaye lorſqu'on le rappella par l'ordre de l'Abbé pour lui donner du pain bis & des pommes de terre cuites ſous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refuſa d'abord de les recevoir. M. l'Abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne ſeroit que tous les deux jours, ainſi je reviendrai les prendre après-demain ; malgré ſa réſiſtance on remplit ſes poches de la petite proviſion donnée pour deux jours, & il partit très-ſatisfait de l'heureux ſuccès de ſa démarche. Il fut retrouver Jacqueline, & l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ſes queſtions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une ſerpe pour couper les branches d'arbres ; car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix ſols, (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix

ans,) que veux-tu que nous faſſions de cet argent? Cela eſt vrai, répondit Michel, mais on ne peut pas penſer à tout; nous avions bien oublié que l'hiver viendroit... — A-propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton... — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien puiſque nous devons paſſer notre vie ici.... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En diſant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la ſuivit, & tous deux travaillerent ſans relâche juſqu'à la nuit. Le mari & la femme n'étoient ni robuſtes ni induſtrieux. Auſſi furent-ils plus de quinze jours à conſtruire une petite cabanne à la vérité aſſez ſolide; mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'apperçurent que lorſque l'ouvrage fut preſque entiérement fini. Ils avoient oublié (car comme diſoit Michel on ne peut pas penſer à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabanne, & que par conſéquent il étoit à deſirer que ſon élévation fut proportionnée à leur taille. Il eſt plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-deſſus de ſa tête, & ils avoient choiſi la maniere la moins fatigante; de ſorte que Jacqueline & Michel auroient pu s'appuyer ſur le toit

de leur cabanne, comme on s'appuye sur un balcon. Jacqueline fut la premiere frappée de ce défaut de construction; quoique l'édifice fût très-avancé elle eut la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais, mais Michel l'en détourna : au reste; dit-il, on n'entre dans sa maison que pour se reposer, ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché. Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement, & malgré cette erreur dans les dimensions, la cabanne fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la premiere fois fut un jour de fête. Justement Michel avoit été le matin à l'Abbaye. Il rapportoit des pommes de terre & du pain frais, & en outre une pinte de lait & des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaîté excita celle de Michel & de Jacqueline. Enfin rien ne manquoit à l'agrément du repas; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé plus de vingt-huit nuits exposés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuillée & à se coucher sur de la paille bien fraiche. Le lendemain matin on se réveilla dans la plus parfaite santé.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ſes aiſes. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout, je n'aurois jamais dormi comme cela ſur la terre & à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me ſouvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabanne vaut bien l'étable, n'eſt-ce pas? — Oh ſûrement; & puis nous ſommes chez nous, & comme diſoit notre maître, on n'eſt heureux que dans ſon ménage. Ce ménage qui ſuffiſoit au bonheur de Jacqueline n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle & cinq cuillieres de bois, une bonne proviſion de peaux de mouton, & du lin pour Jacqueline qui poſſédoit une quenouille & qui ſavoit filer aſſez paſſablement. Tel avoit été l'emploi des neuf livres dix ſols. Michel, de ſon côté ſe fit quelques occupations; il prenoit avec de la glu de petits oiſeaux qu'il portoit à l'Abbaye, & au bout du mois il alloit vendre le lin qu'avoit filé ſa femme, ce qui produiſoit un mince revenu: car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuſe.

Tout l'été ſe paſſa de la ſorte. Au mois de Septembre, Jacqueline accoucha le plus heureuſement du monde d'une petite fille qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, &, malgré les peaux de mou-

ton, la cabanne parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé des framboiſes, des mûres & des autres fruits des bois. Cependant Michel & Jacqueline ne ſouffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien cloſe & à cheminée : l'étable, dont ils conſervoient un ſi doux ſouvenir, avoit un toit percé en pluſieurs endroits, & une porte dont les planches mal jointes, laiſſoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes aſſez larges pour y paſſer facilement la main : ainſi Jacqueline & ſon mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane & l'étable, objet de leurs regrets ; &, durant l'été, la feuillée ſituée ſur un terrein ſec, & abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines & de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obſcure & humide, bâtie dans une petite baſſe-cour remplie de fumier, & traverſée par une grande mare d'une eau verte & bourbeuſe.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, ſe trouva dans l'impoſſibilité abſolue d'aller à l'Abbaye recevoir ſa ſubſiſtance : Jacqueline y fut à ſa place, & le pauvre Michel reſta dans ſa cabanne, triſte-

ment couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives; sa tranquillité naturelle & sa piété le préservoient de l'impatience & de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui; ses petits enfans venoient le caresser, & il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel & Jacqueline habitoient leur cabanne; un jour, (c'étoit au mois de Juillet) Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourut toute essoufflée à la cabanne : Ah, Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir!.... — Quoi donc?.... — Un beau carosse tout jaune qui n'a point de toit.... c'est quasiment fait comme une charrette, mais c'est reluisant... & puis six chevaux tous bigarés d'argent!... & de belles Dames dans le carrosse, des beaux Messieurs derrière, & qui sont habillés de rouge!... Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle entendit le bruit de la caléche dont elle venoit de faire la description; elle tressaille de joie, s'élance hors de la cabanne, tous les petits enfans la suivent. Elle apperçoit la caléche à trente pas d'elle, & elle distingue dans cette voiture une figure angélique, qui jette sur elle & sur ses enfans le plus doux regard, &

qui, en même-temps, crie au cocher d'arrêter. Jacqueline surprise & enchantée n'osoit avancer.

La jeune & charmante inconnue, suivie de quatre Dames qui descendent avec elle de la calèche, s'approche de Jacqueline. Ces cinq enfans, lui dit-elle, sont-ils à vous?... — Oui, Madame.... — Pauvres petits! ils sont presqu'entiérement nuds.... — Oh, les trois derniers ont des brassiéres; mais nous les gardons pour l'hiver. — Et vous passez le jour dans cette cabanne?.. — Le jour! & la nuit aussi. — Quoi! vous n'avez point d'autre logement?... — Non, Madadame, depuis deux ans; mais nous y sommes bien pendant l'été: il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, sur-tout depuis que mon mari est malade.... — Votre mari est malade! est-il couché dans cette petite cabane?.... — Oui, Madame.... — O Ciel!.... Ah que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, & que le hasard nous ait conduites ici! En disant ces mots l'inconnue s'avança vers la cabane, & y entra avec les Dames de sa suite; non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux & les plumes obligerent de se courber tellement, que l'inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand Dieu, dit-elle, en tournant vers

Michel des yeux mouillés de pleurs, ſe peut-il que depuis deux ans vous n'ayiez point eu d'autre aſyle !... Comment n'avez-vous point trouvé de ſécours à Forges? — Oh, Madame, Forges eſt ſi loin !.... — Vous n'en êtes qu'à trois lieues.... — Mon mari eſt impotent depuis dix-huit mois, je ne pouvois le laiſſer là pour faire un ſi grand voyage : & puis nous ne manquons pas de ſecours; on nous donne du pain & des pommes de terre. A ces mots l'inconnue tira ſa bourſe de ſa poche : Tenez, dit-elle, à Jacqueline, ce ſoir je vous enverrai chercher, & puiſque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets : mais je vous demande de paſſer quelque temps à Forges; car votre mari a beſoin des ſécours d'un Médecin.

Pendant ce diſcours, Jacqueline conſideroit les pièces d'or que l'inconnue venoit de lui donner; enfin, rompant le ſilence : puiſque vous êtes ſi bonne, Madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous ſervir; on ne connoît pas çà dans le pays.... — Quoi ! vous n'avez jamais vu d'or?... — Oh, ſi fait, j'ai vu de la dorure dans la Chapelle de *Bobec*; mais la monnoie d'or n'eſt ſûrement pas reçue dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler. L'inconnue, frappée d'un excès de miſere dont

elle n'avoit jamais eu l'idée, ne put retenir ſes larmes : cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu ; mais, pour la ſatisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de ſatisfaction que de reconnoiſſance. Alors l'inconnue, & les Dames qui l'accompagnoient, ſortirent de la cabane, elles monterent en caléche & retournerent à Forges, laiſſant Michel & Jacqueline tranſportés de joie & d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle Dame*, & le ſoir ils en parloient encore lorſqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes poſerent doucement Michel ſur un brancard, & le porterent ainſi couché ſur un matelat. Jacqueline & ſes enfans monterent dans une charette couverte, & la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du ſoir. On les conduiſit dans une maiſon où ils trouverent du linge, & de bons lits.

Auſſitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller queſtionner ſon hôteſſe. Au bout d'un quart-d'heure elle revint. Oh Michel ! s'écria-t elle, tu vas être bien émerveillé !.... —— Dis donc vîte... —— La belle Dame !... ſais-tu ce que c'eſt qu'une Princeſſe ?... —— Non.... —— Eh bien la belle Dame eſt une Princeſſe.... & puis elle s'appelle encore Ducheſſe.... —— &

puis elle a encore un autre nom.... mais je l'ai oublié le troiſieme nom.... enfin par deſſus tout cela elle eſt parente du Roi... —— Elle n'en eſt pas plus fière toujours.. —— Oh pour cela non.. —— Une parente du Roi avoir un regard ſi humain, une ſi douce p role!... Tu ne devinerois jamais pourquoi elle eſt venue à Forges? C'eſt pour boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans; moi je n'ai pas grande foi à cette fontaine-là; mais je ferais une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne Dame une belle famille, qui acheve de la rendre bienheureuſe.

L'hôteſſe interrompit cet entretien, en apportant aux deux Solitaires un excellent ſouper. Michel & ſa femme avoient bû jadis de mauvais cidre; mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la premiere fois à la ſanté de leur bienfaitrice. Enſuite Jacqueline ſe coucha, en remerciant le ciel & en béniſſant mille fois ſa jeune & vertueuſe protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturiere qui vint prendre ſa meſure & celle des petits enfans, en diſant que la Princeſſe lui avoit commandé des chemiſes & des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après Jacqueline reçut le trouſſeau le plus complet: bas, ſouliers, coifure, rien n'étoit oublié. Jacqueline ſe livroit à une joie d'autant plus pure,

que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du médecin, un logement sain, une bonne nourriture avoient déja produit un mieux surprenant, & au bout de trois semaines il fut en état de se lever & de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui lui présenta un trousseau de clefs; voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison & de vos armoires, allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin & vous demander à déjeûner : Jacqueline éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, & reçut les clefs d'un air stupide, ne pouvant croire qu'elle eût une maison & des armoires, ni que *la parente du Roi* pût venir déjeûner chez elle. Le jour même Michel, sa femme & ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant à la place de leur cabanne de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussent des cris de joie, Michel & Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline, en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur !....

La charrette s'arrête à la porte, on conduit les Solitaires dans leur habitation, composée de deux

jolies chambres, d'un bûcher & d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des Solitaires avoit une cheminée, & pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils & une grande armoire. Jacqueline prenant son trousseau de clefs, ouvre l'armoire, & y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle & pour les enfans; des chemises, des bas, des bonnets, & en outre des draps, des nappes & des serviettes, & une énorme provision de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déja rempli de légumes, ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, & on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison. Jacqueline croyoit rêver: Quoi, disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anselme!..... Sa chaumiere n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci.... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien!.... O Michel! il ne faudra jamais oublier notre feuillée; sur-tout l'hiver quand nous serons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours

Dieu d'auſſi bon cœur qu'à préſent. En parlant ainſi de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline ; Michel pleuroit auſſi, & l'un & l'autre embraſſoient les enfans & recevoient leurs careſſes avec un plaiſir, une joie qu'ils n'avoient jamais reſſentis, quoiqu'ils les euſſent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe ſur ſa cheminée, & elle paſſa la nuit entiere à conſidérer avec admiration ſa chambre & ſes meubles, à prier Dieu, & à bénir ſon illuſtre bienfaitrice. Au point du jour elle ſe leva ainſi que ſon mari. L'heureux couple va viſiter de nouveau & la cuiſine & le jardin & l'étable. Enſuite on habille les enfans, on ſe pare de ſes plus beaux habits, & on prépare le déjeûner. On étale ſur la table une nappe toute neuve, on y poſe deux grandes jattes pleines de crême, du bon pain bis, du beurre frais & une corbeille de noiſettes nouvellement cueillies : alors on attend *la bonne chere Dame*, avec autant de trouble que d'impatience. A onze heures le fils aîné poſé en ſentinelle du côté du bois quitte ſon poſte, & vient annoncer qu'il a vu de loin la caleche. Alors Jacqueline & Michel avec un battement de cœur d'une force inexprimable ſe prennent par le bras : Michel encore mal aſſuré ſur ſes jambes

s'afflige de ne pouvoir marcher plus vîte : les enfans veulent courir devant & se précipitent en tumulte vers la porte. Le pere & la mere les rappellent, & pour la premiere fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les Solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune Princesse descendoit de sa caleche. Jacqueline & son mari, baignés de larmes, se jettent à ses pieds; & Jacqueline lui montrant Michel : O Madame, dit-elle, d'une voix entre-coupée, il est guéri ! Il peut marcher ! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid; voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que l'été ! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser; car pour nous, hélas, nous ne pouvons seulement pas vous remercier !

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante & vertueuse Princesse mêla ses larmes à celles des Solitaires; & relevant Jacqueline elle la prit sous le bras, & entra ainsi dans la maison. Vous croyez bien que le déjeûner fut trouvé excellent, qu'on se promena dans le jardin, & qu'on entra dans l'étable.

A midi & demi, la Princesse quitta les Solitaires; & en arrivant à Forges, elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement, qu'il n'y a

point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles & généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les maçons qui avoient bati la maison des Solitaires, touchés d'une action qui assuroit le bonheur d'une famille entiere, voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillerent à la maison jour & nuit; & lorsqu'elle fut achevée, ils refuserent tous unanimément l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense, & on ne put les payer qu'en les employant sur le champ à d'autres ouvrages pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, cette histoire est charmante, dit M. de la Paliniere. Il n'est pas difficile de déviner le nom de l'auguste bienfaitrice des Solitaires; & l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame; mais que tous ces ouvriers s'accordent à travailler jour & nuit uniquement pour participer à une bonne action, qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû, que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps

& leurs peines, & qu'eux-mêmes dans la pauvreté, ils rougiſſent d'accepter un argent ſi légitimement acquis ; il y a dans ce procédé une nobleſſe, une délicateſſe, un enthouſiaſme de vertu qui me paroiſſent bien peu vraiſemblables dans des gens d'un état ſi groſſier ; & je vous avoue que je ne puis me perſuader qu'on ne vous en ait pas impoſé à cet égard. —— Et ſi, j'avois été témoin de ce fait ?.... —— Vous me charmez, car il m'eſt bien doux de ne plus le regarder comme douteux. —— Voilà de ces traits qu'on n'oſeroit inventer, parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute ſa ſublimité ; & par une inconſéquence bizarre, l'héroïſme que nous admirons dans l'hiſtoire, ne nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraiſemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'exiſte certainement pas en morale ; car l'imagination ne peut rien créer de beau, de ſublime, dont l'homme ne ſoit capable lorſqu'il ſuit les premiers mouvemens de ſon cœur, ou qu'il eſt entraîné par de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection conſtante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie

vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impose la Religion?

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la Baronne fit sonner sa montre. Oh, Maman, dit César, il n'est pas dix heures! L'Histoire des Solitaires a été trop courte, & puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question! Cela est vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je voudrois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi?.... Oui, répondit Madame de Clémire, sa Bienfaitrice devint mere dans l'année.

Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans & demi; elle passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite payssanne que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune Princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'apperçut qu'elle étoit aveugle, ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts & parfaitement beaux. La payssanne fut questionnée, elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance, & qu'elle n'avoit pas *le moyen* de la mener à Paris pour la faire voir à des Chirurgiens. Mais, dit la Princesse, est-ce que des Chirurgiens pourroient

lui rendre la vue?... — On le dit.... — Eh bien, je la menerai à Paris quand j'y retournerai, je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots, la payſanne attendrie verſa quelques larmes; & les perſonnes qui ſuivoient la jeune Princeſſe, lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la Princeſſe avoit eu d'elle-même, & de premier mouvement, on envoya la petite payſanne à Paris chez un Oculiſte, qui la garda tout l'été & une partie de l'hiver. Cette année, la jeune Princeſſe, en arrivant à Saint-L**, fut agréablement ſurpriſe lorſqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi, s'écria-t elle, vous n'êtes plus aveugle?.... — Non, Mademoiſelle. — Etes-vous bien contente? — Sûrement, parce que je pourrai travailler... — Et lire? — Oh, Mademoiſelle, je ne ſais pas lire. — Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, & je ſais lire. — J'ai été aveugle deux ans.... — Cela eſt vrai, mais à préſent que vous voyez clair, vous apprendrez? — Ma mère n'eſt pas aſſez riche pour m'envoyer à l'école... — Pauvre petite!.... Voulez vous que je vous apprenne à lire? Si cela vous fait plaiſir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots, la petite fille crut que la Princeſſe plaiſantoit, &

elle ſe mit à rire. La Princeſſe inſiſta, & une des perſonnes qui étoient avec elle parut combattre cette réſolution. Songez, Mademoiſelle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une Maîtreſſe ait une patience à toute épreuve. —— Je l'aurai. —— Cela ſera peut-être long... —— Cela ne m'ennuiera pas : mais je liſois couramment au bout de quinze leçons. —— J'en conviens; beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en auſſi peu de temps (1). Cependant ſi *Nanette* a la tête bien dure, & qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. —— Serons-nous encore ici dans trois mois? —— Oui, Mademoiſelle. —— Eh bien, Nanette aura le temps d'apprendre, & je vais lui donner la premiere leçon : en diſant ces paroles, cet aimable enfant va chercher le livre & la boîte de fiches, enſuite elle fait aſſeoir Nanette devant elle; & avec autant de douceur que de grace & d'intelligence, elle donne à Nanette une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendroit chaque jour à la même heure.

Quoique Nanette, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la Maîtreſſe ne ſe rebuta point; avec une patience & une perſévérance bien extraordinaire à ſon âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un

ſpectacle charmant que de la voir donnant ſa leçon, montrant avec ſa petite main les figures & les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant ſon écoliére, lui promettant des récompenſes; jouiſſant de ſes progrès, & lorſqu'elle liſoit bien, regardant autour d'elle comme pour recueillir les ſuffrages des Spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians & touchans qui produiſent ſur l'ame de ſi douces impreſſions, & qu'on ne peut ſe laſſer de contempler. Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, ſut lire auſſi bien que ſa jeune Bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres, & un bel habit; & qui lui dit en partant, *adieu Nanette, l'été prochain je vous apprendrai encore autre choſe...* Oh la charmante petite Princeſſe! s'écria Pulchérie; elle ſera digne de ſa mere! Cette réflexion termina la veillée.

Avant de ſe coucher, les enfans demanderent & obtinrent la permiſſion d'aller le lendemain en vendange chez le bonhomme *Benoit.* On ſe leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir ſi le Vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au Château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de Céſar, de ſes Sœurs & d'Auguſtin; quatre paniers à an-

ſes, & quatre paires de gros ciſeaux pour couper le raiſin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour ſe rendre à la vigne de Benoit, qui étoit à une demi-lieue du Château. Il fut convenu que la petite troupe travailleroit pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoit, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec les Vendangeurs, & qu'enſuite on rempliroit ſa hotte & ſon panier de raiſin qu'on enverroit au Château ſur une charette. Toutes ces conventions furent obſervées avec autant de plaiſir que d'exactitude. Benoit rendit ce glorieux témoignage, que ſes propres enfans n'avoient pas mieux travaillé que ceux du Château, & jamais journée ne s'écoula d'une maniere plus agréable, & ne parut plus amuſante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, Céſar qui marchoit en avant, entra le premier dans la cour. Il voit tous les domeſtiques raſſemblés autour d'un homme à cheval qui vient d'arriver; il entend que tout le monde parle à la fois, & qu'on répéte le nom de ſon pere; il ſe précipite vers le grouppe, on lui fait place, en criant: *M. le Marquis n'eſt qu'à une demi-lieue d'ici.* Céſar, hors de lui, s'avance; le Courier deſcend de cheval. Céſar reconnoit le valet-de chambre de ſon pere; & ſon

premier mouvement eſt de ſe jeter à ſon cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire & ſes filles ſurviennent; la mère & les enfans s'embraſſent mille fois en pleurant de joie : on queſtionne le courier, on demande une voiture, on va à l'écurie preſſer le cocher & les poſtillons : on monte dans le carroſſe avant que les chevaux ſoient attelés : enfin, on part; & au bout d'un quart-d'heure la voiture s'arrêta. On ſe précipite vers les portières; & le père de famille le plus chéri ſe retrouve, après un an d'abſence, dans les bras de ſa femme & de ſes enfans.

Pendant le peu de temps qu'on reſta en voiture, le mari, la femme & les enfans, ne purent exprimer les tranſports de leur joie que par des larmes & les plus tendres embraſſemens. La nuit étoit obſcure, on n'avoit point de flambeaux, & l'on deſiroit ardemment de ſe voir. L'inſtant où l'on entra dans le ſallon de Champcery, redoubla la joie & l'attendriſſement. Le Marquis ne ſe laſſoit point de regarder Céſar & ſes ſœurs. Quel père, après une longue abſence, ne trouve pas ſes enfans embellis! Le Marquis admiroit combien les ſiens étoient grandis & fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une ſatisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure

du Marquis, & qu'il paroiſſoit jouir de la plus parfaite ſanté.

On veilla juſqu'à minuit, & le lendemain les enfans s'éveillerent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeûner, le Marquis annonça que ſes affaires le rappelloient à Paris, & que l'on quitteroit Champcery ſous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; & le Marquis conſola ſes enfans de ce prompt départ, en les aſſurant qu'il étoit décidé à venir paſſer tous les ans ſix moins à Champcery. Céſar & ſes ſœurs ne purent abandonner la Bourgogne ſans répandre quelques larmes. La douleur d'Auguſtin fut extrême en quittant ſon père, ſa mère & le petit Colas. Enfin, on partit avec triſteſſe. On s'égaya durant la route; & quand on arriva à Paris, on avoit repris toute ſa bonne humeur.

Lorſqu'on fut un peu repoſé, Madame de Clémire mena ſes enfans au Louvre voir l'expoſition des Tableaux faits depuis deux ans par tous les Artiſtes qui étoient de l'Académie de Peinture. Les enfans deſſinoient ſinguliérement bien pour leur âge. Ils avoient déjà le goût des Arts, & le ſallon du Louvre leur fit un plaiſir extrême. Le ſoir, on ne parla que de tableaux & de peinture.

Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux tableaux que tout le monde admiroit tant; cette femme ſûrement n'eſt plus jeune, car il n'eſt pas poſſible d'avoir des talens ſi ſupérieurs dans la jeuneſſe? —— Comment pouvez-vous faire cette queſtion? N'avez-vous pas vû ſon portrait peint par elle-même? —— Oui; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment! à préſent elle eſt auſſi jeune & auſſi jolie que ce charmant tableau la repréſente?... —— Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, ſa jeuneſſe, ſon ſexe, ſa figure, une excellente réputation ne permettroient certainement pas de la juger avec ſévérité.... —— Ainſi, quelle admiration ne doit-elle pas inſpirer, puiſquelle joint à tous ces avantages un talent ſupérieur!... —— Le public eſt juſte, rien ne peut l'empêcher de louer & d'admirer ce qui lui plait & ce qui le frappe. Auſſi avez-vous vu les tableaux dont nous parlons attirer & fixer toutes les perſonnes qui étoient au ſallon.. —— Briller à côté des plus grands maîtres, cela eſt bien glorieux pour une femme! Oui; mais cela eſt bien dangereux. —— Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme? —— Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur; & quand ils s'y décident, c'eſt avec une animoſité qu'ils n'auroient pas pour un rival; ils

penſent qu'ils ont ſeuls le droit de prétendre à la gloire; ils veulent bien nous flatter, & même ſe laiſſer gouverner par nous; mais ils ne veulent pas nous admirer; & pour revenir à Madame le B**, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, ſi elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevroit que des hommages, elle n'entendroit que des flatteries; mais elle s'aviſe de peindre des tableaux d'hiſtoire, elle n'eſt effacée par aucun Académicien; il faut convenir que cela eſt étrange & révoltant....

—— Maman, M. l'Abbé m'a dit que les Journaliſtes rendoient compte des tableaux expoſés au ſallon; je crois qu'ils ont bien loué ceux de Madame le B**? —— Ils ont *trop de prudence* & de *circonſpection* pour oſer louer une femme qui ſe diſtingue véritablement. *Généreux* & *compatiſſans*, ils ſont remplis d'égards pour les envieux; ils les conſoient autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le merite ſupérieur ou les travaux utiles; pour eux, ils ne *protégent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité eſt le partage de la multitude : ainſi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, & ils acquiérent de juſtes droits à la reconnoiſſance de tous les envieux & des détracteurs des grands talens : claſſe étendue & dangereuſe dont

la haine eſt auſſi active qu'envenimée. — Ainſi, Maman, les Journaux ne rendent pas juſtice à Madame le B**. ? — Un ſeul Journal juge ſes Ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une maniere qui a ſurpris toutes les perſonnes qui ne connoiſſent pas les principes invariables & la politique profonde des Journaliſtes. D'un autre côté, les ennemis de Madame de B**. ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant ſuccès, ſont réduits à ſoutenir que ce ſuccès n'eſt pas mérité. — Mais que peuvent ils dire pour le prouver? — Ils diſent que Madame le B** peint dans un petit genre.... — Comment! des figures grandes comme nature, & des ſujets pris de l'Iliade? — Ou les allégories les plus nobles & les plus ingénieuſes; voilà ce qu'ils appellent *un petit genre*. Ils ajoutent qu'elle n'a peint juſqu'ici que des figures de femmes. — Ils veulent donc perſuader que pour peindre une belle femme, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir un talent ſupérieur? — Préciſément; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours & les Graces (*a*);

(*a*) " L'Albane naquit à Bologne. Il épouſa en ſecon-
„ des noces une très-belle femme, qui devint le mo-
„ dele de toutes les Divinités qu'il repréſentoit dans ſes
„ tableaux. Il en eut douze enfans, ſi beaux qu'ils lui

ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël & du Guide, de Carle Maratte, &c.; & voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands Peintres. — En France, quatre Académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talens que certains Peintres de l'Académie.... En effet nous avons vû au sallon de bien vilains petits tableaux, entr'autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter; je les ai entrevus en passant, & ils m'ont paru bien mal peints.... — Ils étoient en effet, de toutes manieres, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût & les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette

---

„ servirent non-seulement pour peindre les grouppes „ charmans de petits Amours dont il enrichit ses belles „ compositions, mais qui furent encore les originaux „ d'après lesquels le Poussin, François Flamand & l'Al- „ gardi (ce dernier étoit Sculpteur) étudiérent les gra- „ ces de l'enfance. L'Albane mourut en 1660, âgé de „ 83 ans„.

Extrait des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. M. P. D. L. F. Tome I.

brillante carriere. Parmi les étrangeres, il en eſt une bien célébre, elle peint auſſi dans *le grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ſes tableaux.... —— C'eſt Angélique Kauffman.... —— Je ne ſais pas comment les Journaux la traitent dans le pays qu'elle habite ; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens ſupérieurs.... —— Maman, vous qui vous plaiſez à recueillir tout ce qui eſt à la gloire des femmes, ſavez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre? —— A-peu-près. —— Oh, Maman, faites-nous les connoître. Nous connoiſſons déjà Joanna Gazzoni (*a*), Elizabeth Cirani, Marie, fille du Tintoret (*b*), & la Roſalba (*c*). —— Je vous donnerai un cahier qui

(*a*) On voit en Italie, & particuliérement à Rome, pluſieurs tableaux d'elle très-eſtimés.

(*b*) Elle mourut en 1590. On voit d'elle au Palais-Royal un beau tableau repréſentant un homme aſſis, vêtu de noir, ayant une main ſur un livre ouvert poſé ſur une table, où ſont un Crucifix, un écritoire, une pendule & des papiers.

(*a*) *La Roſalba Carriera* fut l'éléve du Cavalier *Diamantino*, & ſurpaſſa ſon Maître. Elle s'acquit une ſi grande réputation que toutes les Académies de l'Europe, s'empreſſérent à la recevoir. Elle fut reçue à l'Académie de peinture de Paris en 1720, ſur un tableau en paſtel

contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (2). Il faudroit faire un Ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquerir les grands talens qui demandent du génie. —— Comment? —— Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, & par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, & des talens frivoles. Un peintre veut-il instruire sa fille dans son art, il n'aura jamais le projet d'en faire un Peintre d'histoire; il lui répétera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, & qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roses; elle étoit née peut-être pour peindre les Héros! De même un Homme-de-Lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit & du goût pour les

---

représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, & jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France & en Allemagne. Ses talens lui procurerent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de 85 ans.

vers, il cultivera ſes diſpoſitions heureuſes; mais ſon premier ſoin ſera de ravir à ſon éléve la confiance qui ſoutient le courage, & l'ambition qui fait ſurmonter les difficultés. On lui preſcrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (*a*), qui, abuſant de la puiſſance & de l'opinion, impoſoit des loix extravagantes que reſpecterent les préjugés, l'inſtituteur trace autour de ſa jeune éléve un cercle étroit qu'il lui défend d'oſer franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répétera conſtamment: ne faites que des *Romans*, des *Idyles*, des *Madrigaux*. Un Muſicien célébre me fit entendre il y a deux ans ſa niéce qui jouoit ſupérieurement du *piano-forte*. J'admirai ſur-tout la maniere dont elle préludoit; & j'appris avec une ſurpriſe extrême, qu'elle ſavoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi, avec une auſſi bonne tête, elle avoit négligé d'apprendre la compoſition. Je n'ai pas voulu, répondit l'oncle, lui faire perdre ſon temps à cela. *A quoi peut ſervir la compoſition à une femme?* Tous les hommes raiſonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que

(*a*) Popilius. *Voyez Annales de la Vertu, Tome II, pag.* 23.

nous jouons des instrumens, que nous dansons, & même que nous causons aussi bien qu'eux. Ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant il existe encore un talent aussi commun parmi les femmes que parmi les hommes; & ce talent enchanteur & sublime exige nécessairement une sensibilité vive & profonde, de l'énergie, de la chaleur, & tous ces grands mouvevens de l'ame qui n'appartiennent, dit-on, qu'aux hommes.... — Quel est donc ce talent? — Celui de jouer supérieurement la Tragédie & la Comédie. — Ah, il est certain qu'on peut citer une foule d'actrices célébres.... — Si tous les autres talens, ainsi que celui-ci, étoient moins les fruits de l'éducation, de l'art & de l'étude, que les dons heureux de la nature, une parfaite égalité existeroit sans doute entre les hommes & les femmes.

Quelques jours après cette conversation, les enfans ayant été voir les Galeries du Luxembourg, Madame de Clémire les questionna. Ils avouerent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Poussin (*a*). A votre âge, dit Madame de Clémire, on

(*a*) Nicolas Poussin, d'une famille noble, né en 1594 à Andéli, petite Ville du Vexin Normand, fut un des plus grands Peintres de l'Ecole-Françoise. Le desir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le Cardinal de

n'eſt frappé que de ce qui plait, de ce qui éblouit, ou de ce qui peut produire des ſentimens vifs, tels que l'horreur, la pitié, &c. Ce qui eſt fin, délicat ou profond, vous échappe. Mais en cauſant avec vous, je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne feriez pas en état d'appercevoir; & pluſieurs entretiens de ce genre vous donneront inſenſiblement des idées, & formeront votre goût & votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien d'avoir vû ce tableau du Pouſſin : mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous obſervé avec attention la couleur du Ciel & des nuages; l'obſcurciſſement de l'air, & cette vapeur répandue dans l'atmoſphère, & qui en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affoiblit leurs couleurs, fait diſparoître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir?

Richelieu l'attira à Paris. Louis XIII lui donna une penſion, & le titre de ſon premier Peintre. Mais l'envie des Artiſtes médiocres força le Pouſſin de s'expatrier; il retourna à Rome, après avoir fait pour le cabinet du Roi, un plafond repréſentant le temps qui délivre la Vérité de l'oppreſſion de l'envie. Le Pouſſin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoit d'éléve que *Guaſpre*, ſon beau-frère, qui prit le nom de *Pouſſin*.

entrevoir?.... —— Je n'ai rien observé de tout cela. —— Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Poussin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce tableau sublime, est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu ; & dites-moi, si vous vouliez peindre le déluge universel, qu'elle est l'idée qui s'offriroit d'abord à votre imagination ?.. —— Celle de représenter une multitude d'hommes prêts à être ensevelis sous les eaux. —— Cela est vrai ; voilà l'idée qui se présente naturellement : mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague, & par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant ; & c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (*a*)... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ! Elles ne sont pas dans l'Arche, elles sont proscrites, elles

(*a*) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

doivent ſubir le ſort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle ſituation offre-t-il ces infortunés ? D'un côté, une mère uniquement occupée de ſon enfant, & qui, en périſſant, ne ſonge qu'à le ſauver ; c'eſt un époux qui tend les bras à ſon épouſe ; c'eſt un homme prêt à ſe précipiter volontairement d'une barque au fond des flots... Sans doute pour ſe réunir à ce qu'il aime !.... A l'un des côtés de ce tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant & le plus terrible. Sur la cîme d'un rocher, paroît un ſerpent : ſon attitude eſt menaçante ; il lève avec fierté ſa tête orgueilleuſe. On croit entendre ſon ſifflement horrible ; on reconnoit, en frémiſſant, l'eſprit tentateur qui corrompit le premier homme, & qui s'applaudit encore du nouveau déſaſtre dont il eſt l'auteur.... Mais l'eſpérance adoucit l'horreur de cette ſcène affreuſe ; les yeux peuvent ſe repoſer ſur l'arche heureuſe qu'on apperçoit dans le lointain..... — Je vous aſſure, Maman, qu'à préſent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention*, & puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *déluge* du Pouſſin.

Nous avons vû un autre tableau dont nous avons ſenti la beauté, c'eſt *la naiſſance de Louis*

XIII, (*a*); on nous a fait remarquer la double expreſſion qui ſe trouve ſur le viſage de *Marie de Medicis*, & nous en avons été très-frappés... La compoſition & l'expreſſion; voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur & à l'eſprit. Un peintre qui ne les poſſéde pas, quelque habile qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis, eſt en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expreſſion de ſentimens oppoſés, ſur le même viſage, que dans un morceau de ſculpture que j'ai vu à Gènes: c'eſt le chef-d'œuvre du Puget. Il repréſente *le martyre de Saint-Sébaſtien*: le viſage du Saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la réſignation & l'amour divin. —— Maman, il faut néceſſairement qu'un grand peintre ait beaucoup d'inſ-

(*a*) *De Rubens.* Cet illuſtre artiſte, né à Cologne, fit la plus brillante fortune: il joignit aux talens d'un peintre ſublime, des connoiſſances étendues. Il ſavoit ſept langues: il a écrit pluſieurs ouvrages en latin; les uns ſur les règles de ſon art, d'autres ſur le coſtume des anciens. Il fut employé dans diverſes négociations. Comblé d'honneurs & de richeſſes, il finit ſes jours à Anvers en 1640, âgé de 63 ans. Il a formé beaucoup d'élèves, entr'autres le célébre *Vandick*.

truction ? — Assurément il est indispensable qu'un peintre sache l'anatomie ; il ne peut sans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la perspective ; il doit avoir une connoissance approfondie de l'Histoire ancienne & moderne, & de la mythologie : enfin s'il n'est pas observateur & philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. —— Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie & le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon sculpteur, excellent architecte & le premier peintre du monde (*a*). Michel-Ange étoit aussi grand sculpteur, que peintre supérieur & savant architecte (*b*). L'excessive augmenta-

(*a*) On voit à Rome *un Jonas* de *Raphaël*, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs Palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbin, & mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau *de la Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux & de son génie, & que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand artiste.

(*b*) Je trouve encore dans la vie de *Michel-Ange*,

tion du luxe en multipliant les amuſemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, & nous fait perdre le goût du travail. — Non-ſeulement les peintres aujourd'hui ne ſont ni ſculpteurs, ni architectes; mais je crois qu'ils ne liſent guères, car en général ils ne choiſiſſent que des ſujets connus. — Cela eſt vrai; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils traitent ces ſujets uſés d'une maniere commune. — Mais, Maman, comment traiter d'une maniere neuve un ſujet rebatu? — Avec du génie rien n'eſt plus facile, ſur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans: vous avez vu cent *Charités Romaines*, n'eſt-il pas vrai? — Oh certainement? — Il n'exiſte pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité Romaine:* eh bien, écoutez la deſcription de celle-ci: une jeune femme dans une priſon allaite ſon père, tandis que ſon enfant pleure & paroît demander par des cris une ſubſiſtance que la nature lui deſtinoit; la

---

qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui ſervirent à défendre la Ville de Florence ſa patrie, & qui forcerent ſes ennemis d'en abandonner le ſiége. Entr'autres morceaux de ſculpture de cet artiſte, on admire particuliérement la ſtatue qui repréſente *Moïſe tenant ſous ſon bras le livre de la Loi.* Cette ſtatue eſt à Rome. Michel-Ange mourut âgé de 90 ans, l'an 1564.

jeune femme le regarde avec un attendriſſement douloureux (*a*). —— Ah Maman, voilà en effet un tableau tout nouveau, & c'eſt cependant le même ſujet! —— Le peintre n'a fait qu'ajouter une circonſtance : il a marié la fille du vieillard priſonnier..... —— Mais il y a des ſujets où l'on pourroit ſe permettre d'ajouter des circonſtances d'invention? —— Certainement. Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le ſecond exemple que je vais vous citer. Tous les peintres, qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de repréſenter une femme d'une figure dure & martiale & dont l'air fier & menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuſes. Cependant Judith n'étoit point une guerriere; elle ne fut homicide que pour ſauver ſon pays, & parce qu'elle ſe crut inſpirée par le ciel même, voilà l'hiſtoire. Il ſeroit poſſible que Judith eût naturellement la modeſtie, la douceur & la timidité qui caractériſent ſon ſexe, & qu'emportée par l'amour de ſa patrie & par une inſpiration divine, elle ait fait une action abſolument contraire à ſon caractère. L'enthouſiaſme a ſouvent produit des choſes auſſi extraordinaires : & voilà

(*a*) On voit ce tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en eſt belle, & l'exécution médiocre.

ce que *Paul Véronèſe* a ſuppoſé à l'égard de Judith. Dans ſon divin tableau il a repréſenté Judith ſous les traits d'une blonde touchante ; ſa figure eſt délicate, ſa phyſionomie d'une douceur angélique, ſon air ingénu, modeſte & timide ; elle tient d'une main tremblante la tête ſanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : ſon viſage exprime non l'horreur des remords, mais le ſaiſiſſement & la pitié : en la regardant on voit, on ſent combien cette action cruelle a dû lui coûter ! Il eſt impoſſible de la contempler ſans être profondément ému. Une eſclave nègre tient un ſac ouvert ; elle conſidére avec une curioſité féroce la tête d'Holopherne, & forme le contraſte le plus frappant avec la figure douce & raviſſante de Judith (*a*).... Cet exemple doit ſuffire pour vous convaincre que les reſſources du génie ſont inépuiſables, & qu'on

(*a*) *Paul Caliari Véronèſe* naquit à Vérone en 1537 : ſon tableau le plus parfait eſt à Veniſe, dans le réfectoire du Couvent de Saint-Georges. Il repréſente les *Noces de Cana*. Paul Véronèſe mourut à Veniſe en 1588. Il eut pour diſciples ſes trois fils. L'aîné, *Charles*, ſe diſtingua particuliérement. Il mourut à l'âge de 25 ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent peintre, *Alexandre Véronèſe*, qui s'appeloit *Turchi* ou l'*Orbetto*. Il mourut en 1670.

peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

Pourriez-vous, Maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales, sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau, pour juger de son mérite? —— Pour se connoître en tableaux il faut, comme nous l'avons déja dit, avoir observé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente : les arbres vus en perspective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, &c..... —— Ainsi pour devenir connoisseur, il faut avoir vécu à la campagne? —— Il faut même avoir voyagé & vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles, & tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas : il est nécessaire que l'amateur ait encore, comme le peintre, une connoissance approfondie du cœur humain, afin qu'il puisse dire : *cette situation demandoit une autre expression ou une ordonnance différente*.... Enfin il est impossible de se connoître en tableaux, si on n'en a pas vu une prodigieuse quantité & si on ne les a pas examinés & comparés entre eux avec la plus grande attention : & avec tout cela, si cet amateur ne sait pas dessiner & peindre bien

ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui. —— Mais comment se peut-il qu'il y ait tant de connoisseurs? —— Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, & que tous les Journalistes nous assurent qu'ils sont *connoisseurs*, & que pour nous le prouver ils employent tous les termes scientifiques adoptés par certains amateurs: ils disent qu'un artiste à un *faire précieux*, que *le faire d'un ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, &c.... —— Ces expressions sont drôles. Il y en a bien d'autres du même genre. Ce sont-là les termes de l'art? —— Je veux le croire: mais ce qu'il y a de certain c'est qu'un homme qui valoit bien nos *connoisseurs*, & qui a fait un excellent traité sur la peinture, ne les a jamais employés. Quel est donc cet homme? —— Mengs... —— Quoi, ce grand peintre? —— Oui ce peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile & le plus estimable; les ignorans ainsi que les artistes peuvent le lire avec intérêt, ils n'y trouveront ni mots barbares ni expressions ridicules (*a*). Au reste quand on a des idées neuves

(*a*) Le Chevalier *Antoine-Raphaël Mengs*, naquit à Dresde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckel-*

on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair, on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de faire le détail, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau ; premiérement le genre : l'Histoire est le premier de tous (*a*). — Supposons que le con-

---

man a fait des talens supérieurs de cet artiste que l'Europe vient de perdre :

„ Le sommaire de toutes les beautés que les anciens „ artistes ont répandues sur leurs figures, se trouve „ dans les chef-d'œuvres immortels de M. Antoine-Ra- „ phaël Mengs, premier peintre de la Cour d'Espagne „ & de Pologne, le premier artiste de son temps, & peut- „ être des siècles futurs. Semblable au phénix, on peut „ dire que c'est Raphaël ressuscité de ses cendres pour „ enseigner à l'univers la perfection de l'art, & y at- „ teindre lui-même autant qu'il est possible aux forces „ de l'homme.... Il manquoit à l'Allemagne de montrer „ au monde un restaurateur de l'art, & de voir le Ra- „ phaël Germanique reconnu & admiré pour tel à Ro- „ me même, qui est le siége des Arts. *Histoire de l'Art*, „ *Tome I*, *pag.* 312. „

Cet éloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son Traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédié à Madame *Le Brun*.

(*a*) On comprend dans ce genre tous les sujets pris

noiſſeur examine un tableau d'Hiſtoire. — Donnez-moi un ſujet... Cette propoſition embarraſſa un inſtant les enfans; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour ſujet *Bias* (*a*), *rachetant les jeunes filles de Meſſine.* Je ſuis très-contente de ce ſujet, reprit Madame de Clémire, il offre une action intéreſſante; on y trouvera d'ailleurs contraſte d'âge, diverſité d'expreſſion & le beau coſtume Grec. Mais compoſez vous-mêmes ce tableau; je le critiquerai. D'abord, quel eſt le lieu de la ſcène? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maiſon de Bias. — La maiſon d'un ſage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes ni pilaſtres.... — Eh bien, le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaiſſeau des Corſaires; les jeunes filles amenées par les Pirates viennent de débarquer; Bias les rachette. Il parle aux deux Corſaires, leur donne de l'argent; pendant ce temps, les jeunes filles réunies & formant un joli grouppe, expriment leur joie.... — Ne ſeroit-il pas plus intéreſſant qu'elles exprimaſſent leur reconnoiſſance?

---

dans la Mythologie, les ſujets nobles d'imagination, & les Allégories.

(*a*) *Bias*, un des ſept ſages. *Voyez Annales de la Vertu*, *Tome I*, *pag.* 281.

— Ah, cela eſt vrai. — Il faut que les Corſaires ayent reçu leur argent & qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin ſur un plan éloigné. Bias & les jeunes filles rempliſſent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expreſſion? — L'air ſatisfait.... — Et attendri; mais avec dignité, & ſans que cette expreſſion douce puiſſe altérer cette ſérénité majeſtueuſe qui doit être répandue ſur toute la phyſionomie d'un ſage. Que font les jeunes filles? — Elles peuvent l'embraſſer, puiſqu'il eſt ſage & vieux..... — Mais c'eſt un homme, & vos jeunes filles ſont auſſi modeſtes que timides & ſenſibles. Si vous voulez qu'elles intéreſſent, c'eſt ainſi qu'il faut les repréſenter. — C'eſt bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous? — Seize ou dix-ſept ans. — Cela ſera bien monotone: moi je voudrois qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix huit ans, une troiſieme de douze ans, & que les autres euſſent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de ſon âge, ſe jetteroit dans les bras du ſage pour l'embraſſer; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler & ſentir avec le plus d'énergie, ſeroit à genoux aux pieds de Bias, elle pourroit même tenir contre

ſon ſein ſa jeune ſœur âgée de douze ans, & la préſenter au vieillard; elle auroit l'air d'exprimer ſa reconnoiſſance & celle de ſes compagnes, qui, placées derrière elle, formeroient un grouppe intéreſſant. — Pourquoi celles là n'avancent-elles pas? — La timidité les retient: elles ſont dans l'âge où l'on ne ſait pas encore la ſurmonter lors même qu'elle eſt le plus déplacée. — A préſent je comprends tout cela; je vois notre tableau, & je le trouve fort joli. — Oui; mais il y a deux perſonnages (les Corſaires) qui ne prennent point part à l'action principale, & qui ne la regardent pas; c'eſt un défaut dans la compoſition. — Supprimons ces deux figures... — Elles ſont néceſſaires à l'intelligence du ſujet; ſans elles on ne pourroit deviner ce que repréſente le tableau. — Pourquoi les Corſaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas le groupe principal? — Rien ne doit diſtraire des Corſaires qui comptent leur argent. — Eh bien il faut ſuppoſer que le compte eſt fait; prendre le moment où l'un des deux ferme la bourſe, & où l'autre alors regarde, & pouſſe ſon camarade pour lui faire obſerver ce qui ſe paſſe. — Quelle expreſſion donnerez-vous à celui qui pouſſe l'autre? — Seulement de la curioſité. — Fort bien Le tableau eſt maintenant paſſablement compo-

ſé (*a*). — Maman, faites-nous compoſer ainſi tous les jours un tableau, nous donnerons tour-à-tour un ſujet, cela ſera charmant. — J'y conſens, ſi vous pouvez me dire dans ce moment, clairement & en peu de mots, ce qu'il faut obſerver en général pour juger du mérite d'un tableau rélativement à la compoſition? — Cela eſt fort aiſé: vous venez de nous l'apprendre... — Voyons. — Il faut d'abord que le ſujet puiſſe être deviné facilement par tous ceux qui connoîtront le trait qu'il repréſente; enſuite on doit voir ſi le moment eſt bien choiſi, ainſi que le lieu; ſi les perſonnages ont les attitudes & l'expreſſion qui conviennent à leur ſituation & à leur âge, & ſi le coſtume eſt bien obſervé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit.

(*a*) Dans un tableau où les figures ne ſont pas de ſimples acceſſoires, comme dans des payſages, il ne faut pas que le fond domine; il faut, au contraire, que les figures occupent la plus grande partie de l'eſpace qu'offre la toile, ſur-tout dans les ſujets où l'on préſente pluſieurs figures. On doit encore obſerver une règle importante dans la compoſition, c'eſt de ne pas donner aux figures poſées ſur le *ſecond plan*, une expreſſion auſſi forte qu'à celles qui ſont placées ſur le premier plan. Cette même gradation doit être ſenſible entre le ſecond & le troiſieme plan; & ainſi des autres.

— Ainſi, Maman, tous les ſoirs nous compoſerons un tableau d'hiſtoire. — Oui, je vous le promets; & ce printemps quand nous ſerons à Champcery, nous compoſerons des tableaux flamands, des *Teniers* (*a*), des *Gérard-Dow* (*b*); c'eſt-à-dire, des tableaux repréſentant des ſcènes villageoiſes. — Sûrement. Nous en aurons les modèles ſous les yeux. — Et c'eſt ainſi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture

---

(*a*) *David Teniers* le pere, appelé le vieux, naquit à Anvers en 1582, & fut élève de Rubens. Il n'a repréſenté que des laboratoires de chimie, des tabagies, des kermeſſes ou foires Hollandoiſes; & ſon fils *David Teniers*, ſe diſtingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frere de David le jeune, n'a égalé ni ſon pere, ni ſon frere.

(*b*) *Gérard-Dow* naquit à Leyde en 1613, & fut élève de *Rembrant*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs diſciples ont été *Scalken* & *Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de Gérard-Dow ſont: le *Charlatan* & *l'Hydropique*. Le premier eſt dans la galerie de Duſſeldorp; le ſecond eſt à Turin dans la collection du Roi de Sardaigne. Il repréſente une femme hydropique d'une figure intéreſſante; elle eſt aſſiſe dans un fauteuil, & tandis qu'un Empyrique, vêtu d'une longue robe de ſatin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'hydropique à genoux devant ſa mere, la conſidere en pleurant avec une expreſſion pleine de ſentiment.

eſt bien inférieur au genre noble? — Certainement. Malheur à ceux qui préferent la repréſentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes & des choux, aux tableaux de Raphaël & du Corrège (*a*). Le *genre comique* ne peut exiſter en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime intéreſſante ſans quelques développemens, & ſur-tout ſans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il ſera poſſible d'imaginer de plus ridicule, de plus groteſque, le peintre n'aura même pas le petit mérite *d'un farceur*, il ne fera jamais rire perſonne aux éclats; il ne peut être que bas & groſſier, il ne ſauroit être plaiſant. La peinture a le pouvoir d'attendrir, de plaire, en offrant des images douces & riantes; elle peut exciter encore la pitié, la terreur, l'admiration; mais elle n'inſpirera jamais une véritable

(*a*) *Antonio Allegri Corregio* naquit à *Corregio* dans le Modenois. Il eſt regardé comme le fondateur de *l'Ecole de Lombardie*. Il s'attacha particuliérement aux Graces; & nul peintre n'a pu le ſurpaſſer dans *le genre gracieux*. On raconte, qu'après avoir conſidéré avec admiration un tableau de Raphaël, il s'écria: *anche io ſon Pittore*; & moi auſſi je ſuis peintre. Le Corrège étoit encore mathématicien & architecte. Il mourut en 1534, âgé de 40 ans.

ble gaité. On me vante en vain *la vérité parfaite* des tableaux Flamands; je ne fais cas de la vérité dans un livre & dans un tableau que lorſqu'elle m'inſtruit ou m'intéreſſe. Je n'ai nul plaiſir à conſidérer une vieille & vilaine cuiſiniere épluchant des oignons. Qu'un autre s'extaſie devant cette image, jamais ce tableau ne ſera dans mon cabinet; j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie bergere, & je préférerai encore à la bergere une Nymphe & une Déeſſe, parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un tableau n'a pas le mérite d'une compoſition intéreſſante ou ſpirituelle; s'il ne repréſente qu'une ou deux figures ſans action, il eſt indiſpenſable que ces figures ſoient bien choiſies, & dignes par elles-mêmes de fixer l'attention & les regards: tels qu'un vieillard vénérable, ou une femme parfaitement belle. Quel plaiſir peut procurer l'imitation exacte d'une choſe, qui, dans la réalité, ne mérite pas d'être regardée? Il ne faut pas plus de génie pour repréſenter une marchande de poiſſon, que pour peindre un vaſe rempli de fleurs, & certainement le dernier objet doit obtenir la préférence, puiſqu'au moins il eſt agréable.

Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une queſtion à vous faire: je voudrois ſavoir poſitive-

ment en quoi consiste le mérite d'une allégorie? — Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire, facile à deviner au premier coup-d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale : comme celle-ci, par exemple : *l'Innocence se jetant dans les bras de la Justice*; la Paix *ramenant l'Abondance* (*a*). Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes & des idées justes & morales. *Le temps dévoilant la vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours, parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut, c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une femme majestueuse, habillée simplement (*b*); les autres prétendent qu'elle doit être nue, & on n'est pas d'accord sur ce point; ainsi cette Vertu personifiée dans un tableau ne sauroit être frappante.. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure, n'a-t-elle pas ce défaut? *L'innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la

(*a*) Tableaux de Madame Le Brun.

(*b*) Dictionnaire de la Fable.

repréſente avec une colombe. Mais cette figure peut ſe paſſer d'attributs ſi l'artiſte a du génie, parce qu'alors elle ſera frappante par l'expreſſion qui lui convient : aucun caractere particulier ne diſtingue *la Vérité*; on ſe la repréſente belle, noble & froide; une Nymphe, une Déeſſe peuvent avoir cette figure; ainſi elle n'eſt caractériſée ni par les attributs, ni par le genre de ſa phyſionomie : mais l'expreſſion de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence; il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les Nymphes, les Déeſſes, les Graces, plus belles, plus impoſantes qu'elle, & moins jeunes & moins touchantes : ſes *attributs* ſont ſur ſon front & dans ſes yeux : un mêlange intéreſſant de timidité, de douceur, de modeſtie, d'ingénuité, embellit ſes traits & la fait reconnoître; image pure & céleſte, dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit ſeul tracer tous les charmes ! ainſi vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels, que pour repréſenter celles qui ne peuvent être caractériſées que par l'expreſſion de leur phyſionomie; car il eſt plus facile de faire une *faulx* & des *ailes*, &c. que de donner à un viſage une expreſſion frappante. Rubens, dans la Galerie du

Luxembourg, a repréſenté *l'Ignorance.* Cette figure n'a point d'attributs; mais elle eſt pour tout le monde auſſi aiſée à reconnoître que le *Temps* ou la *Diſcorde.* Il n'y avoit qu'un artiſte ſupérieur qui pût lui donner ce degré de vérité. — Par conſéquent, il n'eſt point de paſſions, de vices, de vertus & de ſentimens, qu'on ne puiſſe peindre allégoriquement? — Non; il exiſte beaucoup de ſentimens, de vices & de vertus, dont un peintre ne peut offrir l'image, ou que du moins il ne ſauroit repréſenter que d'une maniere vague, & par conſéquent obſcure. Tout ſujet dans ce genre qui manque à la fois d'attributs & d'expreſſion caractériſtique, doit, en général, être rejeté d'un tableau allégorique: par exemple, *la Bienfaiſance* eſt une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expreſſion particuliere; on peut la confondre avec *la Bonté*, ou ſouvent avec *la Pitié*, ſi elle eſt en action. — Maman, il me ſemble que les Peintres, outre les ouvrages d'Hiſtoire, devroient lire les Poëtes; ils y trouveroient des allégories. — Aſſurément. Ils ne liſent guères que les traductions d'*Homère* & du *Taſſe*: *Milton*, & beaucoup d'autres, leur fourniroient des Sujets moins uſés & auſſi heureux. Ils pourroient trouver auſſi dans nos Poëtes François une foule d'idées & d'images charmantes. Par exemple, ſi un

artiſte vouloit repréſenter *Hygée*, Déeſſe de la Santé, *Greſſet* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant tableau. Je vais vous dire la deſcription de Greſſet; après les quatre premiers vers, à meſure que je dirai les autres, repréſentez-vous chaque image diſpoſée ſur une toile & formant un tableau.....

„ *Il eſt une jeune Déeſſe*
„ *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;*
„ *Elle écarte les maux, les langueurs, les foibleſſes;*
„ *Sans elle la beauté n'eſt plus* :
„ Les Amours, Bacchus & Morphée
„ La ſoutiennent ſur un trophée
„ De myrthe & de pampres orné;
„ Tandis qu'à ſes pieds abattue
„ Rampe (*a*) l'inutile Statue
„ Du Dieu d'Epidaure enchaîné.

Oui, Maman, reprit Pulchérie, cela eſt vrai; cette deſcription formeroit un Tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit Céſar, de demander à Maman une choſe que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous

(*a*) *Rampe*, n'eſt pas tout-à-fait le mot propre: cette expreſſion manque de juſteſſe, parce que *ramper* ſuppoſe un mouvement qu'une Statue ne peut avoir.

avons vu dans un jardin un morceau de ſculpture qui repréſente une femme au bain, ſervie par une négreſſe. La figure qui ſe baigne eſt de marbre blanc; la négreſſe eſt de bronze. — Je connois ce morceau, il eſt charmant & le nom de l'artiſte qui l'a fait ſuffiroit ſeul à ſon éloge. Il y avoit une raiſon pour que la négreſſe fût en bronze, c'eſt qu'elle tient un vaſe rempli d'eau, par conſéquent il falloit faire paſſer dans l'intérieur de la Statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vaſe, ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une Statue de marbre. Sans cette raiſon, l'artiſte n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze & le marbre; il a trop de goût pour ne pas ſentir que cette bigarure ne peut jamais produire un effet heureux en ſculpture. On voit à Rome la Statue de Saint Staniſlas, repréſenté dans ſon habit de Religieux. Sa robe eſt de marbre noir, & ſa figure de marbre blanc, bigarure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, & qui au lieu d'ajouter à l'illuſion la détruit entiérement, car ſi en examinant un morceau de ſculpture l'eſprit n'eſt pas uniquement occupé de l'idée des formes, ſi un acceſſoire lui rappelle celle du coloris, ſi on lui offre une draperie tranchante & de couleur naturelle, il deſirera que la figure ait de la carnation,

& il ne verra plus dans la ſtatue qu'une poupée ridiculement habillée. — Je comprends cela ; mais, Maman, pourquoi eſtime-t-on cette même bigarure dans les pierres gravées? — C'eſt que des têtes ou des ſujets repréſentés ſur la ſurface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais, d'aucune maniere, produire le plus léger degré d'illuſion. On ne deſire dans ce genre que l'élégance & la pureté du deſſin, & on loue, avec raiſon, l'artiſte qui ſait faire valoir la beauté de la pierre en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle préſente. — Je ſuis bien aiſe, Maman, que vous m'ayez donné cette explication, car je vous avoue que ce mélange de blanc & de noir étoit préciſément ce qui m'avoit frappé : je croyois cela beau, parce que je n'avois jamais rien vu de pareil. — Une autre fois vous ſaurez qu'il ne ſuffit pas qu'une idée ſoit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puiſſe bleſſer le bon goût ou la raiſon. Si on invente une choſe qui ne ſoit ni utile ni agréable, on n'eſt pas ingénieux, on eſt bizarre, & l'on reſſemble à ce Prince Sicilien dont je vous parlois l'autre jour, on ne produit que des folies, on n'enfante que des monſtres (*a*).

(*a*) Ce Prince Sicilien s'appelle le Prince de Palogania ; ſon palais eſt ſitué auprès de Palerme. M. Brydone,

Dans cet endroit de la converſation, on vint avertir Madame de Clémire que ſes chevaux étoient

---

voyageur Anglois, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la deſcription qu'il en donne : " Les ſtatues qui bordent la grande avenue & la cour de ſon palais, montent déjà à 600. Parmi ces grouppes immenſes, il n'y a pas une ſeule piéce qui repréſente un objet exiſtant dans la nature. Le Prince a mis des têtes d'hommes ſur le corps de différens animaux; & des têtes de toutes ſortes d'animaux ſur des corps humains. Quelquefois il a fait une ſeule figure de cinq ou ſix animaux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit une tête de lion ſur le cou d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre, & la queue d'un renard. Sur le dos de ce monſtre il en place un autre, encore plus hideux, qui a cinq ou ſix têtes, & un grand nombre de cornes. Le dedans du château répond au dehors; on y voit des plafonds en grandes voûtes qui ſont entiérement recouverts de larges miroirs joints enſemble; chacun de ces miroirs faiſant un petit angle avec ſon voiſin, ils produiſent l'effet d'un multipliant, de ſorte que ſi quatre perſonnes ſe promenent au-deſſous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes ſont auſſi couvertes de petits morceaux de glace. Les colonnes ont pour baſe un vaſe de porcelaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs pour chapiteau. Le fût eſt compoſé de caſſetiéres de différentes grandeurs, & qui diminuent par degrés depuis la baſe juſqu'au chapiteau, elles ſont cimentées enſemble. Les

mis; elle sortit avec ses enfans, & les mena à la Comédie Françoise. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer, & César parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la maniere dont on doit juger un ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune, dit Madame de Clémire, pour que je puisse à cet égard, satisfaire votre curiosité: mais j'ai le plan d'un Ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans, & qui aura pour titre :. *Cours de Littérature à l'usage des jeunes Personnes.* Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans; vous lirez ensuite *la Poëtique de M. Marmontel*, ouvrage aussi utile qu'estimable,

„ tables très-magnifiques, ont la forme de tombeaux. „ Les fenêtres sont composées d'un grand nombre de „ verres de toutes sortes de couleurs, de bleu, de rou- „ ge, de vert, de jaune, de violet, &c. L'horloge est „ enfermé dans le corps d'une statue; les yeux de la fi- „ gure se meuvent avec la pendule, & montrent alter- „ nativement le blanc & le noir. Dans la chambre à „ coucher & le cabinet de toilette, le Prince a placé tou- „ tes sortes d'animaux, des crapauds, des serpens, des „ lézards, des scorpions, tous travaillés en marbre de „ différentes couleurs. Toutes les Statues de famille „ sont de marbre blanc, ornées de draperies & d'habits „ de marbre de diverses couleurs, &c. *Voyages en Sicile „ & à Malthe, par M. Brydone.*

& qui achevera d'éclairer votre esprit & de former votre goût. —— Maman, combien de volumes aura votre Ouvrage? —— Trois au plus. —— Sera-t-il amusant? —— Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément & de la variété, du moins autant qu'il me sera possible; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires & précises, des idées justes, & une connoissance générale de la Littérature Françoise, Angloise, Italienne & Espagnole.

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour; on fut se mettre à table, on soupa sur le champ assez tristement; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César & ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais: on bailloit, on s'appuyoit languissamment sur sa chaise; on ne mangeoit point, & l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge; & que l'on préféreroit toujours aux plus charmans spectacles du monde, les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture & la conversation. Cependant on se promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais Royal, aux Champs-Élisées. Il falloit avoir

un *maintien*, & l'on y regrettoit vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, & l'aimable liberté des champs. Céſar critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle pouſſiere, s'écrioit-il ! quelle foule ! Et tout ce monde raſſemblé n'eſt là que pour nous gêner & nous contraindre, pour m'empêcher de courir & de grimper ſur les arbres !.... Et ces grands baſſins d'eau dormante, valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poiſſon ?.... Et puis au lieu de nos haies de mûriers & de noiſetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles ! Encore ſi l'on trouvoit ici des plantes & des fleurs ! Oh ! quels triſtes jardins ! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année quand on peut vivre à la campagne !....

Madame de Clémire entendoit ces murmures & ne les déſaprouvoit pas, car ils étoient fondés ; mais elle mena ſes enfans au *Jardin du Roi*, & ils le trouverent plus inſtructif & preſqu'auſſi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la botanique & de l'hiſtoire naturelle, rendit ces promenades ſi agréables qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reſte de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets ; on ſe rappeloit, en ſoupirant, les étangs glacés de Champcery, les courſes, les gliſſades & les veillées ; enfin tous

les plaiſirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas; on s'y amuſoit peu, & on en revenoit preſque toujours malade. Caroline eut au mois de Janvier un rhume ſi violent, qu'on fut obligé de la ſéparer de ſa ſœur dont elle troubloit le ſommeil. On l'établit dans une autre chambre, & Pulchérie ſe trouva ſeule dans la ſienne.

Au bout de cinq ou ſix jours, Madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid exceſſif, ſe paſſoit de feu dans ſa chambre, & qu'elle n'avoit pas voulu ſouffrir qu'on en fît depuis que ſa ſœur occupoit un autre appartement. Surpriſe de cette fantaiſie, Madame de Clémire queſtionna ſes gens. Le frotteur, chargé de porter du bois, déclara que *Mademoiſelle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas d'armoire de l'antichambre.* Le frotteur n'avoit pas fait de queſtions ſur cette ſingularité, *croyant*, ajouta-t-il, *que c'étoit l'intention de Madame.* La gouvernante des deux jeunes perſonnes ſoignoit Caroline, & n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été ſervie par une Payſanne qu'on avoit amenée de Champcery, & qui, interrogée à ſon tour, dit que Mademoiſelle Pulchérie lui avoit aſſuré que le feu lui portoit à la tête, & qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en paſſer. Après avoir pris toutes ces informations, Madame de

Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité, & Madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. *Gertrude*, la Paysanne de Champcery, assise dans un coin, tricotoit. Quand Pulchérie vit paroître sa mere, elle rougit. Pourquoi donc, mon enfant, dit Madame de Clémire, êtes-vous sans feu? --- Maman, il ne fait pas bien froid.... A ces mots, Madame de Clémire s'assit, & renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main, à présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre..... --- Ma chere Maman, je vais tout vous avouer..... Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que c'est..... --- J'ai bien quelques soupçons confus.... --- Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne, qu'une pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit venue demander l'aumone. Ma bonne lui donna, & puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain; & ma bonne me dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler; mais qu'elle manquoit d'ouvrage, & ce qui est bien plus triste, qu'elle manquoit aussi de bois. Ma bonne ajouta qu'elle lui fourniroit

de l'ouvrage ; & moi je penſai que ſi je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, Maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je ſavois que ma ſœur alloit ſe coucher dans une autre chambre, & je me dis : Voilà une occaſion de faire, comme Sydonie, une bonne action qui ne ſera ſue de perſonne. Je n'en parlerai même pas à Maman. Comme *tout ſe découvre avec le temps*, elle le ſaura tôt ou tard ; mais je ne m'en ferai pas vantée, & mon action n'en ſera que plus de plaiſir à Maman ; &, en attendant, Dieu la ſaura, & la pauvre femme ſe chauffera. Me voilà donc décidée à me paſſer de feu tous les matins. Cela me faiſoit trois bûches. Je dis au frotteur de les mettre dans le bas d'armoire, ce qu'il faiſoit tous les ſoirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés ; mais je l'ai aſſurée que cela ne pouvoit vous fâcher, Maman, au contraire. Elle m'a déclaré que ſi vous la queſtionniez, elle diroit la vérité ; & elle m'a promis que ſi vous ne l'interrogiez pas, elle ſe tairoit. C'eſt tout ce que je voulois.... — Eh bien, elle s'eſt chargée de porter le bois chez la femme ? — Oui, Maman, tous les matins.... — Mais comment,

à la porte, la laiſſoit-on paſſer ainſi chargée, & emportant régulierement trois bûches? —— Ah, je ne ſais pas! je n'ai jamais ſongé à cela. En effet, le Suiſſe devoit être ſurpris.... Cependant il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de queſtions, puiſqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là deſſous quelque choſe que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien ſouffert du froid? —— Un peu les deux premiers jours. Mais je penſois que la bonne femme ſe chauffoit avec ſes enfans; car elle a ſix petits enfans, & ſon mari étoit malade. Ils ſont bien à préſent, à ce que m'a dit Jeanneton. —— Comment bien! avec trois bûches ſeulement?... —— Oui, Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils ſont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de ſucre d'orge que mon papa m'a rapportées de Fontainebleau: & puis, ce n'eſt pas tout. Avant hier, je ne ſais par quel haſard, mon papa s'eſt aviſé de me demander ſi je ſerois bien aiſe d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Enſuite j'ai penſé à la femme, & j'ai rougi. Papa m'a embraſſée, il m'a donné de l'argent (c'étoit un louis), & il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire: il m'a pris envie d'employer ſix francs à m'acheter

des pelottes, & je ſuis remontée penſive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis; j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui diſant de les porter chez la femme, & en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelotes pour moi. Elle eſt ſortie. J'ai tiré mon écu de ma poche; il m'a fait de la peine à regarder..... Comme j'avois d'abord en moi-même deſtiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a ſemblé que je retenois quelque choſe qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru ſur l'eſcalier pour rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie; elle n'eſt revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure: je penſois aux pelottes, à la bonne femme.... J'étois bien embarraſſée. Enfin, en réfléchiſſant que ce louis étoit la premiere ſomme que j'euſſe eu de ma vie, je me ſuis dit: Il faut l'employer toute entiere à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton eſt arrivée, & je l'ai renvoyée avec les trois bûches & les ſix francs. Pulchérie achevoit ce récit lorſqu'un laquais entra dans la chambre, & s'avançant vers Madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le deſſus de la lettre: Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous eſt adreſſé; c'eſt ſans doute une invitation de bal. En diſant

ces

ces mots, elle ouvre la lettre; & au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit:

MADEMOISELLE,

" Venez recevoir la récompense de votre bonté
„ envers nous; venez apprendre de quel état vous
„ nous avez tirés. Il ne manque maintenant à
„ notre bonheur que d'en avoir pour témoin celle
„ à qui nous le devons; & nous ne pouvons
„ mieux prouver notre reconnoissance à notre
„ jeune & généreuse bienfaitrice, qu'en lui faisant
„ voir l'intérieur de la famille qu'elle a rendue si
„ parfaitement heureuse ".

Ah, Maman, s'écria vivement Pulchérie, Maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens? Assurément, répondit Madame de Clémire, & nous allons partir sur le champ. Je vais demander des chevaux; venez, chere enfant: en disant ces mots, Madame de Clémire prend Pulchérie par la main, & sort avec elle. Au bas de l'escalier on rencontre M. de Clémire. Où allez-vous, dit-il? Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, & mes chevaux sont mis..... Soyez de la partie, reprit Madame de Clémire, venez avec nous. Volontiers, dit M. de Clémire, &, sans demander d'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion

inexprimable. On monte en voiture, on part; & au bout de cinq minutes la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour; M. de Clémire ouvre une porte, & l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un bourrelier occupé de son métier; tandis qu'une femme auprès d'une table, & entourée de six petites filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans, travailloit en linge. Aussitôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. Approchez, Madame *le Blanc*, dit M. de Clémire, voilà Pulchérie... A ces mots, la femme, le mari, se précipiterent vers Pulchérie, & toutes les petites filles l'entourerent. O, ma chere demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir!.... Quoi, à votre âge, & si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu & endurer le froid pour nous envoyer votre bois; & puis de l'argent, & puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner!.... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent!.... Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier; nos dettes sont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler; nous n'avons plus besoin de rien: c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur! car sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous auroit jamais connus!...

Ah, Papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avoit donc tout dit? Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi même dans ma voiture les bûches à Madame le Blanc: mais j'avois expreſſément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mere, & de vous laiſſer ſoupçonner que je fuſſe inſtruit. Je voulois vous ménager à l'une & à l'autre une ſurpriſe agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embraſſé par ſa femme & ſa fille; enſuite on ſe remit à cauſer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure, on ſe leva pour ſortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton, & la plus âgée le préſentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en diſant: *C'eſt de notre ouvrage; ma mere, mes ſœurs & moi nous y avons toutes travaillé..... & de bien bon cœur!* Pulchérie ouvre le carton, & elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit, & ſe tournant vers ſon pere: Ah Papa, dit-elle, je les avois bien oubliées!.... Mais avec quel plaiſir je les reçois, puiſqu'elles ſont l'ouvrage de cette bonne femme & de ſes charmantes petites filles! En achevant ces paroles, Pulchérie attendrie, embraſſa les enfans; & ſes larmes recommencerent à couler, lorſqu'en s'en allant elle entendit les béné-

dictions que lui donnoit toute la famille.... Ah, ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter !.... Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres ? Non, répondit Madame de Clémire, je ne veux pas que vous preniez un engagement qui à la longue pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit, les résolutions qui demandent une courageuse persévérance ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire, vous passer de bois pendant huit jours, pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah, Maman, voilà qui est dit, je prends cet engagement de tout mon cœur.... Il me vient une idée..... ne pourrois-je pas aussi me priver de temps en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas ?.... — Vous en bûvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous, Maman, combien en boirai-je en huit jours ?.... — Quatre bouteilles au plus.... — Et quand ce ne seroit que

trois, cela feroit grand plaiſir à un pauvre malade. — Aſſurément; trois bouteilles d'excellent vin ſeroit pour lui un préſent auſſi ſalutaire que précieux. — Si tous les mois on ſe paſſoit de vin pendant huit jours, on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs, cette privation n'auroit rien de pénible.... — De cette maniere, ſans être riche, on pourroit ſouvent donner l'aumône? — Sans faire de dépenſes extraordinaires, on pourroit dans le cours de l'année ſecourir une infinité de malheureux, ſi l'on vouloit ſeulement, de temps en temps, s'impoſer de légeres privations, & ſe refuſer quelques ſuperfluités. Il faut encore obſerver qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaiſir très-vif: par exemple, vous vous paſſiez de feu depuis ſept heures du matin juſqu'à une heure après-midi, n'eſt-il pas vrai qu'en deſcendant dans le ſallon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaiſir que vous n'auriez certainement pas ſenti ſi vous euſſiez eu du feu dans votre chambre? Oh, cela eſt bien vrai! je me chauffois le reſte du jour avec une joie extrême; la vue ſeule d'un bon feu m'inſpiroit une gaîté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaiſirs s'accorde avec la bienfaiſance.... & nous ne parlons pas de ce

plaisir si doux, préférable à tous les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, & qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse!.... —— Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? —— Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais dans le séjour même où le luxe étouffe & détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples & des modeles faits pour honorer notre siecle: les seules *aumônes anonymes* envoyées au différens curés de Paris sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des inconnus & la liberté & le bonheur de revoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les académies; elle a formé à Paris, & dans les environs, des établissemens utiles & respectables: voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices & puériles, produites par une vanité aussi mépriſable que mal-entendue!

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva & passa avec Pulchérie

dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (*a*); connoissance qui,

(*a*) Ce qui est échauffant, rafraichissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, &c. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution; qu'ils fussent s'ils sont bilieux ou sanguins; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables; & quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particuliérement. Enfin on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux, qu'il est souvent dangereux de négliger: tels que les maux de gorge & la dyssenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légéres, &c. L'étude de la Botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, & l'explication des termes techniques de la Médecine. Je connois des enfans de dix ans qui savent tout cela: on n'en veut pas faire des Médecins; mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété

jointe à de la sobriété, préserveroit d'une foule d'incommodités & de maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mere la mena à l'opéra. On jouoit un opéra nouveau qui charma Madame de Clémire & ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mere attendre l'heure du souper. Ils y trouverent du monde. On parloit de l'opéra nouveau. Quoi, disoit à Madame de Clémire, un petit homme qui parloit excessivement haut; quoi, Madame, cette musique vous a fait plaisir? —— Le plus grand. —— Mais vous étiez *Glukiste* il y a deux ans? —— Et comme

---

& des remedes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes en entrant dans le monde avoient cette connoissance, elles y conserveroient longtemps la santé & la fraicheur qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la Médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages *de M. Tissot;* du Traité des plantes par *Chomel*, & du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes, (qui se vend chez M. Didot le jeune) excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien & à la conservation des dents.

je n'ai point oublié la muſique, & que je l'aime toujours, je le ſuis encore. — Dans ce cas l'opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raiſon? — Parce qu'il eſt impoſſible d'aimer à la fois deux genres ſi *diſſemblables*. — Je crois qu'il eſt impoſſible d'aimer à la fois *le bon & le mauvais*, & d'eſtimer également un ſot & un homme d'eſprit: mais je crois & je ſens qu'on peut aimer deux talens ſupérieurs, quoique de genre abſolument différens; c'eſt pourquoi j'aime *Corneille* & *Racine*, *Gluck* & *Piccini*. — Savez-vous ce qui réſultera de cette impartialité? Que votre ſuffrage ne ſera agréable ni aux partiſans de Gluck, ni à ceux de Piccini. — Cela peut être; mais j'y gagne le plaiſir de les admirer tous deux, & je préfere la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des partiſans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceſte*, *Armide?*..... une muſique *barbare!*..... une *facture* déteſtable!.... Dans ce moment une viſite ſurvint, Madame de Clémire changea de converſation; le petit homme ne pouvant plus diſputer, s'ennuya & ſortit de très-mauvaiſe humeur.

Quand les enfans ſe trouverent ſeuls avec leur mere: Mon Dieu, Maman, dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'eſt en-allé ſi

brusquement !.... —— M. de Volny ? —— Celui qui a montré tant d'aversion pour Gluck? —— Justement. —— L'avez-vous trouvé modéré, poli, raisonnable?.. —— Oh, point du tout ; & il avoit un ton.... —— Il étoit en colere.. —— Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant. — Voilà les travers & l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti :* souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête & raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité... —— Maman, que parloit-il de *Barbare* & de *facture?* que vouloit-il dire *?* je n'ai pas compris cela. —— Ni lui non plus ; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne fait pas la musique. —— Comment, & il décide avec tant d'assurance! —— C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure, qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, discutent savamment sur la composition, & même font des ouvrages pour prouver que Piccini n'a point de talent, ou que Gluck est un barbare. — Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir? — Cela est absolument impossible. Nous sommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus sûr, une longue étude, après avoir voyagé, observé avec attention & la nature & toutes les collections des Tableaux de l'Euro-

pe, un amateur, s'il ne ſait pas peindre, ne pourra jamais, comme un bon peintre, diſcerner & connoître toutes les beautés d'un tableau : cependant la peinture eſt une imitation réelle de la nature ; elle repréſente ſous leurs vraies formes tous les objets matériels qui exiſtent : auſſi a-t-elle pluſieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans & aux connoiſſeurs. Toutes les fineſſes de l'art échappent aux premiers, mais ils peuvent ſaiſir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en eſt pas ainſi de la muſique. Le compoſiteur d'un Opéra doit ſans doute puiſer dans la nature l'eſpéce de déclamation qui convient à ſon poëme ; mais cette ſorte d'imitation eſt trop délicate & trop abſtraite pour pouvoir être ſentie auſſi généralement que celle qui eſt produite par la peinture. D'ailleurs un morceau de muſique pourroit avoir une ſorte d'expreſſion, & cependant n'être pas bon ; comme par exemple, ſi de certaines règles de compoſition n'y ſont pas obſervées : & il n'y a qu'un muſicien compoſiteur qui puiſſe ſentir un ſemblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la ſenſibilité & du goût naturel pourront, ſans ſavoir la muſique, apprécier avec aſſez de juſteſſe les morceaux d'une expreſſion très-marquée ; ils ſont en état de reconnoître & de ſentir le genre

de la muſique qu'ils écoutent, & de décider ſi un chant eſt agréable, ou s'il eſt inſipide & commun; mais il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſaiſir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent abſolument rien à l'harmonie, par conſéquent, à tout ce qui eſt *accompagnement*. Je ſoutiens (& cette épreuve eſt facile à faire) qu'une perſonne qui ne ſait pas parfaitement la muſique, c'eſt-à-dire qui ne la déchiffre pas avec facilité, & qui n'a pas paſſé toute ſa jeuneſſe à en faire, ne s'y connoîtra jamais: qu'on prélude devant elle, que dans une *ſuite d'harmonie* on mêle à de bons accords quelques accords faux; ſi celui qui prélude a de la réputation, il verra le connoiſſeur qui parle avec tant d'emphaſe de *facture*, de *motifs* & d'*intentions*, il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tréſaillir un muſicien, & il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître inſtruit des choſes qu'on ignore? On n'en impoſe à perſonne, on parle mal, on juge ſans goût, on eſt accuſé de pédanterie par les ignorans, de folie par les vrais connoiſſeurs; on fatigue, on ennuie & les uns & les autres. (3)

Quelques jours après cet entretien, Céſar, un matin, entra dans la chambre de ſon père; il te-

noit un papier : Papa, dit-il, je viens vous faire quelques queſtions ſur une choſe qui me paroît extraordinaire ; voilà le *Journal de Paris*... — Eh bien ? — Eh bien, M. l'Abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaiſance*. Vous devez le lire ſouvent ; car il n'y a guères de jour où l'on n'y liſe, en gros caractere, *BIENFAISANCE*. — Oui ; c'eſt ce qui me fâche. — Comment ? — Ce titre annonce une belle action ; & preſque toujours dans ce Journal, il ne tient rien de ce qu'il promet !... Tenez, Papa, regardez, après le mot *BIENFAISANCE*. — Ah, c'eſt une longue hiſtoire !.... — Oui ; elle occupe la moitié du *Journal*. Voulez-vous que je vous la conte ? — Volontiers. — La voici : Une pauvre ouvriere avoit un réchaud plein de feu ſous ſes pieds, elle s'eſt endormie. On eſt entré dans ſa chambre, on l'a trouvée mourante : *ſes vêtemens étoient enflammés, elle n'avoit plus de forme humaine*. Les cavaliers du Guet ſont arrivés.... Les cavaliers & les ſpectateurs étoient *attendris*.... Les cavaliers ont aidé à ſecourir la malade. Un Chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile & de vin, un des cavaliers a été en chercher. Le Chirurgien a panſé les playes de la pauvre femme, qui enſuite, a été menée à l'Hôtel-Dieu, où les cavaliers du Guet l'ont conduite..

— Et le trait de bienfaiſance ? — Je vous l'ai dit : *c'eſt l'huile que le cavalier a été chercher.* — Cela n'eſt pas poſſible ! — Liſez, Papa ; voilà la feuille (*a*). — Rien n'eſt plus vrai ; vous n'avez rien obmis ; il faut lire cela pour le croire ! — Comme il auroit fallu être inhumain & féroce pour ne pas ſécourir cette malheureuſe femme, j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphaſe une action ſi naturelle, & qu'on ait appelé *bienfaiſans* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indiſpenſables. — Vous avez raiſon ; celui qui ſe croit *héroïque*, lorſqu'il remplit un devoir, en reſtera là, & ne deviendra certainement jamais vertueux ; & ſi tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaiſance* ce qui n'eſt qu'humanité, bientôt il n'y auroit plus de bienfaiſance ſur la terre....

Comme le Marquis achevoit ces mots, Madame de Clémire entra avec ſes filles : on déjeûna, enſuite on ſortit pour aller voir des cabinets de Tableaux & d'Hiſtoire Naturelle : récréation que Madame de Clémire procuroit à ſes enfans deux fois la ſemaine. Pour varier ces amuſemens inſtructifs, on alloit quelquefois voir des Manufactures ou des monumens d'architecture : mes

(*a*) *Journal de Paris*, N°. 340. Samedi 6 Décembre 1783.

enfans, disoit Madame de Clémire; lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux & n'y jamais connoître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourroit ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit: ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole & méprisable du faste & de la magnificence: conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active & tendre qu'on doit aux malheureux: au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misére accable, & qu'un foible secours pourroit arracher à la mort! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux: allez les chercher: tendez-leur une main bienfaisante, goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, & de faire succéder aux cris affreux du désespoir, les transports passionnés d'une joie inattendue, & les douces larmes de la reconnoissance. Enfin dans le séjour brillant où l'émulation & le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chefs-d'œuvres nouveaux; cultivez votre esprit, étendez vos connoissances, aimez les arts; afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes, dont l'ignorance ne peut sentir le prix: mais que ces occupations instructives & ces amusemens variés, ne

vous faſſent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre : que votre cœur vous rappelle toujours le ſouvenir *des Veillées de Champcery*, & l'innocence & le charme des plaiſirs touchans offerts par la Nature.

NOTES

NOTES

DU TOME TROISIEME.

(1) IL eſt très-vrai qu'il exiſte une méthode avec laquelle un enfant, docile & appliqué, apprend à lire très-couramment en quinze leçons; & pour l'enfant le plus borné, quatre mois ſont plus que ſuffiſans; tandis qu'avec la méthode ordinaire, il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode conſiſte, comme on ſait, à faire connoître aux enfans toutes les Lettres de l'Alphabet, & à leur apprendre enſuite la formation des ſyllabes; c'eſt-à-dire, toutes les combinaiſons de ces Lettres, deux à deux, trois à trois, &c. Et comme le nombre de ces combinaiſons eſt très-conſidérable, puiſqu'il y a vingt-deux lettres à combiner, & que d'ailleurs il n'y a le plus ſouvent aucun rapport entre le ſon compoſé des lettres qui forment chaque ſyllabe, & les ſons particuliers de chacune de ces lettres, cette méthode eſt néceſſairement auſſi longue que pénible & ennuyeuſe pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, eſt très-courte, parce qu'elle borne à quatre vingt-huit le nombre des combinaiſons néceſſaires des lettres ſi conſidérable dans la methode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la Langue Françoiſe ne ſont compoſés que de quatre-vingt-huit conſonnances différentes; de maniere que connoiſſant la formation de ces quatre-vingt-

huit conſonnances (ſans connoître en détail les lettres qui les compoſent) on fait lire : & comme il a appliqué une figure à chacune de ces conſonnances, l'enfant les retient avec facilité, & ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être appliquée ici plus en détail, & on eſt obligé de renvoyer à l'Ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre : *Quadrille des Enfans* ou *Syſtême nouveau de Lecture*. Il ſe vend à Paris, *chez Couturier*, *Quai des Auguſtins*. L'Éditeur de la dernière édition de cet Ouvrage (dédié aux enfans de S. A. S. M. le Duc de Chartres) eſt M. Alexandre, la ſeule perſonne qui ſache enſeigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre*, *au coin de la rue Plâtrière*. Il eſt d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne ſoit pas univerſellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle eſt inventée. Mais telle eſt la conſtance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondée qu'elle puiſſe être.

(2) Une Françoiſe, *Eliſabeth-Sophie Chéron*, ſe diſtingua également dans la Peinture, la Poéſie & la Muſique. Elle jouoit de pluſieurs inſtrumens. Elle ſavoit le Latin, l'Italien & l'Eſpagnol. Elle peignoit ſupérieurement le Portrait; mais toujours d'une maniere allégorique & ingénieuſe. Elle a fait d'ailleurs pluſieurs beaux Tableaux d'Hiſtoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de Poëte, à l'Académie des Ricovrati, à Padoue, & en qualité de Peintre à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris. Elle ſe maria à 60 ans : elle épouſa ſon ami intime, un Ingénieur nommé

M. Hay, qui étoit de son âge. Elle mourut à 63 ans, l'an 1711 (*a*).

Catherine Duchemin, femme de Girardon, Sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, & sa sœur *Madelaine de Boulogne*, sont encore trois Françoises qui se sont particulièrement distinguées dans la Peinture. Passons aux étrangères.

Anna di Rosa, surnommée *Anella de Massina*, du nom de son maître. Elle peignit l'Histoire avec le plus grand succès (*b*). *Sophonisbe Angosciola Lomellina*, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, & la mérita. Philippe II, Roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, & lui fit faire le mariage le plus brillant. Etant devenue veuve, elle épousa en secondes noces *Orazio Lomellini*, d'une des plus illustres familles de la République de Gênes. Elle enseigna elle-même les principes de son art à ses sœurs, *Eu-*

(*a*) *Elisabeth-Sophie Chéron*, eut plusieurs éléves. Ses deux niéces Mesdemoiselles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'Histoire les plus estimés de Mademoiselle Chéron, sont une Fuite en Egypte, avec un beau fond de payſage, où l'on voit la Vierge endormie, & les Anges prenant soin de l'Enfant Jésus. 2°. Cassandre interrogeant un Génie, sur la destinée de la Ville de Troyes. 3°. Une annonciation. 4°. Jésus-Christ au tombeau. 5°. Un Saint-Thomas d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs poésies très agreables; entre autres un petit Poëme, qui a pour titre les *Cerists renversées*, dans lequel on trouve de la facilité, de la gaîté & de l'imagination.

(*b*) *Anna di Rosa*, périt à 36 ans, victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Baltrano*, son mari, abusé par d'injustes soupçons.

rope, *Anne* & *Lucie*, qui peignirent avec succès. Sophonisbe parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1620.... *Lavinia Fontana* & *Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les peintres célèbres.... *Maria-Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les payſages.... *Lucia Caſſalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le portrait & l'hiſtoire. Elle épouſa *Félice Torelli*, un des meilleurs peintres de ſon temps.... *Catherine Taraboti*, élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles artiſtes Vénitiens.... La ſœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le Portrait.. *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les Ecoles Flamandes & Hollandoiſes ont produit des femmes auſſi célèbres. On a déjà parlé de la fameuſe *Sibylle Mérian*. Une autre fille illuſtre ſe diſtingua comme elle par une rare réunion de talens & de connoiſſances. *Anna Waſſer* naquit à Zurich. Elle aima les lettres, fit de bons vers & de charmans tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713; à l'âge de 34 ans..... Mademoiſelle *Terſlt*, née à Anvers en 1680. Elle ſavoit le Latin, parloit pluſieurs langues, & peignoit le portrait & l'Hiſtoire. Tous les artiſtes les plus célèbres ſe ſont accordés à louer la fraîcheur de ſon coloris & la pureté de ſon deſſin. Elle ſe fixa à Londres, & y mourut..... *Maria Van-Oofterwick*, eſt à juſte titre, placée au rang des meilleurs artiſtes de la Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs & des fruits; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en

1693..... *Henriette Vanpée Volters*, élève de son pere, née à Amsterdam, se distingua dans la miniature. Elle mourut en 1741.... *Rachel Ruisch Van-Pool*, naquit à Amsterdam, & fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs & par ses talens. Jeune, sans maître, sans aucun secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en peinture & estampes. Enfin, on lui donna pour maître Guillaume Van-Aelst, célèbre pour les fruits & les fleurs. Elle se fit, dans ce genre, la plus grande réputation. L'Académie de la Haye la reçut au nombre de ses membres, ainsi que Van-Pool, son mari, qui étoit bon peintre. L'Electeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un Diplome, qui la nommoit Peintre de la Cour de Dusseldorp. Ce Prince lui écrivit une lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique; & il tint son enfant sur les fonds de Baptême. Rachel peignit aussi bien à 80 ans qu'à 30. Elle mourut âgée de 86 ans, en 1750. Le célèbre Van-Huepen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour élève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans au point même d'exciter la jalousie de son maître.

Le temps n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'antiquité qui se sont distinguées dans la peinture. Les plus célèbres sont : " Timarette, fille „ de Micon, & qui a excellé dans cet art.

„ Irène, fille & élève de Cratinus.

„ Calypso.

„ Alcisthène.

„ Aristarète, élève de son pere Néarchus.

„ Lala de Cysique. Personne n'eut le pinceau plus „ léger. Elle grava aussi sur l'ivoire.

„ Olympias, dont Pline fait mention „.

Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. P. D. L. F. Tome I.

J'ai recueilli dans l'Ouvrage que je viens de citer, quelques traits peu connus, & qui m'ont paru intéressans & curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, & qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir artistes.

„ Polignotus, fils d'Agloophon, peintre célèbre chez les Anciens, vivoit environ 440 ans avant Jésus-Christ. Il mit le premier de l'expression dans les visages; & après avoir fait plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un portique d'Athènes, dont il ne voulut recevoir aucun paiement, il fut honoré par le Conseil des Amphictions du remercîment solemnel de toute la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du public, des logemens dans toutes ses villes, lui décerna des couronnes d'or, & lui assigna des places distinguées au Théatre „.

„ Apollodore, peintre d'Athènes, vivoit 404 ans avant Jésus-Christ. Il ouvrit une nouvelle carriere, & donna naissance au beau siécle de la peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands talens; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il fut exempt de la jalousie, foiblesse si ordinaire aux artistes. Il fit des vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans lesquels il s'avouoit inférieur à ce grand homme „.

„ Pamphile se fit une réputation très-brillante dans le siécle même de Parrhasius & de Zeuxis. Il avoit au-dessus des autres Peintres les avantages que donnent la culture des Belles-Lettres & l'étude des Sciences. Pour don-

ner plus de dignité à son art, il obtint un décret public qui défendoit aux esclaves de s'y appliquer „.

„ Pausias, disciple de Pamphile & d'Erigmus, fut le premier qui peignit les lambris & les voûtes des Palais. Il immortalisa la Bouquetière Glycére, dont il étoit amoureux, en la représentant composant une guirlande de fleurs „.

„ Métrodore fut en même temps grand philosophe & grand peintre. Il éleva les enfans de Paul Emile, & peignit son triomphe. Ce Héros avoit demandé deux hommes pour ces deux objets. Métrodore fut regardé comme le plus capable de les remplir avec un égal succès.

„ Quintus-Pédius, peintre Romain, sous le règne d'Auguste, se distingua dans cet art, quoiqu'il fût muet de naissance „.

Nous allons passer maintenant aux peintres modernes.

„ On avoit commencé à connoître la peinture, à Florence, vers l'an 1000 de Jésus-Christ. Des Grecs y avoient été appelés de Constantinople pour peindre en Mosaïque le chœur d'une Eglise. Cependant on ne voit point que cet art se soit perfectionné jusqu'en l'année 1211 que naquit Jean *Cimabue*. Cet artiste fit plusieurs grands Ouvrages, qui furent l'époque de l'extinction du goût gothique & barbare, qui, depuis si long-temps, dégradoit les beaux arts. *Cimabue* étoit aussi bon architecte. La protection que lui accorda Charles d'Anjou, Roi de Naples, fut un des moyens qui servit le plus aux progrès de cet art. *Cimabue* mourut en 1300.... Le *Giotto* fut élève de *Cimabue*. Son pere, qui étoit laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux. *Giotto* s'amusoit à les peindre. *Cimabue*

qui vint à paſſer lorſqu'il étoit livré à cette occupation, l'engagea à le ſuivre à Florence ; & bientôt *Giotto* egala ſon Maître. Il fit entr'autres Portraits celui du Dante. Il peignit auſſi le payſage & les animaux. Comblé d'honneurs & de richeſſes, il mourut en 1336 ,,.

,, Antoine *Solario*, ferrurier, ſurnommé le *Zingaro*, devint amoureux de la fille de *Cola Antonio*, qui, dédaignant ſon état, lui dit qu'il la lui donneroit lorſqu'il ſeroit auſſi habile peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, & parvint par ſes talens à épouſer celle pour laquelle il s'étoit fait peintre. Il devint encore bon architecte. Il vecut 73 ans, & mourut en 1455. Il a laiſſé beaucoup de diſciples, qui ſont devenus d'excellens artiſtes ,,.

,, André *Verrochio* s'appliqua à la peinture & à la ſculpture, & s'inſtruiſit des principes de l'architecture, de la perſpective & de la géométrie. Il réunit encore à ces talens ceux de la gravure & de la muſique. Son école eſt celle où ſe ſont formés les meilleurs artiſtes de ſon temps, tels que Pierre Pérugin & Léonard de Vinci. André Verrochio eſt le premier qui ait eſſayé & réuſſi à mouler le viſage des perſonnes, tant vivantes que mortes, pour en prendre la reſſemblance. Il mourut en 1488 ,,.

,, *Guido Reni*, connu ſous le nom de Guide, naquit à Bologne, en 1575. il apprit les premiers principes de la peinture de Denis Clavart, bon peintre Flamand. Il paſſa enſuite dans l'école de Louis Carrache. L'Albane & Joſepin, peintres célebres, étoient ſes amis. L'œil étoit, ſelon le Guide, la partie du viſage la plus difficile à bien repréſenter. C'eſt celle où il s'eſt le plus appliqué, & qu'il a rendue plus parfaitement qu'aucun au-

tre artiſte. Son école étoit compoſée de près de 200 étudians. Il mourut en 1641 (*a*).

„ Antoine *Baleſtra*, grand peintre de l'Ecole Vénitienne, mourut en 1740, âgé de 74 ans. Une ſingularité le diſtingue, c'eſt qu'il ne peignit parfaitement que dans ſa vieilleſſe „.

„ *Giovanni-Franceſco Barbieri*, ſurnommé *le Guerchin*, du mot *Guercio*, qui ſignifie louche, naquit à *Cento*, en 1590, près de Bologne. Aucun peintre n'a travaillé plus vite que ce grand artiſte. Preſſé par des Religieux de faire un pere éternel pour leur maître-autel, la veille de leur fête; il le peignit aux flambeaux, dans une nuit. Il mourut en 1656 (*b*) „.

„ Auguſtin *Metelli* naquit dans la miſére, à Bologne. Il étoit déja ſi habile à l'âge de 17 ans, qu'il fut recherché par un riche architecte, qui voulut partager ſa fortune avec lui, & l'adopter pour fils. Metelli refuſa ſes offres pour ne pas abandonner ſon pere & ſa mere. Par

(*a*) Le plus beau tableau du Guide, eſt en Italie, à Bologne, dans le palais Sampierri, il repréſente Saint-Pierre dans la priſon, gémiſſant ſur ſon péché.

(*b*) On voit en Italie à *Capodimonte*, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'eſt une Magdeleine peinte à mi-corps. L'artiſte a rajeuni ce ſujet uſé, par la maniere dont il l'a traité. Sa Magdeleine n'exprime point le déſeſpoir : elle offre l'image d'un ſentiment plus réfléchi & plus profond. Sa tête eſt appuyée ſur une de ſes mains; & dans cette attitude mélancolique, elle contemple la couronne d'épines du Sauveur poſée ſur une table. Son viſage réunit à une beauté céleſte, une expreſſion auſſi touchante que ſublime, & qui repréſente avec une parfaite vérité, toutes les réflexions qu'une ſemblable méditation peut faire naître.

la ſuite, il fut en Eſpagne, où Philippe IV le combla de bienfaits. Metelli joignoit pluſieurs talens à ſon art. Il étoit excellent architecte; il avoit de la littérature, & faiſoit de bons vers. Il mourut, à Madrid, en 1660 „.

„ Le chevalier *Stanzioni*, Napolitain, ſe rendit célébre dans la peinture & dans l'architecture. Il a écrit en quatre livres, pleins d'utiles réflexions, la vie des peintres & des Sculpteurs de ſon pays. Il vécut 96 ans, & mourut l'an 1681 (*a*) „.

„ *Juan Fernandès Ximenès de Navareta*, connu ſous le nom de *el Mudo*, le muet, eſt appelé par les plus grands artiſtes, *le Titien Eſpagnol*. Il fut muet de naiſſance, ce qu'on attribua à ſa parfaite ſurdité. Il fut en Italie, & paſſa pluſieurs années dans l'école du Titien. Ses talens furent célébrés par les plus fameux poëtes eſpagnols. Il mourut, en Eſpagne, en 1572 (*b*) „.

Ecoles Flamandes, Hollandoiſes & Françoiſes.

„ *Louis de Deyſter*, né à Bruges, fut grand peintre. Son goût tenoit de l'école d'Italie. Il s'amuſa à faire dès

(*a*) *Joſeph Ribéira*, ſurnommé l'*Eſpagnolet*, peintre eſpagnol, naquit dans la miſere. Il acquit de grands talens & fut très-laborieux. Un cardinal le prit chez lui, l'Eſpagnolet ſe trouvant dans l'aiſance, s'apperçut qu'il devenoit pareſſeux. Il ſe ſauva de chez le Cardinal, par cette ſeule raiſon. Il reprit le goût du travail & fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(*b*) *Jean Holbeen* ſurnommé *le jeune*, peintre Allemand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Baſle*, ce qu'on appelle *la danſe de la mort*. C'eſt la mort détruiſant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau : il ne m'a pas été poſſible d'en ſentir la beauté; mais tous les connoiſſeurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres, en 1554.

clavecins, des orgues, des violons & des horloges. *Anne de Deyſter*, ſa fille, deſſinoit bien, & a fait des copies, des tableaux de ſon père, que l'on a ſouvent priſes pour les originaux. Elle réuniſſoit à ce talent celui de la muſique, jouoit de tous les inſtrumens, & ſupérieurement du clavecin. Deyſter mourut en 1711 „.

„ *Octavius Van-Veen*, bon peintre, mourut à Bruxelles, en 1634, laiſſant deux filles, *Gertrude* & *Cornélie*, qui ont excellé dans la peinture „.

„ *Gérard Terburg*, né dans la Province d'*Overiſſel*, excellent artiſte, mourut en 1681. Il eut pour diſciples *Netſcher*, *Coutſon*, *Koetz*, & ſes propres ſœurs. *Marie Terburg*, ſa fille, ébauchoit ſes ouvrages, qui, finis enſuite par Terburg, étoient auſſi eſtimés que s'ils euſſent été totalement de ſa main „.

„ *Jean Both*, né à Utrecht, fut ſurnommé *Both d'Italie*, à cauſe du long ſéjour qu'il y fit avec André Both ſon frere. Il réuſſit ſi bien à imiter la fraicheur des payſages de *Claude Lorrain*, que la réputation de Claude en fut diminuée, d'autant plus que les figures qu'*André Both* plaçoit dans les payſages de ſon frere, étoient infiniment ſupérieures à celles de Claude. Ces deux artiſtes furent toujours étroitement unis, & leurs tableaux faits par deux mains différentes, ne paroiſſoient l'ouvrage que du même pinceau. Jean Both ayant eu le malheur en 1650, de perdre ſon frere qui ſe noya, mourut de chagrin la même année à l'âge de 40 ans „.

„ *Pierre de Laar* fut ſurnommé *Bamboche*, en Italie, à cauſe de la bizarre conformation de ſa taille, ou plutôt parce qu'il eſt l'auteur du genre de peinture groteſque, dans lequel il mettoit des figures qu'on appelloit

Bambochades. Il voyagea en France & en Italie, & mourut à Harlem, en 1675, âgé de 62 ans (*a*) ,,.

(*a*) Le célèbre *Didier Erasme*, né à Roterdam, & si connu par ses ouvrages de littérature, étoit excellent peintre. Le mérite de ses tableaux est attesté par les artistes du temps. Il en orna le monastère d'*Emmaus*, detruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ses tableaux ait été conservé.

Adrien Van-der-Werf, est le peintre Hollandois qui a montré le plus de goût & de génie : il naquit à Roterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'Histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'Electeur Palatin, qui le créa chevalier. *Van-der-Werf* mourut à Amsterdam, l'an 1727. On voit à Dusseldorp, une nombreuse collection de tableaux de cet artiste. Parmi ces tableaux, on en trouve un qui est un chef d'œuvre d'expression ; il représente notre Seigneur sur la Croix, la Vierge évanouie & une Magdeleine à genoux, pleurant & regardant la Vierge. Cette figure de Magdeleine est admirable, par le pathétique & la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres, plusieurs peintres d'un mérite supérieur, entre autres M. Lyens, à Bruxelles ; M. Heryens, à Malines ; M. Veragen, à Louvain, tous les trois peintres d'Histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, & sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens tableaux, sans nom d'auteur, & connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les villes de la Flandre, & se fait conduire chez tous les jeunes peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain, un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne con-

„ On peut regarder *Jean Couſin* comme le premier peintre François qui ſe ſoit diſtingué. Il naquit près de Sens. Il vivoit en 1589, & ſe fit une grande réputation ſous les régnes de Henri II, François II, Charles IX & Henri III. Il exerça la ſculpture avec ſuccès. Il ſavoit la Géométrie, l'Anatomie, & étoit habile dans l'Architecture. Il a beaucoup peint ſur les vitrages, genre très-eſtimé alors. Il a fait auſſi des tableaux ſur toile „.

„ *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart des peintres qui ſe ſont diſtingués dans le dernier ſiecle, ont

---

noit les ouvrages, & qui, ſans doute, n'eſt qu'un barbouilleur, auſſi mauvais qu'obſcur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme établie tout le jour dans une petite boutique ſur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement & la ſimplicité de l'homme qu'il y trouve, ne ranime pas ſes eſpérances ; cependant il demande à voir un tableau. *Je n'en ai qu'un de fait*, dit l'homme ; mais il y a beaucoup d'ouvrage & il eſt très-cher. ---- Le vendrez-vous? --- Oh! de celui-là, j'en veux quatre louis, je ne le donnerai pas à moins; il y a trois mois que j'y travaille. --- Voyons-le.... A ces mots le bon homme va prendre ſon tableau, & le préſente à M. Lyens, qui s'écrie avec tranſport, *enfin je l'ai trouvé!* Le reſte de la converſation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorſqu'il apprit que cet excellent peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la ſeule nature, qu'il ne ſe doutoit pas de ſon talent, & que depuis quinze ans il vendoit conſtamment ſes tableaux à un brocanteur, aſſez malhonnête, pour abuſer de ſa ſimplicité & de ſa ſituation, en lui donnant un auſſi vil prix de ces mêmes tableaux, qu'il revendoit exceſſivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obſcurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produiſit, & M. Varagen ne doit qu'à ce noble & généreux artiſte, & ſa réputation & la fortune conſidérable qu'il poſſède aujourd'hui.

été ſes élèves, tels que le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean-Batiſte Mole, Aubin, Claude Vouet, François Pierrier, Pierre Mignard, Nicolas Chaperon, Charles Poerſon, Dorigny le pere, Louis & Henri Teſtelin, Alphonſe Dufreſnoi, & pluſieurs autres „.

„ *Charles-Alphonſe Dufreſnoi* étoit bon poëte & bon peintre; il ſavoit le Latin, le Grec, la géométrie, & il étoit habile dans l'architecture. Aucun peintre n'a tant approché du Titien que Dufreſnoi. Il a laiſſé un très-beau poëme ſur la peinture, qui a été traduit dans toutes les langues. Il mourut en France, ſa patrie, l'an 1665 „.

„ *Claude Gelée*, dit le *Lorrain*, fameux payſagiſte, naquit dans le diocèſe de Toul en Lorraine, & mourut à Rome, en 1682, âgé de 82 ans.

„ *Sébaſtien Bourbon*, grand peintre François, mourut à Paris, en 1671, âgé de 55 ans. On trouve à Paris beaucoup d'ouvrages de ce peintre, entr'autres, dans l'Egliſe de Notre-Dame, le *crucifiement de S. Pierre*, qu'on regarde comme ſon chef-d'œuvre „.

„ *Euſtache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617, & devint peintre ſublime, ſans avoir jamais été en Italie. Il fut chargé de faire les tableaux du cloître des Chartreux à Paris, ouvrage immortel, & qui a fait comparer cet artiſte a Raphaël „.

„ Le célebre *le Brun* naquit à Paris, & mourut en 1690. A 12 ans il fit le portrait de ſon ayeul. On voit dans la collection du palais-royal, deux tableaux qu'il peignit à 14 ans; l'un repreſente Hercule domptant les chevaux de Diomede; l'autre, le même héros offrant un ſacrifice. Louis XIV chargea le Brun de repréſenter les principaux événemens de ſon regne. Le Brun, ſous d'ingénieuſes al-

légories, sut réunir la fable à l'histoire, &, par cet assemblage heureux, former une sorte de poëme épique des actions de ce grand monarque, dont il a enrichi la galerie de Versailles. Le roi chargea encore le Brun d'orner la galerie du Louvre des plus beaux traits de la vie d'Alexandre. Entre les plus beaux tableaux de cet artiste, on distingue : le Martyre de Saint Etienne & celui de Saint André, à Notre-Dame; une Madeleine pénitente, aux Carmelites de la rue Saint Jacques; la Résurrection de Jésus-Christ, dans l'église du Saint Sépulcre, rue Saint Denis; une Présentation au temple, chez les capucins du fauxbourg Saint Jacques; la voûte de la chapelle du séminaire de Saint Sulpice, représentant une Assomption, est regardée comme un de ses plus beaux ouvrages; le fameux tableau où Moyse présente aux Israélites le serpent d'airain, dans le couvent des religieux de Picpus; Saint Charles à genoux, implorant la clémence divine en faveur de la ville de Milan, à Saint Nicolas du Chardonneret; le Massacre des Innocens, au palais royal, &c. ,,

,, *Jean Jouvenet*, grand peintre, étant devenu paralytique de la main droite, parvint, à force de travail, à peindre avec un égal succès de la main gauche. *Restout*, son neveu, fut son meilleur élève. Jouvenet mourut en 1717. ,,

,, *Antoine Coypel* fut reçu à l'académie de peinture à l'âge de 20 ans. Il mourut en 1722. ,,

,, *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il eut peint la coupole de la chapelle de la Vierge dans l'église de S. Sulpice, où il représenta une Assomption, Louis XIV le choisit pour peindre le grand sallon de Versailles, qu'on appela depuis *le Sallon d'Hercule*. Le Moine y re-

préſenta l'apothéoſe de ce héros. Cette grande & magnifique compoſition raſſemble plus de 140 figures ſoutenues d'un ſocle, dans le milieu duquel ſont placés les principaux travaux d'Hercule, repréſentés par des figures feintes en Stuc Tout l'ouvrage eſt diſtribué en pluſieurs grouppes. En 1736, après quatre années d'un travail aſſidu, cet ouvrage ſe trouva terminé. Il doit être regardé comme le plus grand qui ſoit en Europe, & comme un monument immortel des talens de ſon auteur. Un violent chagrin altéra la raiſon de ce grand artiſte. Il ſe donna pluſieurs coups d'épée dont il mourut en 1737. âgé de 49 ans. Le Moine avoit fait un petit voyage en Italie, mais il n'y avoit paſſé en tout que ſix mois. Ses principaux éleves furent Boucher, Natoire, Nonotte, le Bel & Challes. „

„ *Jean Petitot* eſt regardé comme le premier qui ait porté la peinture en émail au plus haut point de perfection. Il naquit à Geneve en 1607, & fut d'abord Joaillier. Vandick ayant vu de ſes ouvrages, lui conſeilla de s'appliquer au portrait, & le reçut au nombre de ſes diſciples. Il acquit un talent ſupérieur; Bordier, qui devint ſon beau-frere, le ſecondoit, en peignant les habillemens & les coifures de ſes portraits. Petitot fut très-conſidéré par Charles I, roi d'Angleterre. Après la mort tragique de ce monarque, il s'attacha à Charles II, & le ſuivit en France. Louis XIV retint ce peintre a ſon ſervice. Petitot fut reçu à l'Académie. Il paſſa 36 ans à Paris, où il partagea avec Bordier un million qu'ils avoient amaſſés enſemble, ſans avoir jamais eu le moindre different. A la révocation de l'édit de Nantes, Petitot ſe retira dans

ſon

ſon pays. Il mourut dans le canton de Berne, en 1691, âgé de 84 ans. "

J'ai penſé que les enfans qui liront cet ouvrage, ne ſeroient pas fâchés de trouver à la ſuite de cet extrait, une liſte des principaux ſculpteurs, anciens & modernes, & un petit abrégé de l'hiſtoire de l'architecture. J'ai tiré ces extraits de l'Encyclopédie; &, ainſi que j'ai fait dans l'extrait précédent, j'ai ajouté quelques notes que m'ont fournies les journaux de mes voyages, & ſur l'exactitude deſquelles on peut compter.

Sculpteurs anciens.

" Les noms des ſculpteurs Egyptiens n'ont pas paſſé juſqu'à nous, & les Grecs ont effacé tous ceux de Rome. „

„ *Apollonius* & *Tauriſcus*, tous deux Rhodiens, firent conjointement cette antique ſi célebre de Zethus & Amphion, attachant Dircé (*a*) à un taureau. Tout eſt

(*a*) Dircé étoit Reine de Thebes. Lycus, pour l'épouſer, avoit répudié Antiope. Jupiter alors s'attacha à cette derniere. Il prit pour la tromper la forme de Lycus, & ſe raccommoda avec elle. Dircé croyant que Lycus revoyoit Antiope, la fit enfermer & lui fit ſouffrir une infinité de maux. Antiope enfin s'échappa, & alla accoucher ſur le Mont-Cythéron de Zethus & d'Amphion, qu'elle donna à élever à des bergers. Ces deux jeunes princes, par la ſuite, pour venger leur mere, eurent la barbarie d'attacher Dircé à la queue d'un taureau furieux, qui la mit en pieces. Amphion & Zethus ne ſe quitterent jamais : ils inventerent la Muſique. Amphion bâtit les murs de Thebes, avec les accords de ſa lyre. Les pierres ſenſibles à cette melodie, ſe rangeoient d'elles-mêmes à leur place. *Dict. de la Fable.*

du même bloc de marbre, jusqu'aux cordes. Ce bel ouvrage subsiste encore, & est célebre sous le nom du *Taureau Farnese* (*b*). „

„ *Phidias*, natif d'Athenes, florissoit vers l'an du monde 3556, dans la quatre-vingt-troisieme Olympiade. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avoient apporté pour en ériger un trophée. Il en fit une *Némesis*, déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. Le chef-d'œuvre de Phidias fut son Jupiter Olympien, qu'on crut devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Phidias fut inspiré, dans la construction de son Jupiter, par un esprit de vengeance contre les Athéniens, desquels il avoit lieu de se plaindre, & par le desir d'ôter à son ingrate patrie la gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les Eléens furent possesseurs. Pour honorer la mémoire de l'artiste, ils créérent, en faveur de ses descendans, une nouvelle charge, dont toute la fonction consistoit à avoir soin de cette statue. Cette statue, d'or & d'yvoire, haute de 60 pieds, fit le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après. La Minerve d'Athenes de Phidias, dit Pline, a 26 coudées de hauteur (39 pieds). Elle est d'or & d'yvoire. Sur le bord du bouclier de la déesse, Phidias a représenté en bas-relief le combat des Amazones, & dans le dedans celui des dieux & des géans; il a représenté le combat des Centaures &

(*b*) *Cet antique* est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre, que par la beauté de l'ouvrage.

des Lapithes ſur la chauſſure de la déeſſe; il a décoré la baſe de la ſtatue par un bas-relief qui repréſente la naiſſance de Pandore. On voit dans cette compoſition la naiſſance de vingt autres dieux. Les connoiſſeurs admirent ſur-tout le ſerpent & le ſphinx de bronze ſur lequel la déeſſe appuye ſa lance. Les beautés de détail qu'on vient de lire n'ont été décrites que par Pline. Leur travail étoit en pure perte pour les ſpectateurs, parce qu'en donnant même au bouclier de Minerve dix pieds de diametre, on ne pouvoit diſtinguer ces ornemens d'aſſez près pour en juger, ſur une figure d'environ quarante pieds (*a*) de proportion, & qui d'ailleurs étoit placée ſur un piédeſtal qui l'élevoit encore. Auſſi n'eſt-ce pas dans ces petits objets que conſiſtoit le principal mérite de la ſtatue de Minerve. ,,

,, *Polyclete* naquit à Sicyone, ville du Péloponeſe, & floriſſoit en la quatre-vingt-ſeptieme olympiade; ſes ouvrages étoient ſans prix. Celui qui lui acquit le plus de réputation, fut la ſtatue d'un *doryphore*, c'eſt-à-dire d'un garde des rois de Perſe. Dans cette ſtatue, toutes les proportions du corps humain étoient ſi heureuſement obſervées, qu'on venoit la conſulter de tous côtés comme un parfait modele, ce qui la fit appeler par les connoiſſeurs *la regle*. ,,

,, *Zénodore* floriſſoit du temps de l'empereur Néron. Il ſe diſtingua par une prodigieuſe ſtatue de Mercure, &

(*a*) Les boucliers des anciens n'étoient pas ronds, ils avoient une forme elliptique, & ils étoient exceſſivement grands. Sur toutes les pierres gravées antiques, on voit les guerriers porter des boucliers preſqu'auſſi grands qu'eux.

enſuite par le *coloſſe de Néron* (*a*), d'environ cent dix ou cent vingt pieds de hauteur. Veſpaſien fit ôter la tête de Néron & mettre à ſa place celle d'Apollon, ornée de ſept rayons, dont chacun avoit vingt deux pieds & demi. ,,

,, *Callicrate*. On ne ſait pas dans quel temps il a vécu. On dit qu'il gravoit un vers d'Homere ſur un grain de millet; qu'il fit un chariot d'yvoire qu'on pouvoit cacher ſous l'aile d'une mouche, & des fourmis d'yvoire dont on pouvoit diſtinguer les membres.,,

,, Une réflexion ſinguliere de M. de Caylus tombe ſur ce qu'on ne trouve, ſur les ſtatues grecques qui nous ſont demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés, & pour le prouver, voici la liſte des noms qui ſont véritablement du temps des ouvrages, & qui eſt tirée de la préface ſur les pierres gravées de M. le Baron *Stock*, ſavant également exact & bon connoiſſeur. ,,

,, La Vénus de Médicis (*b*) porte le nom de *Cléoménès*, fils *d'Apollodore*, Athénien. ,,

,, *L'Hercule Farneze*, celui de *Glycon*, Athénien.,,

,, *La Pallas* du jardin Ludoviſi (à Rome) *d'Antiochus*, fils *d'Illas*. ,,

,, Sur le gladiateur, au palais Borghèſe (à Rome), *Agaſias*, fils *d'Oſythée*, Ephéſien. ,,

---

(*a*) Une des plus belles ruines de Rome, le *Coliſée*, tire, dit-on, ſon nom d'une ſtatue *coloſſale* de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Coliſée que ſe donnoient les combats de Gladiateurs. Le pape Benoît XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument, en le rempliſſant de petites chapelles.

(*b*) Cette belle ſtatue eſt à Florence, dans la galerie du grand-duc.

„ Le *Torſe* du Belvéder (*a*) eſt *d'Apollonius*, fils de *Neſtor*, Athénien. „

„ Chez le cardinal Albani, on lit ſur un bas-relief repréſentant des Bacchantes & un Faune, *Callimaque* (*b*). *L'apothéoſe d'Homere* porte ſur un vaſe, dans le palais Colonne, *Archélaüs*, fils d'*Apollonius*. „

„ L'étonnement s'étend encore ſur ce que Pline ne déſigne aucun des ouvrages qu'on vient de citer. Le *Laocoon* (c) & la *Dircé* ſont les ſeuls dont il parle. D'un

---

(*a*) On appelle à Rome *le torſe antique*, ou *torſe d'Hercule*, le tronc d'une figure d'homme; ce torſe a la plus grande réputation, il ſe voit au Muſeum. *Le Gladiateur combattant*, eſt au palais Borgheze; *le Gladiateur mourant*, au Capitole. Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

(*b*) La vigne Albani, hors des murs de Rome, eſt un des plus beaux palais de l'Italie; il eſt immenſe, d'une ſuperbe architecture, on y trouve des obéliſques, des fontaines, des colonnes de marbres précieux, des bas-reliefs, & les plus belles ſtatues antiques. Il y a quelques tableaux & un plafond de Mengs. On voit auſſi dans ce magnifique palais, une choſe qu'on dit être unique, c'eſt une ſtatue antique de *Satireſſe*: on prétend qu'on n'avoit jamais vu de ſemblables figures qu'en bas-reliefs.

(*c*) Laocoon, fils de Priam & d'Hécube, & grand-prêtre d'Apollon, s'oppoſa aux Troyens, lorſqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils ne voulurent pas le croire: en même temps deux énormes ſerpens qui ſortirent de la mer, vinrent attaquer ſes enfans au pied d'un autel; il courut à leur ſecours, & fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monſtres faiſoient avec leurs corps.

Dict. de la Fable.

Le ſculpteur Grec a repréſenté le moment où Laocoon & ſes

autre côté, il ne faut pas être surpris du silence de *Pausanias* sur toutes les belles statues de Rome ; quand il a fait le voyage de la Grece, il se pouvoit qu'elles fussent déjà transportées en Italie : car depuis environ 300 ans les Romains travailloient à dépouiller la Grece de ses tableaux & de ses statues. La sculpture des Romains, sans avoir été portée si haut, eut un regne beaucoup plus court. Elle languissoit déjà sous Tibere, Caïus, Claude, & Nèron. On regarde le buste de Caracalla comme le dernier soupir de la sculpture Romaine. Enfin, elle étoit morte lors de la premiere prise de Rome par Alaric, & ne ressuscita que sous les pontificats de Jules II & de Léon X. C'est là ce qu'on nomme *la Sculpture moderne.* ,,

Sculpteurs modernes.

,, *Donato*, né à Florence, vivoit dans le quinzieme siecle. Le sénat de Venise le choisit pour la statue équestre de bronze, que la république fit élever à *Gataméla*ta, ce grand capitaine, qui, de la plus basse extraction, étoit parvenu jusqu'au grade de général des armées des Vénitiens, & leur avoit fait remporter plusieurs victoires remarquable ; mais le chef-d'œuvre de *Donato* étoit une Judith coupant la tête d'Holoferne. ,,

---

enfans, ne pouvant se débarrasser des serpens, sont prêts à expirer. Ce morceau de sculpture est admirable, cependant on trouve que les enfans de Laocoon sont trop petits. La plus belle & la plus parfaite de toutes les statues antiques, celle que les ignorans mêmes ne peuvent voir sans être saisis d'admiration, c'est l'Apollon du Belvéder. Apollon y est représenté dans le moment où il vient de tuer le serpent Pithon.

„ *Roſſi Propertia* floriſſoit à Bologne, ſous le pontificat de Clément VII : la muſique qu'elle poſſédoit faiſoit ſon amuſement, & la ſculpture ſon occupation. D'abord elle modela des figures de terre qu'elle deſſinoit ; enſuite elle travailla ſur le bois ; enfin elle travailla ſur la pierre, & fit pour décorer la façade de l'égliſe de St. Pétrone, pluſieurs ſtatues de marbre qui lui mériterent l'éloge des connoiſſeurs ; mais une paſſion malheureuſe, pour un jeune homme qui n'y répondit point, la jeta dans une langueur qui précipita la fin de ſes jours. Le chef-d'œuvre de Propertia & ſon dernier ouvrage, fut un bas-relief repréſentant l'hiſtoire de la femme de Putiphar & de Joſeph. „

„ *Jean Goujon*, Pariſien, floriſſoit ſous les regnes de François I & de Henri II. Un auteur moderne le nomme *le Correge de la Sculpture*, parce qu'il a toujours conſulté les graces. Perſonne n'a mieux entendu que lui les figures de demi-relief. Rien n'eſt plus beau en ce genre que ſa fontaine des Innocens, rue Saint Denis à Paris. On voyoit des ouvrages de Goujon à la porte Saint Antoine. Il fut encore bon architecte. „

„ *Nicolas Bachelier* fut éleve de Michel-Ange. Etant à Toulouſe ſous le regne de François I, il y établit le bon goût & en bannit la maniere gothique qui avoit été en uſage juſqu'alors. „

„ *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un ſculpteur fort eſtimé. C'eſt lui qui a reſtauré le bras droit du grouppe de Laocoon. Il mourut en 1559. „

„ *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, fut un excellent ſculpteur. Il orna la place publique de Florence de ce grouppe de

marbre que l'on y voit encore, & qui repréſente l'enlevement d'une Sabine. Le cheval ſur lequel on a mis depuis la ſtatue d'Henri IV, au milieu du Pont-Neuf à Paris, eſt de ce grand maître.„

„ *Jean Gonelli*, ſurnommé *l'aveugle de Cambaſſi*, du nom de ſa patrie en Toſcane, mourut à Rome, ſous le pontificat d'Urbain VIII. Eleve de Pierre *Tacca*, il annonçoit du génie; mais il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Ce malheur ne l'empêcha pas d'exercer la ſculpture, en ſe laiſſant guider par le ſeul ſentiment du tact. C'eſt ainſi qu'il repréſenta Côme I, grand-duc de Toſcane, & qu'il fit avec ſuccès pluſieurs autres ouvrages.„

„ *Pierre Puget*, admirable ſculpteur, bon peintre, excellent architecte, naquit à Marſeille en 1623. Il embellit Toulon, Marſeille & Aix, de pluſieurs tableaux qui font encore l'honneur des égliſes des Capucins & des Jéſuites. Tels ſont une Annonciation, le Baptême de Conſtantin, le tableau qu'on appelle *le Sauveur du monde*; l'éducation d'Achille eſt le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre. Milon Crotoniate eſt la premiere & la plus belle ſtatue qui ait paru à Verſailles de la main du Puget. Cet admirable artiſte eſt mort à Marſeille en 1694, âgé de 72 ans.„

„ *Jacques Sarazin*, né à Noyon, étoit contemporain du Puget. On voit de ce célebre artiſte, dans l'égliſe des Carmelites du fauxbourg Saint Jacques, le tombeau du cardinal de Bérulle, &c. Parmi ſes ouvrages pour Verſailles, on ne doit pas oublier de citer le grouppe de Rémus & de Romulus, allaités par une chêvre; & à Marly un autre grouppe également eſtimé, repréſentant deux enfans qui ſe jouent avec un bouc.„

„ *Théodon*, né en France dans le dix-ſeptieme ſiecle, fut habile ſculpteur. „

„ *Algarde*, Italien, floriſſoit vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Entr'autres ouvrages de cet artiſte ſupérieur, on admire ſon bas-relief, qui repréſente Saint Pierre & Saint Paul en l'air, menaçant Attila, qui venoit pour ſaccager Rome. Ce bas-relief ſert de tableau à un des petits autels de la Baſilique de Saint-Pierre. „

„ *Michel Anguier*, mort en 1680, frere de *François Anguier*, ſe diſtingua dans le même art que lui. Il eſt bien connu par l'Amphitrite de marbre qu'on voit dans le parc de Verſailles, par les ouvrages de la porte Saint-Denis, par les figures du portail du Val-de-Grace, & par d'autres. „

„ *Jean-Laurent Bernini*, appellé le *Cavalier Bernin*, naquit à Naples en 1598; Louis XIV le fit venir à Paris en 1665. „

„ *François Desjardins*, natif de Bréda, & mort en 1694, a exécuté le monument de la place des Victoires à Paris. „

„ *François Girardon*, né à Troye en Champagne, a preſqu'égalé l'antiquité, par les bains d'Apollon, par le tombeau du cardinal de Richelieu, qui eſt dans l'égliſe de la Sorbonne, & par la ſtatue de Louis XIV, qui eſt à la place Vendôme. Il a fait auſſi un beau buſte de Deſpréaux. Girardon eſt mort en 1698. „

„ *Jean-Baptiſte Tuby*, dit *le Romain*, tient un rang diſtingué parmi les artiſtes qui ont paru ſous le regne de Louis XIV. C'eſt le Brun qui a tracé le plan du beau mauſolée du vicomte de Turenne, enterré à S. Denis; & c'eſt Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'Immortalité qui

tient d'une main une couronne de laurier, & qui soutient de l'autre ce grand homme. La Sageſſe & la Vertu ſont à ſes côtés : la premiere eſt étonnée du coup funeſte qui enleve ce héros à la France ; l'autre eſt plongée dans la conſternation. Tuby mourut a Paris en 1700. ,,

„ *Zumbo*, né à Syracuſe, devint ſculpteur ſans autre maître que ſon génie. Il ne ſe ſervit dans tous ſes ouvrages que d'une cire coloriée qu'il préparoit d'une maniere particuliere. *Warin* & *le Bel* avoient eu ce ſecret avant lui ; mais les morceaux que notre artiſte fit avec cette matiere, excelloient ſur tous les autres en ce genre pour leur perfection. Zumbo exécuta pour le grand-duc de Toſcane ce ſujet renommé ſous le nom de *la Corruzione*, ouvrage curieux pour la vérité, l'intelligence & les connoiſſances qui s'y ſont remarquer. Ce ſont cinq figures coloriées au naturel, dont la premiere repréſente un homme mourant, la ſeconde un corps mort, la troiſieme un corps qui commence à ſe corrompre, la quatrieme un corps qui eſt corrompu, & la cinquieme un cadavre plein de pourriture, que l'on ne ſauroit regarder ſans être ſaiſi d'une eſpece d'horreur. Le grand-duc plaça cet ouvrage dans ſon cabinet (*a*). Zumbo mourut à Paris en 1701. ,,

„ *Jean-Balthaſar Keller*, artiſte incomparable dans l'art de fondre en bronze, naquit à Zurich. Il s'établit en France, où il réuſſit, le dernier Décembre 1692, dans la ſtatue équeſtre de Louis XIV, qui eſt haute de vingt pieds, & toute d'une piece, comme on la voit dans la place Vendôme. Il y a d'autres ouvrages admirables de ſa main

(*a*) A Florence où on le voit encore.

dans le jardin de Verſailles & ailleurs. Louis XIV lui donna l'intendance de la fonderie de l'arſenal. Il mourut en 1702. Son frere *Jean-Jacques* fut auſſi très-habile dans la même profeſſion. ,,

,, *Pierre le Gros*, né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719, a eu part aux plus ſuperbes morceaux de ſculpture qui aient été faits dans cette capitale des beaux-arts. Tel eſt ſon relief de Louis Gonzague, qui fut poſé ſur l'autel du college Romain, & qui a été gravé. Tel eſt ſon bas-relief du Mont-de-Piété, ſon tombeau du cardinal *Caſſanata*, la ſtatue mourante de Staniſlas Koska, au noviciat des Jéſuites (*a*) : tel eſt encore le grouppe du triomphe de la religion ſur l'héréſie, qui orne l'égliſe du *Giézu*. On connoit à Paris le bas-relief fait par ce célebre artiſte pour l'égliſe de Saint Jacques des Incurables. ,,

,, *Antoine Coyſevox* naquit à Lyon en 1640. Le grand eſcalier, les jardins, la galerie de Verſailles ſont ornés

(*a*) *Le noviciat des Jéſuites* s'appelle aujourd'hui *l'égliſe de Saint André*. Elle eſt magnifiquement décorée. Le tableau du maître-autel qui repréſente le martyre de Saint André, eſt de Guillaume Courtois, dit le *Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maiſon, la chambre qui fut occupée par Saint Stanislas; on en a fait une chapelle. On y trouve la ſtatue de ce Saint, repréſenté mourant ſur un lit, les yeux déjà fermés; il tient un crucifix. Cette ſtatue de Le Gros a beaucoup de réputation; elle offre de beaux détails, mais elle manque d'expreſſion, le viſage eſt trop plein, les mains trop graſſes, la figure paroit repréſenter le ſommeil & non une agonie. Le Saint eſt dans ſon habit de religieux, ſa robe eſt de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarrure eſt de mauvais goût.

de ſes morceaux de ſculpture. Il a fait encore des mauſolées qui décorent pluſieurs égliſes de Paris. On connoit les deux grouppes prodigieux de Mercure & de la Renommée, aſſis ſur des chevaux ailés, qui ont été poſés dans les jardins de Marly en 1702. Chaque grouppe ſoutenu d'un trophée a été taillé d'un bloc de marbre, & tous deux travaillés avec un feu ſurprenant & une correction peu commune, n'ont pas coûté deux ans de travail à ce célebre artiſte : cependant cet ouvrage ſouffriroit peut-être la comparaiſon avec le *Marcus Curtius* du cavalier Bernin qui eſt à Verſailles. Coyſevox mourut en 1720. ,,

,, *Nicolas Couſtou*, né à Lyon en 1658, & mort à Paris en 1733, fut éleve de Coyſevox. Sans entrer dans le détail de ſes ouvrages, il ſuffit de citer la belle ſtatue de l'empereur Commode repréſenté en Hercule, & qui eſt dans les jardins de Verſailles; la ſtatue pedeſtre de Jules-Céſar, le grouppe des fleuves repréſentant la *Seine* & la *Marne*, qu'on voit aux Tuileries, & le ſuperbe grouppe placé derriere le maître-autel de l'égliſe de Notre-Dame à Paris, qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII.* Son nom, célebre dans les arts, eſt encore ſoutenu avec diſtinction par MM. Couſtou de la même Académie. Il y a eu beaucoup d'autres bons ſculpteurs. ,,

,, Les anciens auteurs donnent aux Egyptiens l'avantage d'avoir élevé les premiers des bâtimens ſymétriques & proportionnés; mais on doit regarder la Grece comme le berceau de la bonne architecture (*a*). Elle parvint

(*a*) Le beau temps de l'architecture chez les Grecs fut le ſiecle de *Périclès*.

chez les Romains à ſon plus haut degré de perfection, ſous le regne d'Auguſte (*b*). Elle commença à être négligée ſous celui de Tibere & de Néron. Trajan la releva, Alexandre Sévere la protégea, mais il ne put empêcher qu'elle ne fût entraînée dans la chûte de l'empire d'Occident, & qu'elle ne tombât dans un oubli dont elle ne pût ſe relever de pluſieurs ſiecles. Alors ſe forma une nouvelle maniere de bâtir que l'on nomma *gothique*, & qui a ſubſiſté juſqu'à ce que Charlemagne entreprit de rétablir l'ancienne. L'architecture alors donna dans un excès oppoſé, en devenant trop légere. Les architectes de ces temps-là faiſoient conſiſter les beautés de leur architecture dans une délicateſſe & une profuſion d'ornemens juſqu'alors inconnus; goût qu'ils reçurent des Arabes & des Maures, qui apporterent ce genre en France des pays méridionaux, comme les Vandales & les Goths avoient apporté du Nord le goût peſant & gothique. Ce n'eſt gueres que dans les deux derniers ſiecles que les architectes de France & d'Italie s'appliquèrent à retrouver la premiere ſimplicité, la beauté & la proportion de l'ancienne architecture ".

On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun détail ſur les architectes célebres. La continuation de cet extrait eſt tirée d'un ouvrage eſtimable en deux volumes qui a pour titre : *Vies des architectes anciens & modernes, traduites de l'italien par M. Pingeron.*

Outre les ſix ordres d'architecture, *le Toſcan*, *le Corinthien*, *l'Ionique*, *le Dorique*, *le Compoſite & le Ruſtique*, il y en a encore deux autres bâtards, dit

(*b*) Le fameux Panthéon fut bâti ſous le regne d'Auguſte.

M. Pingeron, l'ordre *Attique* & *le Cariatique*.

L'ordre *attique* conſiſte ſeulement en pilaſtres. On le place au-deſſus d'un grand ordre & au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *cariatique* admet au lieu de colonnes des figures de femmes qui ſupportent un entablement (*a*). Elles repréſentent des captives *Cariennes :* delà eſt venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'ordre. Voici le trait d'hiſtoire qui a donné lieu à l'ordre cariatique.

" Les Cariens s'étant joint aux Perſes, d'autres Grecs leur déclarerent la guerre, prirent leur ville, paſſérent

---

(*a*) *Entablement*, eſt l'aſſemblage de toutes les moulures horizontales, qui termine un édifice ou chacun des ordres dont il eſt compoſé. La partie inférieure de l'entablement, ſe nomme *architrave ;* celle du milieu *friſe*, & la plus exhauſſée *corniche*. Les *trigliphes*, ſont de petits rectangles ſaillans, ornés de cannelures, qui partagent à diſtances égales la longueur de la friſe. Cet ornement eſt particulierement affecté à l'ordre dorique. La partie de la friſe compriſe entre deux trigliphes s'appelle *métope*, & la pureté des proportions exige que cette *métope* ſoit quarrée. Les petites conſoles renverſées qui paroiſſent ſoutenir la ſaillie de la corniche, ſe nomment *mutules*, dans les ordres toſcan & dorique, & *modillons* dans les autres. Le *fuſt* d'une colonne ou d'un pilaſtre, eſt la partie compriſe entre la baſe & le chapiteau. On appelle *refends*, les cannelures horizontales qui imitent la jonction des aſſiſes de pierre, & dont la hauteur des murs eſt quelquefois diviſée à égale diſtance. On nomme *ſoubaſſement*, la partie la plus inférieure de celles qui diſtinguent les étages : dans la façade d'un édifice, le ſoubaſſement ſert à décorer le rez-de-chauſſée, comme les ordres qu'il ſupporte ſervent à décorer un ou pluſieurs étages.

On a pris ces définitions dans un ouvrage intitulé *Journal des Arts & des Modes.*

les hommes au fil de l'épée, emmenerent les femmes en captivité. Ils ne se contenterent pas de conduire les Cariennes, comme esclaves, dans le triomphe de leurs généraux, ils voulurent encore que les architectes, fissent soutenir les entablemens des bâtimens publics par des figures de femmes qui les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens firent la même chose après la bataille de Platée. Ils bâtirent une vaste galerie qu'ils appellerent *Persanne*, dont la voûte étoit soutenue par des statues habillées comme les captifs qu'ils avoient faits sur les Perses ,,.

,, L'histoire nous apprend que Ninus bâtit Ninive, dont le plan étoit un quarré long, qui avoit environ vingt-quatre lieues de France de circuit. Cette ville célébre étoit environnée de murailles si épaisses, que trois chariots pouvoient y passer de front. Elles avoient cent pieds d'élévation, & tiroient leur défense de quinze cent tours, dont chacune avoit cent pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point d'une ville aussi vaste. Elle fit construire dans son voisinage la fameuse Babylone qui formoit un quarré parfait. Chaque côté avoit cinq lieues de France, & renfermoit vingt-cinq portes de bronze. L'Euphrate passoit au milieu de la ville. On voyoit aux deux extrémités les palais des Souverains. Ces Palais renfermoient des terrasses soutenues par des arcades. On voyoit encore à Babylone le magnifique temple de Jupiter Belus, qui avoit près de deux cent douze toises d'élévation, & autant de largeur vers la base. Il consistoit en huit tours quarrées, placées les unes sur les autres, & dont la largeur diminuoit par degrés. On a cru voir dans ce vaste édifice un reste de la tour de Babel

que S. Jérôme croyoit être élevée de trois mille trois cent soixante-dix-neuf toises. On prétend que les Ninus, les Belus, les Sémiramis ordonnerent non-seulement les édifices surprenans dont on vient de parler, mais qu'ils en firent les plans, & présiderent à leur exécution ,,.

,, *Trophonius & Agamède*, qui vivoient 1400 ans avant Jesus-Christ, sont les premiers architectes Grecs dont l'histoire fasse mention (*a*) ,,.

,, *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant Jésus-Christ, étoit architecte & sculpteur. Il passe pour l'inventeur de la règle, du niveau, du tour & des serrures (*b*) ,,.

,, *Satyrus & Pitée* furent chargés des desseins & de la conduite du tombeau qu'Artémise fit élever dans Halicarnasse à Mausole, Roi de Carie ,,.

,, *Dinocrate* fut l'architecte qu'Alexandre employa dans la fondation d'Alexandrie ,,.

,, *Cossutius* fut le premier architecte Romain qui bâtit à la maniere des Grecs, 200 ans avant Jésus-Christ,,.

,, *Vitruve Pollion* vivoit sous l'empire d'Auguste, auquel il dédia son Traité sur l'architecture. Ce Traité nous est resté.

,, *Apollodore* construisit la fameuse colonne trajane. L'ouvrage le plus célébre de Trajan & d'Apollodore est le pont qu'ils firent bâtir sur le Danube. Il fut construit dans la basse Hongrie; on voit encore les vestiges des piles. Le pont avoit plus de 300 pieds de haut. Sa longueur étoit d'environ 800 perches qui font une demi-lieue.

(*a*) Voyez leur histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(*b*) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Perdix*, inventa la *scie* & le *compas*.

lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par deux forteresses (*a*). Ce pont n'est cependant rien en comparaison de ceux qu'on voit à la Chine. On en cite un entre les plus fameux qui a cent arches si élevées, que les vaisseaux passent dessous à pleines voiles. Toute la construction est de gros blocs de marbre blanc, surmontés d'une balustrade dont les *acrotères* ou piédestaux portent des deux côtés des lions de la même matiere. La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une montagne à l'autre. On voit près de la ville de *Kin-tung* un pont de bois qui est soutenu par vingt chaines de fer, qui sont toutes attachées d'une montagne à l'autre ,,.

,, Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir un temple sur ses propres dessins. Il envoya les plans à Apollodore qui se contenta de répondre que si les Déesses & les autres statues qui étoient assises dans le temple, avoient envie de se lever, elles courroient risque de se casser la

(*a*) C'est une question très-importante parmi les naturalistes que de savoir combien la nature emploie de temps pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu l'Empereur Duc de Lorraine, a souhaité qu'on découvrit quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna ordre à son ambassadeur à la cour de Constantinople, de demander la permission de faire retirer du Danube, un des piliers du Pont de Trajan, ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine, & il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois-quarts de pouce, dans 1500 ans: mais il y a certaines eaux, dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroit en général se former beaucoup plus lentement dans les terreins poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

M. de Bomare.

tête contre les voûtes. Cette critique coûta, dit-on, la vie à Apollodore ,,.

„ *Nicon*, pere du fameux médecin *Gallien*, étoit architecte. Gallien avoit lui-même des connoiſſances dans l'architecture, & nous en a laiſſé de bons principes „.

„ *Sennamar*, architecte Arabe, floriſſoit dans le quinziéme ſiècle. Il bâtit deux palais, dont l'un ſe nomme *Sédir*, & l'autre *Khaovarnack*, que les Arabes ont mis au rang des merveilles du monde, & avec juſte raiſon, ſi les particularités qu'on nous en raconte ne ſont point fabuleuſes. Une ſeule pierre lioit, on ne ſait comment, toutes les parties de ces édifices; de ſorte que, ſi on l'eût ôtée tout le bâtiment fût tombé en ruine „.

„ *Antemius* éleva avec *Iſidore* de Milet le fameux temple de Sainte Sophie à Conſtantinople, par ordre de l'Empereur Juſtinien. Ce vaſte édifice avoit d'abord été bâti par Conſtantin. Il fut brulé pluſieurs fois & rétabli. Juſtinien voulut en faire un temple magnifique. Ce monument occupe le ſommet d'une petite colline qui domine la ville. Le plan de Sainte Sophie eſt preſqu'un quarré parfait; car cette égliſe a 252 pieds de long, ſur 228 de large. On compte 80 pieds depuis le centre de la coupole de Sainte Sophie juſqu'au pavé. L'égliſe eſt remplie de colonnes de marbre, de porphire, &c. On entre dans l'égliſe par neuf magnifiques portes de bronze. L'albâtre, le ſerpentin, le porphire, la nacre de perle, les cornalines ne ſont point épargnées, tant en dedans que dans les dehors de cet édifice. Antemius fut non-ſeulement architecte, mais il étoit encore ſculpteur & habile mécanicien „.

„ *Buſquetto*, Grec d'origine, fut chargé en 1016 de

bâtir la cathédrale de Piſe, l'une des plus belles de ce temps „.

„ *Guillaume* ou *Williams*, allemand, bâtit en 1174, avec Bonano & Thomonazo, ſculpteurs piſans, le fameux clocher de Piſe. Cet édifice qui eſt entiérement de marbre, a 250 palmes (*a*) de haut. Il doit ſa célébrité à ſon inclination qui eſt de 17 palmes hors de ſon à-plomb; ce qui provient d'un accident arrivé durant ſa conſtruction. Le même accident eſt arrivé à la tour de la *Gariſende* à Boulogne : cette derniere eſt cependant moins inclinée „.

„ *Suger*, Abbé de Saint-Denis, paſſa pour l'un des hommes de ſon temps le plus verſé dans l'architecture „.

„ *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé d'achever l'égliſe de Saint-Nicaiſe de Rheims, qui eſt eſtimée pour la délicateſſe de ſes ornemens, & pour la beauté des proportions „.

„ *Guillaume Wickam*, anglois, mort en 1404, donna le plan du Palais de Windſor, & de la magnifique Cathédrale de Winchſter „.

„ *Brunelleſchi*, Florentin, mort en 1440, fut un célébre architecte. Il conſtruiſit à Florence le palais *Pitti*, réſidence actuelle du Grand Duc de Toſcane „.

„ *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit temple rond que l'on admire au milieu du cloître de Saint-Pierre Montorio, eſt un des ouvrages les plus eſtimés du Bramante. Le Bramante jeta les fondemens de S. Pierre de Rome. Les architectes ſes ſucceſſeurs firent tant de chan-

(*a*) Dans les lieux où la palme eſt en uſage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

gemens aux deſſins qu'il avoit donnés, qu'il ne reſte plus rien du projet du Bramante „.

„ *Le Sanſovin*, mort en 1570, fut un célébre architecte. Son plus bel ouvrage eſt la bibliothèque de Saint-Marc à Veniſe „.

„ *Philibert de l'Orme*, mort en 1577, naquit à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'architecture le goût gothique, pour y ſubſtituer celui de l'ancienne Grèce. Il fit conſtruire l'eſcalier en fer-à-cheval du palais de Fontainebleau „.

„ *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le Modenois: il a fait un traité des cinq ordres d'architecture „.

„ *Vaſari*, italien, mort en 1574, étoit bon peintre & bon architecte „.

„ *Palladio*, fameux architecte, mort en 1580, naquit à Vicence. Veniſe eſt remplie de ſes ouvrages. Le célébre théatre olympique de Vicence eſt de lui „.

„ *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en 1586, ſe diſtingua dans la ſculpture, & ſe fit une grande réputation dans l'architecture; c'eſt lui qui acheva le palais *Pitti* „.

„ *Conſtantin de Servi*, Florentin, mort en 1622, fut peintre, ingénieur & architecte. Le grand Sophi de Perſe le demanda au Grand Duc Come II. de Medicis. Il demeura un an en Perſe. On ignore ce qu'il y fit „.

„ *Jacques Desbroſſes*, célébre architecte François, fleurit ſous le règne de Marie de Médicis. Il donna le deſſin du palais du Luxembourg. On vante beaucoup auſſi le deſſin que cet architecte a donné de la façade de l'égliſe de S. Gervais. Elle eſt décorée de trois ordres. Les ſtatues qui l'accompagnent ſont lourdes &

de mauvaiſe exécution. Desbroſſes fit conſtruire le célébre aquéduc d'Arcueil „.

„ *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Londres. Ses principaux ouvrages ſont à White-hall, le magnifique palais appelé Blauqueting-houſe, le palais de Lindſey à Londres, l'égliſe de Saint Paul à Coven-garden &c. L'architecte Webb fut ſon élève & ſon gendre „.

„ *François Manſard*, mort en 1666, naquit à Paris. Il a fait beaucoup d'ouvrages & jeta les fondemens du Val-de-Grâce. Il paſſe pour l'inventeur de ces appartemens ſous le toit, que les François appellent *à la Manſarde* „.

„ *Jacques Van-Campen*, Hollandois, mort en 1638; il a rebâti, dans un goût très-majeſtueux, l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, qui avoit été conſumé par les flammes. C'eſt le plus bel édifice de toute la Hollande. Cet artiſte peignoit auſſi. Il étoit riche & d'une famille noble, & il ne tira aucun ſalaire de ſes peintures & de ſes deſſins „.

„ *François Boromini*, Italien, mort en 1667; il embellit le palais *Spada*. Il y fit une galerie en Colonnades, dont la perſpective eſt telle que la ſcène paroît trois fois plus longue qu'elle ne l'eſt réellement. La décoration de cette galerie a donné au cavalier Bernin l'idée de la fameuſe *Scala Regia* (*a*) „.

„ *Le Cavalier Bernin*, mort en 1680; il étoit fils d'un ſculpteur. Il fit à l'âge de dix ans, une tête de marbre que l'on voit aujourd'hui à Sainte Praxède, & qui

(*a*) Les connoiſſeurs regardent le Boromini, comme un architecte ſans génie & de mauvais goût.

mérita les ſuffrages de tous les connoiſſeurs. Le Pape Paul V voulut le voir travailler, & il acheva devant lui le modéle d'une tête de Saint-Paul, en une demie-heure. Le Bernin avoit à peine 17 ans, qu'on voyoit déja dans Rome pluſieurs beaux ouvrâges de ſa compoſition; parmi leſquels on compte le beau grouppe d'Apollon & Daphné. Urbain VIII, devenu Pape, dit au Bernin : *Vous êtes bien heureux de voir le Cardinal Maffeo Barberini élevé au Pontificat ; mais ſon bonheur eſt au-deſſus du vôtre, puiſque Bernin vit ſous ſon régne.* Bernin s'appliqua en même temps à la peinture, à la ſculpture, à l'architecture ; il exécuta en bronze la confeſſion de Saint-Pierre (*a*); la fontaine de la Place Navone; quatre figures coloſſales, repréſentant les quatre principaux fleuves de la terre ; Le Nil, le Danube, l'Euphrate, le Niger. Ces figures ſont aſſiſes ſur une énorme maſſe de rochers, d'où l'eau tombe... Le même artiſte donna le deſſin de la fontaine dite *la Barcacia*, (mauvaiſe barque) qui eſt à Rome dans la place d'Eſpagne. Il ſuppléa en quelque maniere à la difficulté d'y faire jaillir les eaux à une certaine élévation. La Barcacia repréſente une grande barque, qui coule à fond, au milieu d'un ovale. L'effort quelle fait en enfonçant, eſt ſenſé faire jaillir l'eau au-deſſus de l'endroit où elle entre; cette idée ſuppoſe qu'elle ne doit pas s'élever bien haut. C'eſt ainſi qu'un artiſte habile tire parti des défauts même de la nature. Le Bernin fit beaucoup d'autres ouvrages fameux: entr'autres, ce ſuperbe eſcalier à côté de Saint-Pierre, dont la petite galerie du *Boromini* lui donna, dit-on,

(*b*) C'eſt-à-dire le baldaquin, l'autel, &c., de Saint-Pierre.

l'idée (*a*). La charmante église du Noviciat des Jésuites à Rome, est encore du Bernin. Un de ses beaux morceaux de sculpture est le grouppe de Sainte Thérèse, ravie en extase, avec un ange qui lui perce le cœur d'un trait enflammé. Cette statue est à Rome, dans l'église de Notre-Dame de la Victoire (*b*). Le Bernin regardoit le fameux *Torse* antique comme le morceau de sculpture le plus parfait. Le Bernin étoit actif, laborieux, plein de feu, colère, mais bon chrétien, charitable & vertueux. Il aimoit la comédie & la jouoit supérieurement à *l'impromptu*. Il vint en France. Louis XIV le combla de marques de distinction (*c*) „.

„ *Claude Perrault*, architecte François, mort en 1688,

(*a*) Il fit aussi la place & la colonnade de Saint-Pierre, & dans l'église de Saint-Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII. Ce dernier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement obscur, & comme une espèce d'antre. Le Bernin a tiré le plus grand parti de cette position. Une draperie tombe en forme de rideau sur la porte, la mort placée dessous souléve le rideau, & se montre à moitié. Le Pape est entre la *Vérité* & la *Charité*. L'une lui montre le spectre effrayant qui s'approche, l'autre le console & le rassure.

(*b*) L'expression du visage de Sainte-Thérèse est sublime, la figure de l'ange est ravissante: mais la draperie de la Sainte ne vaut rien; elle est beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans une niche élevée, une petite fenêtre qui se trouve dans le haut, forme par le jour qu'elle donne, une gloire brillante à l'ange, ce qui produit un effet très-heureux.

(*c*) On voit en France, de cette artiste célébre, le buste de Louis XIV, & la statue de *Marcus Curtius*, au-delà de la piéce des *Suisses* à Versailles.

fut à la fois médecin, peintre, muſicien, architecte, ingénieur, phyſicien & anatomiſte. Ce ſavant fit un deſſin pour la façade du Louvre, qui mérita la préférence ſur tous ceux qui furent préſentés. C'eſt cette ſuperbe façade qui ſurprit le cavalier Bernin, & qui eſt en effet le plus beau morceau d'architecture qui ſoit dans les différens palais des Souverains de l'Europe. Perrault inventa quelques machines très-ingénieuſes pour tranſporter & pour élever des pierres énormes. Perrault fit encore conſtruire un arc de triomphe ſuperbe qui étoit à la porte Saint-Antoine, & l'obſervatoire, qui eſt le plus beau de l'Europe. Lorſque Perrault fut admis à l'Académie des Sciences, il n'exerçoit plus la médecine que pour ſa famille, pour ſes amis & pour les pauvres. Il publia quatre volumes, ſous le titre d'*Eſſais de Phyſique*; il mit encore au jour un recueil de machines de ſon invention. Charles Perrault, frere de l'architecte, fit un ouvrage intitulé : *Parallele des Anciens & des Modernes*, où il donnoit la préférence entiére à ces derniers ſur les premiers, ce qui attira aux deux freres la haine de Boileau... Perrault s'exerça, avec une foule d'artiſtes François, à la recherche d'un nouvel ordre d'architecture, & ne trouva rien qu'un chapiteau Corinthien, dont les feuillages étoient ridiculement remplacés par des plumes d'autruche, les colonnes repréſentoient des troncs d'arbres...„.

„ *François Blondel*, mort en 1688, a donné les deſſins des portes de Saint-Denis & de Saint-Antoine, à Paris. La premiere eſt très-belle (*a*); la ſeconde

(*a*) Blondel fit toutes les inſcriptions latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand mathématicien.

n'avoit de remarquable que quelques morceaux de ſculpture „.

„ *Jules-Hardouin Manſard*, fils d'une ſœur de François Manſard, prit le nom de cet architecte. Le grand ouvrage d'Hardouin Manſard eſt le château de Verſailles. Il donna le plan de la place des Victoires ; il finit la fameuſe égliſe des Invalides, commencée par *Libéral Bruant*, & éleva la Coupole, qui eſt la plus belle de Paris. Il mourut en 1708. „.

„ *François Galli Bibiena*, Italien, mort en 1739, fut, ainſi que ſon frere, architecte & Peintre célebre. Il fit le beau théatre de Vérone. „

„ *Chriſtophe Wren*, Anglois, mourut en 1723. Cet artiſte, à l'âge de 16 ans, avoit déjà fait des découvertes dans l'aſtronomie & la mécanique ; il donna le deſſin de la fameuſe égliſe de Saint Paul de Londres, que l'on commença à bâtir en 1672, & qui fut achevée en 1710. Cet architecte poſa la premiere pierre, & ſon fils y mit la derniere. „

„ *Jacques Gabriel*, né à Paris & mort en 1742, commença le Pont-Royal, qui fut achevé par le frere Romain. „

„ *Nicolas Salvi*, Italien, fut poëte & architecte. Il mourut en 1751. „

„ *Boffrand*, mort en 1754. Il a conſtruit le fameux puits de Bicêtre (*a*) ".

(*a*) Il fut fait en 1733, 34, 35 ; ſa profondeur eſt de 28 toiſes & demie, qui font 171 pieds, quinze pieds de diametre dans œuvre, & neuf pieds de hauteur d'eau intarriſſable, parce que tout le fond a été creuſé dans le roc, où ſont les ſources. On a pratiqué dans le mur, à deux toiſes au-deſſus du niveau de

Cette nomenclature eſt beaucoup plus étendue dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait : l'auteur cite pluſieurs grands ſeigneurs Italiens, qui ſe ſont entierement livrés à l'étude de l'architecture, & qui y ont excellé. Il ne parle point de *Vanvitelli*, architecte moderne très-célebre. C'eſt lui qui a fait l'élégant & magnifique eſcalier du palais neuf de *Caſerte* auprès de Naples, & au Roi de Naples : Vanvitelli eſt mort il y a environ neuf ou dix ans.

(3) "La premiere muſique des Romains leur vint des Etruſques, & ce n'étoit qu'une muſique groſſiere & ſans aucuns principes; mais depuis ils prirent la muſique des Grecs, & la tranſporterent en Italie. Le premier Romain qui écrivit ſur la muſique, fut le fameux architecte Vitruve.... Si la Grece eut ſes Timothées & ſes Tyrtées, qui firent de ſi grands effets ſur leurs contemporains, l'Italie a ſes *Stradella* & ſes *Palma*, qui, dit-on, en ont faits d'auſſi étonnans. Stradella, en jouant du violon, attendrit l'ame d'un ſcélérat, qui avoit eu le projet de l'aſſaſſiner. Palma, chanteur Napolitain, ſe laiſſe ſurprendre par un créancier qui veut le faire arrêter; Palma, pour toute réponſe à ſes injures & à ſes menaces, chante pluſieurs ariettes, en s'accompagnant du clavecin : la fureur du créancier s'adoucit peu-à-peu, & ſe calme ſi parfaitement, que non-ſeulement il remet

---

l'eau, une retraite d'une toiſe avec un appui de fer au niveau du mur, dans toute ſa circonférence, pour les ouvriers & les matériaux néceſſaires à ſon entretien & à des réparations. *Dict. hiſt. de la ville de Paris.*

la dette, mais donne à Palma dix pieces d'or pour l'aider à payer d'autres créanciers (*a*).... Les différentes notes que l'on trouve dans la musique écrite au quatorzieme siecle & jusqu'au seizieme, étoient au nombre de cinq, & s'appelloient *maxime*, *longue*, *breve*, *semi-breve*, *minime*. La noire, la croche & la double croche n'étoient pas encore en usage".

Musiciens Grecs.

" *Antimaque* étoit grand musicien, & composa plusieurs poëmes (*b*). Un jour qu'il en lisoit dans une assemblée, voyant que tous ses auditeurs s'ennuyoient & se retiroient successivement, mais que Platon seul restoit, *Je lirai toujours*, s'écria-t-il, *Platon vaut seul une assemblée.*

„ *Damophile*, femme de Pamphile, & amie de Sapho, composa des hymnes, qui se chantoient en l'hon-

---

(*a*) " On raconte que le célebre Farinelli, jouant le rôle „ d'un héros captif, imploroit dans un air très-touchant sa „ grace & celle de sa maîtresse, auprès d'un tyran farouche & „ cruel qui les avoit fait ses prisonniers. L'acteur qui repré„ sentoit le tyran fut tellement attendri par les accens plain„ tifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande comme „ le portoit la piece, il oublia entierement son caractere, fondit „ en larmes & serra le captif dans ses bras ".

Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'anglois de M. Brydone, second volume.

(*b*) Chez les Grecs, tout poëte étoit musicien. Pindare composoit ses odes, les mettoit en musique & les chantoit aux jeux Olympiques. Tout le monde sait que la fameuse Corinne enleva cinq fois le prix à Pindare.

neur de Diane. A l'exemple de Sapho, Damophile tenoit des assemblées où les jeunes filles les plus spirituelles venoient apprendre la poésie & la musique. Damophile composa plusieurs poëmes. „

„ *Lamia*, la plus célebre joueuse de flûte de son temps, fut regardée comme un prodige, par sa beauté, son esprit & ses talens. Plutarque & Athenée assurent qu'elle reçut par tout les plus grands honneurs. „

„ *Nanno*, *Nemeade*, *Télézilla-Neréa*, furent encore de fameuses musiciennes.

„ *Thymèle*, femme célebre, inventa la danse théatrale, &c....".

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans l'ouvrage de M. de la Borde; je me bornerai (dans la vue d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage une courte notice sur la vie des plus célebres musiciennes modernes.

Marguerite Archinta, d'une grande famille de Milan, joignoit aux graces de la figure les talens agréables de la poésie & de la musique. Elle composa beaucoup de chansons & de madrigaux, & les mit en musique. Elle vivoit vers le commencement du seizieme siecle.

„ *Julie Vareze*, religieuse, se fit admirer par ses talens en musique, & par la beauté de son chant. Elle faisoit aussi de bons vers. „

„ *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme d'une vaste érudition, s'exerça avec succès en différens genres de littérature. Elle a fait les poëmes de plusieurs opéras. „

„ *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du célebre compositeur Jean-Adolphe *Hasse*, surnommé *il Sassone*,

& muſicienne du premier ordre, inventa un nouveau genre de chant, pour lequel il falloit une agilité ſurprenante, une netteté, une préciſion qui faiſiſſoit d'admiration. Elle avoit l'art de ſoutenir ſa voix avec force, & de reprendre haleine ſans qu'on s'en apperçut. Elle parut ſur le théatre de Veniſe en 1716.„

„ *Dauphine de Sartre*, femme de M. le marquis de Robias, poſſédoit parfaitement la philoſophie ancienne & moderne, l'algèbre & les autres parties des mathématiques. La muſique faiſoit ſon amuſement. Elle compoſoit facilement, chantoit fort bien, & jouoit du clavecin, du théorbe & du luth. Elle mourut à Arles en 1685.„

„ *Eliſabeth-Claude Jacquet de la Guerre*, née à Paris, fit connoître, dès ſa plus grande jeuneſſe, les diſpoſitions extraordinaires qu'elle avoit pour la muſique. A quinze ans elle joua du clavecin devant le roi. Madame de Monteſpan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle. Eliſabeth épouſa *Marin de la Guerre*, organiſte. Elle a donné au public *Céphale & Procris*, paroles de *Duché; trois livres de Cantates;* un recueil de pieces de clavecin; un recueil de Sonates; un *Te Deum* à grands chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721, dans la chapelle du Louvre, pour la convaleſcence du roi. Elle mourut en 1729.„

„ *Madame la Marquiſe de la Mézangere*, née en 1693, jouoit ſupérieurement du clavecin; elle avoit auſſi du talent pour la compoſition, qu'elle ſavoit parfaitement; mais elle n'a jamais voulu rendre public aucun de ſes ouvrages. *Madame la Marquiſe de Gange*, ſa fille, morte en 1741, jouoit du clavecin auſſi bien

que Madame de la Mézangere, & n'avoit jamais eu d'autres leçons que celles de ſa mere. En outre, Madame de la Mézangere éleva chez elle un enfant, & par les bons principes qu'elle lui enſeigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il eſt devenu maître de clavecin de de la reine & des enfans de France (*a*) ".

Eſſais ſur la Muſique.

(*a*) " *Jean-Marie le Clair* naquit à Lyon : ſon premier goût „ fut celui de la danſe, & il fit à Rouen les premiers eſſais de ſes „ talens. Par un haſard ſingulier, le fameux Dupré étoit alors „ violon dans l'orcheſtre de la comédie, mais tous deux mécon- „ tens de leurs talens, ſe rendirent juſtice & changerent de „ place : Dupré devint le plus fameux danſeur qui ait jamais „ exiſté, & le Clair ouvrit bientôt à l'harmonie une nouvelle „ carriere. En rentrant chez lui après avoir ſoupé en ville, la „ nuit du 22 Octobre 1764, il fut aſſaſſiné ſans qu'on ait jamais „ pu ſavoir par qui ". *Eſſai ſur la Muſique.*

F I N.

PQ 1985 G5V45 t.3
Genlis, Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de afterwards marquise de Sillery
Les veillées du château

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY